VOYAGER ET RACONTER DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIXÈME SIÈCLE : LES VOYAGEURS FRANÇAIS AUX ÎLES BALÉARES

Memòria d'investigació

AUTOR: Isabelle Bes Hoghton

DIRECTOR: Carlota Vicens Pujol

Departament de Filologia espanyola, moderna i latina
Universitat de les Illes Balears
15 de Gener de 2009

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 3

PREMIÈRE PARTIE : VOYAGER 11

1. Le voyageur 13
   1.1. Le profil du voyageur 13
   1.2. Le voyageur et ses lectures : l'image des Baléares en France 17
   1.3. Les motivations du voyageur 23

2. Le voyage 31
   2.1. La logistique du voyage 32
   L'accueil, la lettre de recommandation, le logement, le problème de la langue
   2.2. Les moyens de transports 40
   2.3. L'itinéraire 49

DEUXIÈME PARTIE : RACONTER 57

1. J'écris que j'écris : les raisons de la mise en écriture 58

2. Les différentes formes du récit 64
   2.1. Le récit de voyage 65
   La relation, le voyage pittoresque, le récit scientifique
   2.2. De l'épistolaire à l'autobiographie 71

3. Vers une stylisation des îles 77
   3.1. L'exotisme 78
   L'orient, le "bon sauvage"
   3.2. L'esthétisme 87
   Les ruines, les monuments gothiques, le paysage

CONCLUSION 98

BIBLIOGRAPHIE 103

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

ANNEXES 110

Notice biobibliographique des voyageurs 111
Article « Baléares » paru dans l'*Encyclopédie Nouvelle* de Pierre Leroux et Jean Reynaud en 1836 121

INTRODUCTION

L'homme a de tout temps voyagé et voulu faire partager son expérience. Pour ce faire, il a transposé son vécu dans de longs récits qu'il écrivait lui-même ou qu'on écrivait pour lui. Dès l'antiquité, les grands explorateurs racontèrent leur périple dans de fabuleuses relations qui aiguisaient l'imagination de leurs contemporains. Que ce soit Hérodote (*Histoire*, Vème siècle avant J.C.) ou Marco Polo (*Le Devisement du monde*, 1298), Hernan Cortès (*La conquête du Mexique*, 1519) ou Jacques Cartier (*Voyages au Canada*, 1545), Jean Chardin (*Voyages en Perse et aux Indes orientales*, 1711) ou Jean Baptiste Tavernier (*Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier*, 1676), ou encore Bougainvillé (*Voyage autour du monde*,1771) et La Pérouse (*Voyage autour du monde sur l'astrolabe et la boussole 1785-1788*, 1797), chaque siècle eut ses grands écrivains voyageurs. Mais le développement de la littérature de voyage vit sa véritable apogée au XVIIIème siècle. En effet, le siècle des lumières dans son avide recherche du progrès et de l'information impulsa la publication de nombreuses collections et recueils qui réunissaient de nombreuses relations de voyage comme l'*Histoire générale des voyages* en seize volumes de l'abbé Prévost (1746-1752) ou l'*Histoire des Navigations aux Terres Australes* du Président de Brosses (1756). Une fois le monde découvert, le voyage ne fut plus l'apanage exclusif des savants et des grands découvreurs, mais attira aussi les hommes de lettres : ce n'était plus le voyageur écrivain qui nous faisait part de ses aventures et découvertes mais l'écrivain voyageur qui nous transmettait ses impressions. On n'écrivait plus sur ce que l'on découvrait mais l'on découvrait pour écrire. Écrire devint fréquemment la finalité première du voyage. La mode en vint à voyager pour raconter son voyage. Nombreux furent les écrivains français qui au

XIXème siècle reportèrent avec succès leurs souvenirs de voyage : Chateaubriand, Stendhal, Taylor, Dumas, Hugo, Sand, Tocqueville, Nerval, Gautier, Mérimée, Flaubert…

Le récit de voyages devint un véritable succès d'édition. Si au XVIIIème siècle il était déjà très prisé par le lecteur moyen et le philosophe qui y trouvait une source d'information scientifique indispensable et un aliment fort important pour son combat philosophique (le bon sauvage, le bon civilisé, le primitivisme, l'anti-primitivisme)[1], il combla le public romantique et ses désirs de rêve et d'exotisme.

La révolution qui avait libéralisé la littérature en étendant son public à toutes les couches de la société et libéré l'écrivain du contrôle de l'élite de la société, avait aussi fait apparaître un nouveau pouvoir qui orchestrait et continue d'orchestrer de nos jours le monde littéraire : la presse. En effet, la presse joua un rôle important dans la croissante renommée de ce genre. Les revues et les journaux dictèrent les goûts littéraires de ce peuple[2] et mirent en vogue la littérature de voyages. Les voyages étaient une source d'inspiration sans cesse renouvelée pour les romantiques. Ils y puiseront cet exotisme, ce pittoresque, ce retour vers le passé qui provoqueront en eux cette admiration, cet émoi tant recherché. Le public qui ne songeait qu'à s'échapper de son quotidien à travers la lecture, reçut avec enthousiasme ces récits gorgés de culture exotique, de paysages pittoresques et d'aventures périlleuses dans un pays inconnu. Le succès éditorial ne se fit pas attendre. Et en conséquence, les éditeurs invitèrent les écrivains à voyager et à publier leurs expériences.

À partir de 1820, ce fut le récit du voyage en Espagne qui jouit d'une grande notoriété. L'Espagne était devenu le pays des rêves des romantiques, le pays romantique par excellence, cette « terre glorieuse et romantique » chantée par Lord Byron[3]. Cette

[1] Les relations de voyages avaient une place privilégiée dans les bibliothèques des philosophes. Par exemple dans celle de Voltaire : des 3867 titres que comprenaient la bibliothèque du philosophe, 133 concernaient la littérature de voyage, dont 19 recueils, collections ou histoires générales, 7 voyages autour du monde (Anson, Banks et Solanders, Bougainville, Dampier, Hawkesworth, La Barbinais, Woodes Rogers), 2 ouvrages sur la Terre Australe (De Brosses et Foigny), 26 sur les Indes occidentales, 4 sur l'Afrique, 1 sur les Moluques, 8 sur le Nord, 70 sur les Indes orientales (Duchet, 1995).

[2] Voir Bernardin de Saint Pierre dans son préambule à *Paul et Virginie* (1788) : « Combien de citoyens occupés de leurs affaires ne sont pas à portée de savoir ce qui se passe en politique, dans les lettres, et dans les arts ? Ils trouvent dans les journaux des connaissances tout acquises, qui n'exigent de leur part aucune réflexion. L'âme a besoin de nourriture comme le corps ; et il est remarquable que le nombre des journaux s'est accru chez nous, à mesure que celui des sermons y a diminué. […] Ils paralysent à la fois les esprits et les consciences. Ceux qui les lisent habituellement s'accoutument à les regarder comme des oracles. » (1966 : 41).

[3] Lord BYRON, *Le Pèlerinage de Childe Harold*, Chant I, XXXV et LII, LIII.

terre toute neuve aux yeux du voyageur français supplantait petit à petit l'Italie ou la Suisse trop visitée.

Peu à peu, l'image de l'Espagne perpétrée par les philosophes des lumières, l'Espagne du fanatisme, du despotisme, de l'intolérance et de l'obscurantisme[4], s'était convertie en celle de la terre des passions nobles et héroïques, la terre de la passion romantique. La résistance acharnée des Espagnols aux armées de Napoléon avait révélée aux Français une nation courageuse, un peuple assez fier pour sacrifier sa vie à un idéal et transportait d'estime les jeunesses romantiques d'Europe. La présence de milliers de Français sur le sol espagnol qui purent apprécier sur place les importants progrès réalisés sous le long règne de Charles III (1755-1788) permit de revaloriser l'image décadente de l'Espagne. Ce pays méconnu était dévoilé au peuple français par les souvenirs précis des soldats, généraux et maréchaux de l'Empire qui furent lus avec un intérêt passionné. Jean-René Aymes a donné de multiples raisons historiques, politiques, économiques et littéraires à ce phénomène :

> « Pour de multiples raisons, l'Espagne est à la mode au cours du premier tiers du XIXème siècle. Des milliers de Français lancés dans la lamentable invasion napoléonienne de 1808 ont acquis une connaissance du pays voisin autrement approfondie que celle de Gustave Flaubert. Les vagues de réfugiés espagnols qui, victimes des régimes absolutistes ou mêlés à quelque pronunciamiento avorté, ne cessent de déferler en France contribuent aussi à attirer l'attention sur la Péninsule. L'épidémie de peste qui se déclare à Barcelone en 1820, suivie de l'établissement d'un cordon sanitaire, frappe les esprits. Dans l'ordre politique, la grande affaire est l'intervention des Cent Mille Fils de Saint-Louis en 1823 : approuvée par les partisans du régime de Louis XVIII, elle inspire dans le camp de l'opposition libérale un grand nombre de pamphlets, de chansons, d'articles de journaux, qui sensibilisent l'opinion et maintiennent les regards tournés vers les Pyrénées. Dans le domaine littéraire, en dehors des récits de voyages, l'Espagne occupe une place de choix, en particulier dans les romans historiques : L'Espagne du Moyen Age et de la Renaissance offre une mine inépuisable d'épisodes héroïques ou horribles qui mettent en jeu des personnages « exotiques », tels que des arabes et des juifs. L'Espagne est également présente dans

[4] Voyons par exemple le portrait de l'Espagne publié par Montesquieu dans la lettre persane LXXVIII : « Les Espagnols qu'on ne brûle pas paraissent si attachés à l'inquisition, qu'il y aurait de la mauvaise humeur de la leur ôter : je voudrais seulement qu'on en établit une autre ; non pas contre les hérétiques, mais contre les hérésiarques qui attribuent à de petites pratiques monacales la même efficacité qu'aux sept sacrements ; qui adorent tout ce qu'ils vénèrent ; et qui sont si dévots qu'ils sont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit et du bon sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres : voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté, et les scolastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, et le tout rassemblé, par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel port qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues.

Ils disent que le soleil se lève et se couche dans leur pays : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course il ne rencontre que des campagnes ruinées et des contrées désertes. »

> les contes noirs, dans les contes fantastiques et surtout dans le théâtre.» (Aymes, 1983 : 8)

En littérature, en effet, l'Espagne fut la source de nombreux modèles et références, de Mérimée à Victor Hugo, de Musset à Théophile Gautier, de Nodier à Stendhal. Théophile Gautier reconnaît dans son *Voyage en Espagne* (1843) que le théâtre espagnol est romantique dans toute l'étendue du terme. Prosper Mérimée dans un article du *Globe* du 23 novembre 1824, déclarait que « le théâtre espagnol a servi de modèle à tous les autres ; Anglais, Allemands et Français ont exploité la même mine, et je suis sûr qu'il n'existe pas à la scène une situation qu'on ne puisse retrouver dans les comédies espagnoles du dix-septième siècle. »[5]. Les pièces d'inspiration espagnole, le *Théâtre de Clara Gazul* (Mérimée, 1825), *Hernani*, *Ruy Blas* (Hugo, 1830, 1838), *La Reine d'Espagne* (Latouche, 1831) furent vues comme une réaction contre l'école classique tout comme la poésie inspirée du *Romancero.* Musset et ses *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830), Vigny et sa *Dolorida* (1837), empruntèrent à la poésie espagnole de la couleur locale, de l'exotisme et du pittoresque. Les souvenirs de l'Inquisition et de la guerre d'Indépendance inspirèrent de nombreux contes noirs ou fantastiques, de Charles Nodier (*Inés de las Sierras*, 1837) à Ann Radcliffe (*Les visions du château des Pyrénées*, 1809). Même le roman historique fut empreint d'une touche espagnole comme le *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo (1831). La nouvelle de Prosper Mérimée, *Carmen* (1845), une vivante peinture de la passion espagnole de son temps entièrement basée sur un fait réel recueilli au cours d'un voyage en Espagne, n'est qu'un des nombreux exemples de ce phénomène espagnol.

Dans son *Voyage en Espagne*, Bartolomé Benassar souligne un autre résultat de cette soudaine découverte de l'Espagne : l'engouement soudain pour la peinture espagnole (1998 : IX). Ce fut un autre effet imprévu de l'invasion napoléonienne. L'Espagne devint aussi en vogue dans le monde artistique. En 1809, le baron Dominique Vivant Denon (1747-1825) rapporta de son voyage en Espagne un des premiers exemplaires de la série des « Caprichos » de Goya qui ne laissera pas indifférent les intellectuels de l'époque (Musset, Mérimée, Gautier, Viardot et Baudelaire). Laborde inclut dans le premier tome de son *Voyage* publié en 1820, une série de « grands peintres espagnols » comprenant, entre autres, Vélazquez, Murillo, Zurbarán et Claudio Coello. En 1834, Louis-Philippe chargea le baron Taylor[6] de

[5] Cité par Abbadie, 2002 : 28.
[6] TAYLOR, Isidore Séverin Justin (1789-1879) voir la notice biobibliographique en annexe.

l'acquisition de tableaux en Espagne : au total quelques quatre cent toiles qui furent à l'origine du Musée espagnol ouvert à Paris en 1838. Les collections privées (la galerie du banquier Aguado, celle du maréchal Soult et celle de l'ambassadeur Salamanca) aidèrent aussi à révéler cette école espagnole. La littérature se fera l'écho de cette découverte de la peinture espagnole, de Velázquez et Murillo par Mérimée, de El Greco par Gautier et surtout de Goya par le baron Vivant Denon.

De nombreuses revues, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, le *Tour du* monde, la *Presse*, le *Globe*, la *Revue Encyclopédique*, l'*Artiste*, le *Musée des Familles*, le *Magasin Pittoresque*, entre autres, participèrent activement à cet enthousiasme pour le monde ibérique qui se prolongea tout au long du XIXème siècle.

L'Espagne devint donc la terre promise du voyageur français, « l'opium » de la génération des romantiques, pour reprendre une expression d'Arturo Farinelli[7]. Le voyage en Espagne fut le grand rêve des romantiques français, et nombreux furent ceux qui suivirent le conseil tardif de Joséphine de Brinckmann : « Allez en Espagne, vous y trouverez tout ce qui peut charmer et séduire l'esprit et tout ce qui peut attendrir le cœur »[8].

Pour toutes ces raisons, la génération Aragó, Taylor, Cambessèdes, Sand, Dembowski, Laurens, et Brinckmann se rendirent en Espagne. Mais quels motifs les incitèrent à sortir des sentiers battus et à s'écarter du traditionnel parcours de la Castille et de l'Andalousie[9] pour visiter les îles Baléares, des îles si peu connues alors[10] ? Au XVIIème siècle, un seul récit de voyage évoquait Majorque, les *Mémoires du cardinal de Retz* de Jean-François de Gondy (1719). Sa description très sommaire de la ville de Palma s'intéressait uniquement à la beauté des femmes de l'île[11]. Au XVIIIème siècle,

---

[7] Arturo Farinelli, "Le romantisme et l'Espagne", *R.L.C.*, tome 16, p. 690.

[8] *Paseos por España*, 2001, p. 69 : " id a España, allí encontraréis todo lo que puede encantar y seducir el espíritu así como todo lo que puede conmover el corazón".

[9] En nous basant sur le schéma tracé par Jean René Aymes dans son *Espagne romantique (témoignages des voyageurs français)*, l'itinéraire commun à la plupart des voyageurs français au XIXème siècle, débute à Bayonne, pour rejoindre Burgos et traverser la vieille Castille jusqu'à Madrid, et descend ensuite en Andalousie en traversant la nouvelle Castille pour s'arrêter à Cordoue, Séville, Jeréz, Cádiz, Gibraltar, Málaga, Grenade (Mérimée, Custine, Quinet, Gautier). Certains visitent aussi la Catalogne et toute la côte espagnole jusqu'à Gibraltar (Gautier, Quinet) (1983 : 11).

[10] Jane Dubuisson, dans son article *Palma* publié dans le volume XIII de la Revue du Lyonnais, affirmait en 1841 : « La mode qui exige que les touristes visitent l'Ecosse, la Suisse, l'Italie, etc., a sans doute décidé que les Iles Baléares ne seraient pas comprises dans l'itinéraire obligé ; car à peine séparées du continent par un espace de quelques lieues, elles nous sont à peu près aussi inconnues que les Pagodes orientales dans leurs déserts de sable. » (1841 : 205).

[11] « Le Viceroi qui étoit un Comte Arragonois, me vint prendre avec cent ou cent-vint Carosses pleins de Noblesse & la mieux faite qui soit en Espagne, il me mena à la Messe au *Leo* (sic), (on appelle ainsi les Cathédrales,) où je vis trente ou quarante femmes de qualité plus belles les unes que les autres, & ce qui est de merveilleux, c'est qu'il n'y en a point de laides dans toute l'Isle. Au moins elles y sont très-rares,

leur situation dans les ouvrages de voyage français évolua peu. Elles furent à peine mentionnées dans les quatre ouvrages de références pour le voyageur en Espagne au début du XIXème siècle[12] : le *Nouveau Voyage en Espagne* de Jean-François Bourgoing (1788)[13], premier livre substantiel sur l'Espagne, *Les délices de l'Espagne et du Portugal* de Juan Alvarez de Colmenar (1707)[14], *l'État présent de l'Espagne* de l'abbé Jean de Vayrac (1718)[15] et le *Viaje de España* en dix-huit volumes de l'abbé Antonio Ponz (1772-1794)[16]. L'île de Minorque avait joui cependant d'un plus grand intérêt pour des raisons principalement militaires. Les expéditions des troupes françaises à Mahón fit l'objet d'un certain nombre de littérature[17] : décrite dans les *Voyages du Sr. A. De la Motraye…* (1727)[18], dans les *Mémoires du Maréchal Duc de Richelieu…* de Louis-François Armand Plessis (1793)[19], dans le *Journal de la campagne de Mahon sur le vaisseau du roy le « Redoutable », commandé par M. le Commandeur de Glandevès,*

---

ce sont pour la plûpart des beautez très-délicates, & des teints de lys & de roses. Les femmes du bas peuple que l'on voit dans les Rues sont de cette espèce. Elles ont une coiffure particulière qui est fort jolie. Le Viceroi me donna un magnifique dîner dans une superbe Tente de Brocard d'or, qu'il avoit fait élever sur le bord de la Mer. Il me mena après entendre une Musique dans un Convent de Filles qui ne cédoient pas en beauté aux Dames de la Ville. » (Gondy, 1719, tome troisième : 343).

[12] Voir Elena Fernández Herr, *Les origines de l'Espagne Romantique*, Paris, Didier, 1973.

[13] *Nouveau voyage en Espagne, ou Tableau de l'état actuel de cette monarchie ; Contenant les détails les plus récens sur la Constitution politique, les Tribunaux, l'Inquisition, les Forces de terre et de mer, le Commerce et les Manufactures, principalement celles de soieries et des draps ; sur les nouveaux établissements, tels que la Banque de Saint-Charles, la Compagnie des Philippines, et les autres institutions qui tendent à régénérer l'Espagne ; enfin, sur les Mœurs, la Littérature, les Spectacles, sur le dernier siège de Gibraltar et le voyage de Monseigneur Comte d'Artois ; Ouvrage dans lequel on a présenté avec impartialité tout ce que l'on peut dire de neuf, de plus avéré et de plus intéressant sur l'Espagne, depuis 1782 jusqu'à présent ; Avec une carte enluminée, des Plans et des Figures en taille douce. Le privilège du roi est du 19 février 1788 à Paris, l'approbation du 20 juillet, signé Mentelle.* (Paris, Régnault, 1788-1789). L'ouvrage comporte 3 volumes, les îles Baléares sont décrites dans le volume II : Majorque, p. 169 et 170, Minorque p. 170 et Ibiza p. 171.

[14] Leyde, Chez Pierre de Van der Aa, 1707. L'ouvrage comporte 5 volumes, les îles Baléares sont décrites dans le volume III : Majorque, p. 574 à 580, Minorque, p. 580 et 581, Ibiza, p. 581 et 582 et Formentera p. 582 à 584.

[15] Paris, Chez Antonin des Hayes, A. Cailleau, 1718. L'ouvrage comporte 3 volumes (Tome I partie I, Tome I partie II, Tome II), les îles Baléares sont décrites dans le Tome I partie II p. 560 à 688 : « Description Géographique & Historique du Royaume de Majorque ».

[16] Madrid, J. Ibarra, 1772-1794. L'ouvrage comporte 18 volumes, le dernier posthume.

[17] Excepté pour le texte de Louis-François Armand Plessis, *Mémoires du Maréchal Duc de Richelieu…*, le reste des informations données sont tirées de *De Balearibus, Bibliografia de viatges per les Balears i pitiüses fins al 1900*, de Joan Miquel Fiol Guiscafré (1990).

[18] *Voyages du Sr. A. De la Motraye, en Europe, Asie & Afrique, Ou l'on trouve une grande variété de Recherches Géographiques, Historiques & Politiques, sur l'Italie, la Grèce…* La Haye, T. Johnson & J. Van Ouren, 1727. L'ouvrage comporte 2 volumes, Mahon est mentionnée p. 112 du volume I.

[19] Dans l'édition de Buisson de 1793, le chapitre VII est consacré à l'expédition de Mahon (p. 109 à 129) : « Expédition de Mahon. Avantages & Situation politique de cette île relativement à la France, à l'Espagne & à l'Angleterre. Vues sur la position de Gibraltar. Richelieu prend l'île de Minorque & le fort de Saint-Philippe réputé imprenable. Galanterie du maréchal pendant les suspensions. L'armée navale de l'amiral Byng qui vient secourir Saint-Philippe et battue par la Galissonnière. Saint-Philippe pris. Jalousie des courtisans. Insensibilité de Louis XV. Ressentiment des Anglois. Byng décapité. ».

chef d'escadre[20] de Pierre André de Glandevez du Castellet et dans le *Journal et relation du chevalier de la Roche-Alard...*[21]. La ville de Mahón et l'île de Minorque furent cependant très peu évoquées en elles-mêmes[22], ces feuilles ne regorgeant que de stratégies militaires. Seul l'ouvrage de Claude François Passerat de la Chapelle, *Réfléxions générales sur l'île de Minorque...* (Paris, 1764) donnait un portrait détaillé de l'île de Minorque, de son climat, de la manière de vivre de ses habitants et de ses maladies. Malgré ces écrits, les îles Baléares demeurèrent au stade d'« îles oubliées »[23]. Au début du XIXème siècle, le consul français André Grasset de Saint Sauveur[24] pallia à cette carence en publiant un ouvrage encyclopédique très complet sur « l'état actuel de ces îles »[25]. Alexandre de Laborde fit connaître à la France toute entière l'œuvre de ce commissaire des relations commerciales de France en reprenant un grand nombre de ses données dans son *Itinéraire descriptif de l'Espagne* (1808)[26].

Quelles furent les raisons qui menèrent le voyageur romantique dans ces îles totalement négligées par les plus grands voyageurs de son époque ? Quel était le profil de ce voyageur, son horizon d'attentes et ses motivations ? Comment s'organisait son voyage ? Comment était-il accueilli ? Où se logeait-il ? Quelles difficultés langagières rencontrait-il ? Comment se déplaçait-il ? Que visitait-il ? Autant de questions que nous essayerons de résoudre dans une première partie. Comme pour tout voyageur de l'époque, voyager s'accompagnait toujours du verbe raconter. Ces récits de voyage, précieux témoignages sans lesquels notre étude n'aurait pu être réalisée, attestent des tendances littéraires de leur époque. Encyclopédiques et didactiques au début du siècle, ils deviennent peu à peu romantiques et autobiographiques. À travers une analyse précise des récits de voyage, des raisons de cette mise en écriture et des différentes formes du récit, nous étudierons cette évolution. Nous nous pencherons aussi sur le

[20] Manuscrit publié dans *La campagne de Minorque d'après le journal du commandeur Glandevez et de nombreuses lettres inédites* de Raoul de Cisternes (Paris, Calmann Lévy, 1899).
[21] *Journal et relation du chevalier de la Roche-Alard de ce qui s'est passé dans l'île de Minorque depuis le 1er janvier 1707 jusqu'au 20*. Manuscrit conservé à l'Archive de la Marine de Paris.
[22] Par exemple, dans les *Mémoires du Maréchal Duc de Richelieu*, la seule caractérisation de Mahón est celle de son port qualifié de «l'un des plus beaux qu'il y ait dans le monde » (1793 : 111). Aucun autre détail touristique n'est donné. Ces mémoires se contentent de faire le tableau de la conquête française de Minorque prises aux Anglais en 1756.
[23] Expression utilisée par Gaston Vuillier à la fin du XIXème siècle : *Les îles oubliées : Les Baléares, la Corse et la Sardaigne, Impressions de voyage, illustrées par l'auteur*, Paris, Hachette et Cie, 1893.
[24] Voir la notice biographique en annexe.
[25] *Voyage dans les îles Baléares et Pithiuses fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805 par M. André Grasset de St Sauveur Jeune*, Paris, Léopold Collin, 1807.
[26] Volume 3, chapitre "Isles Baleares et Pityuses ou Royaume de Mayorque" (Grasset Saint-Sauveur, 1809 : 429-502).

résultat de cette littérature : une stylisation des îles Baléares à travers deux notions prédominantes de l'époque romantique : l'exotisme et l'esthétisme.

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGER AU DÉBUT DU XIXÈME SIÈCLE : LES VOYAGEURS FRANÇAIS AUX ÎLES BALÉARES

« Un voyage, on l'a dit souvent, est un abrégé de la vie de l'homme.
La manière de voyager est donc le critérium
auquel on peut connaître les nations et les individus ;
l'art de voyager, c'est presque la science de la vie.
Moi, je me pique de cette science des voyages ; »

George Sand, *Lettres d'un voyageur*, Lettre X, A Herbert.

On distingue généralement trois époques dans le voyage romantique en Espagne : le voyage qui a lieu à l'époque préromantique, au début du siècle, voyage encore très influencé par les intentions rationalistes du siècle des lumières ; le voyage romantique, des années trente aux années cinquante et le voyage postromantique qui correspond à l'implantation du chemin de fer (ligne Paris-Madrid) et par conséquent à l'arrivée massive de voyageurs[27]. Ce discernement vaut aussi pour les îles Baléares.

Cette étude se centrera exclusivement sur l'époque préromantique et romantique comprenant donc tous les voyageurs français qui se rendirent aux îles Baléares de 1801 à 1850. Elle retiendra uniquement les voyageurs qui ont non seulement voyagé[28] mais aussi raconté leur expérience sous forme de récit de voyage écartant ceux qui ont publié un essai scientifique (Jean Baptiste Biot ou François Etienne Delaroche) ou géographique (Jane Dubuisson) ou leurs souvenirs de guerre (Henry Ducor, Robert Guillemard, ou Louis-Joseph Wagré de la Fontaine, pour n'en citer que quelques-uns) ou encore un roman (Jules Verne).

[27] Voir María Luisa Burguesa, Introduction de *Paseos por España (1849 y 1850)* de Joséphine de Brinckmann (2001 : 22).
[28] Nous avons exclu Alexandre de Laborde et son *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1808, car il ne séjourna pas dans les îles Baléares et aussi Jacques Arago et sa *Promenade au tour du monde pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820 sur les corvettes du roi L'Uranie et la Physicienne commandées par M.* Freycinet, 1822, car il contourna les îles Baléares mais n'y débarqua point.

Notre corpus comprendra donc les voyageurs suivants dans l'ordre chronologique de leur visite : André Grasset de Saint Sauveur (consul dans les îles Baléares de 1801 à 1805), François Arago (qui visita Formentera et Majorque en 1808[29]), le baron Isidore Taylor (qui visita Palma en 1823), Jacques Cambessèdes (qui parcourut toutes les îles y compris Cabréra en 1825), George Sand[30] (qui passa trois mois à Majorque au cœur de l'hiver 1839), Charles Dembowski (qui la visita aussi pendant le même hiver 1839 au mois de janvier et février), Joseph Bonaventure Laurens (qui séjourna à Majorque de septembre à octobre 1839) et Joséphine de Brinckmann (qui l'explora au début de l'été 1850) .[31]

Nous essaierons de découvrir dans cette partie quel était le profil de ce voyageur qui se rendait aux Baléares au début du XIXème siècle, quelles étaient les raisons qui l'incitèrent à traverser la méditerranée pour découvrir ces îles et quelle idée préconçue s'en était-il fait. Nous nous pencherons de plus près sur l'évolution de la figure du voyageur dans cette première moitié du siècle, du voyageur encyclopédique au voyageur romantique. Nous nous attacherons aussi à la logistique de leur voyage réel, l'accueil, le logement, les difficultés langagières, les moyens de transport utilisés et l'itinéraire choisi.

1. LE VOYAGEUR

Au XIXème siècle, le profil du voyageur évolue. Ce n'est plus l'explorateur ou le savant à la recherche de toute une foule de données historiques, géographiques, économiques et politiques qui voyage, mais le dilettante à la seule recherche de son plaisir. Nourri par l'image que ses lectures avaient formée de l'endroit, le voyageur espère y rencontrer ses attentes et pouvoir combler son désir d'y trouver une nouvelle source d'inspiration.

---

[29] Nous tenons à signaler ici une erreur commise par Joan Miquel Fiol Guiscafré dans son *De Balearibus*, Palma, 1990, qui lui attribue l'ouvrage de son frère Jacques Aragó, *Promenades autour du monde pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820.* François Arago visita Formentera et Majorque en 1808 et non en 1817.

[30] Dans le cas de George Sand, nous étudierons uniquement le récit de voyage *Un hiver à Majorque*, écartant son autobiographie *Histoire de ma vie*, et ses *Correspondances* dont les contradictions ont déjà été longuement étudiées (voir par exemple : *Un hiver à Majorque de George Sand* par Jean Mallion et Pierre Salomon, Paris, Aurore, 1985 ou encore *George Sand, Chopin et le crime de la chartreuse* par Adrien Le Bihan, Paris, Cherche-Bruit, 2006).

[31] Voir la notice biobibliographique de ces voyageurs en annexe.

1.1. LE PROFIL DU VOYAGEUR

La figure du voyageur change au XIXème siècle. Ce n'est plus un membre de la noblesse ou du haut clergé mais un membre de cette nouvelle classe sociale qui supplante la noblesse dans tous ses rôles sociaux et politiques : la bourgeoisie. François Arago, Joséphine de Brinckmann[32], Jacques Cambessèdes, André Grasset de Saint Sauveur, Joseph Bonaventure Laurens sont tous issus de la haute ou moyenne bourgeoisie. Même s'il subsiste encore de nombreux titres nobiliaires chez nos voyageurs : le baron Charles Dembowski, le comte Alexandre Louis Joseph de Laborde, la baronne Amandine Aurore Lucie Dudevant et le baron Isidore Séverin Justin Taylor.

De plus le voyage n'est plus l'apanage du savant mais du dilettante, du jeune bourgeois qui à la manière de Thomas Cook et de son *Grand Tour*, parfait son éducation dans un apprentissage pratique en terres étrangères. Comme le disait Montaigne, il faut visiter les « pays estrangers […] pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autruy »[33]. Le « grand tour », ce voyage indispensable dans l'éducation des classes nobles anglaises et dont la mode avait fait fureur parmi les classes aisées françaises ne comprenait cependant pas l'Espagne[34]. Ce n'est que vers 1820, lorsque l'Espagne ignorée jusqu'alors alimente le rêve romantique et est réclamée par tous[35], que les jeunes gens de bonne famille française entreprennent leur voyage en Espagne. Ce fut le cas de Joséphine de Brinckmann qui avait aussi voyagé en Italie, de Joseph Bonaventure Laurens qui avait aussi parcouru l'Allemagne et l'Italie, d'Isidore Taylor qui avait visité la Belgique, la Flandre française, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie et de Charles Dembowski et de George Sand[36] qui connaissaient la Suisse et l'Italie. L'Italie dont le « sol avait été si foulé par les habitants du monde entier que

[32] Nous avons inclus Mme de Brinckmann parmi la classe sociale bourgeoise, ayant très peu d'information sur sa biographie. Mais le doute subsiste car on a rencontré un baron Dupont-Delporte (nom de jeune fille de Joséphine) né à Boulogne-sur-mer, le 8 février 1783 et mort à Paris le 1er septembre 1854. Il y aurait certainement un lien familial entre ces deux personnes (voir Introduction de María Luisa Burguera, *Paseos por España (1849 y 1850)*, 2001 : 9).
[33] Montaigne, *Essais*, Livre I, Chapitre XXXVI, Garnier, Paris, 1962 : 163.
[34] Nous intégrons ici le voyage aux îles Baléares dans un mouvement plus grand qui est le phénomène du voyage en Espagne.
[35] Voir Léon-François Hoffmann, *Romantique Espagne, L'image de l'Espagne en France entre 1800 et 1850*, 1961.
[36] Voir ses *Lettres d'un voyageur*.

toute originalité avait été emportée et la modernité se notait déjà » (Brinckmann, 2001 : 349) et la Suisse battue et rebattue par toute une multitude de jeunes anglais avaient perdus leur attrait[37]. L'Espagne, terre inexploitée, loin de la civilisation moderne, avait tout à offrir au voyageur romantique : « de nouvelles impressions », de la variété dans les arts, « ce parfum de poésie si mélancolique, si rêveur, […] que le caractère des habitants contribue à lui donner » (Brinckmann, 2001 : 350), et « tout ce qui peut charmer et séduire l'esprit ainsi que tout ce qui peut émouvoir le cœur » (Brinckmann, 2001 : 69). George Sand affirme même la supériorité de Majorque sur la Suisse :

> « Si la navigation à la vapeur était organisée directement de chez nous vers ces parages, Majorque ferait bientôt grand tort à la Suisse. […] C'est la verte Helvétie sous le ciel de la Calabre, avec la solennité et le silence de l'orient. » (Sand, 1971 : 1038, 1039)

Tout jeune gens rêve désormais de se rendre en Espagne. Une revue parisienne de l'époque romantique répondait ainsi à la question suivante : À quoi rêve une jeune fille de quinze ans ?

> « Elle ne rêve que plaies et bosses, voyages comme Byron, Lamartine, Musset et George Sand. L'Italie, l'Espagne, Tolède, Venise, les Sierras, les lagunes, les Andalouses, les sombreros, les bandits ; elle ne parle pas d'autre chose » (Aymes, 1983 : 7)

Mme de Brinckmann avoue dans sa première lettre que son voyage en Espagne est la réalisation d'un rêve de jeunesse[38].

Cependant cette nouveauté fut bien vite exploitée et vers la fin de la première moitié du XIXème siècle, tous les aspects de la péninsule avait été maniés et remaniés par toute une foulée d´écrivains voyageurs. L'Espagne n'avait plus de « nouvelles impressions à offrir », mais les îles Baléares étaient encore une terre intouchée. George Sand avoue qu'elle aurait peut-être pu « réclamer l'honneur d'avoir découvert l'île de Majorque » (1971 : 1035) et Joseph Bonaventure Laurens confesse qu'il choisit Majorque comme but d'excursion parce qu' « aucun ouvrage d'art n'avait jamais été publié sur cette île, et que les paysages et les monuments qu'on devait y rencontrer, étaient entièrement inconnus aux peintres et aux artistes antiquaires» (1945 : 41). Les

[37] Voir Laurens : « Par malheur, ces pays ont été tellement explorés, qu'on est blasé sur leurs beautés pittoresques ou monumentales. Depuis plusieurs siècles, l'Italie et la Suisse ont été étudiées et interprétées d'après tous les systèmes. » (1945 : 40).

[38] Au début de sa première lettre envoyée à son frère depuis le sol espagnol, elle écrit : « Al fin, querido hermano, aquí está cumpliéndose ese famoso viaje a España que he soñado desde mi juventud y que terminó por parecerme un espejismo." (Brinckmann, 2001 : 69)

voyageurs cherchaient alors à renouveler le thème de l'Espagne avec une bouchée d'air frais. Et Majorque leur fournit cette originalité.

L'Espagne comme nous l'avons vu était en vogue en France. La légende blanche estompant peu à peu la légende noire (Elena Fernández Herr, 1973), le public français devint friand de tout ce qui touchait son pays voisin du sud. Les écrivains portés par la vague formèrent cette nouvelle génération de voyageurs romantiques à la recherche de nouvelles sources d'inspiration dans cette terre si différente et si pittoresque. Ils les rencontrèrent principalement en Andalousie et en Castille dont les types humains si « originaux » et loin de la civilisation européenne comblèrent leurs attentes. Ces deux villes concentrèrent très rapidement l'essence de l'Espagne et en devinrent une métonymie (Aymes, 1983). La Catalogne et toutes les autres régions d'Espagne furent pratiquement ignorées par ces auteurs romantiques[39]. Quant aux Baléares, elles n'attirèrent qu'un seul écrivain romantique, George Sand, qui ne s'y rendit d'ailleurs pas en hispanophile mais pour des raisons personnelles. Ce n'est que sous recommandation du médecin et sur l'avis de son ami Tastu, qu'elle décida d'amener son compagnon tuberculeux, le musicien Frédéric Chopin, sous le climat tempéré de Majorque. Pourtant s'il semble que dans un premier temps, elle n'y vint point à découvrir l'île et son pittoresque et à y chercher des motifs d'écriture, il en fut dans la réalité bien autrement. Elle nous révèle au début de son livre son profond désir d'être considérée comme le Christophe Colomb littéraire de Majorque au même titre que Jean-Jacques Rousseau fut le siècle précédent celui de la poésie alpestre. Mais elle avoue elle-même que ce désir est impossible à réaliser, ne pouvant se comparer en aucun cas au « père du romantisme dans notre langue » (1971 : 1037). Une lettre de son éditeur Buloz nous dévoile aussi qu'à peine le pied sur le sol baléare, elle fut enjointe par ce dernier à lui envoyer d'autres *Lettres d'un voyageur* sur ce « pays tout nouveau pour vous et qui doit vous inspirer de belles choses ».

Les peintres, dessinateurs et graveurs se joindront aux hommes de lettres dans leur avide découverte du pittoresque de l'Espagne. Des innombrables artistes qui sillonnèrent l'Espagne, deux s'intéressèrent aux Baléares. Isidore Taylor nous présenta dans son « album d'un voyageur où, sur le recto de l'un de ses feuillets, il dessinoit un monument, un site ou une scène pittoresque, et où, sur le verso, il inscrivoit quelques

[39] Seuls Théophile Gautier et Edgar Quinet parcoururent toute la côte méditerranéenne de Port Bou à Gibraltar ou de Barcelone à Málaga.

notes » (1860 : II), plusieurs gravures de Palma. Mais le véritable découvreur de l'île de Majorque[40], d'un point de vue artistique, fut Joseph Bonaventure Laurens qui dessina 35 planches sur l'île et nous les illustra « par la plume » dans ses *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque*. Le consul français Grasset de Saint Sauveur, de nombreuses années auparavant, nous avait aussi offert trois illustrations sans prétention dans son *Voyage dans les îles Baléares et Pithiuses*.

Les scientifiques participèrent aussi à ce voyage baléare mais pour des motifs bien distincts. Leurs voyages furent purement professionnels et scientifiques. Ce fut d'abord un physicien, François Arago qui, accompagné de l'académicien Jean Baptiste Biot, visita Formentera puis Majorque en 1808 pour poursuivre les recherches sur les mesures du méridien terrestre commencées par Delambre et Méchain. Quelques années plus tard, un botaniste, adjoint au musée de l'Académie des sciences, voyagea dans les îles pour travailler sur la géographie botanique des îles et étudier plus de 691 espèces.

En conclusion, nous pouvons remarquer que le profil du voyageur dans ces « îles oubliées » ne se détache point de la figure du voyageur romantique qui parcourut l'Espagne dans un axe Bayonne – Cádiz. La majorité se compose d'hommes de lettres, d'intellectuels, d'artistes de hauts rangs sociaux, dont le voyage péninsulaire et insulaire participe à cette grande mode romantique du Voyage en Espagne. Pour trois d'entre eux, Isidore Taylor, Charles Dembowski et Joséphine Brinckmann, la visite des Baléares ne fut d'ailleurs qu'une escale dans leur long parcours de la péninsule ibérique. Cependant quatre voyageurs se centrèrent uniquement sur ces îles, André Grasset de Saint Sauveur, Jacques Cambessèdes, Joseph-Bonaventure Laurens et George Sand. Chacun dans leur domaine, l'économie et la géographie, la botanique, la peinture et la littérature, ils dévoilèrent au Français du début du siècle une terre totalement inconnue et nous pourrions nous risquer d'ajouter à leur profil la caractéristique de « découvreur » de ces îles méditerranéennes. Une dernière observation curieuse est le pourcentage élevé du sexe féminin parmi nos voyageurs. Il est surprenant d'observer que 20 % de nos

[40] George Sand attribue à Laurens cet honneur d'être le premier découvreur de Majorque : « M. Laurens, artiste intelligent, laborieux, plein de rapidité et de conscience dans l'exécution, et auquel il faut certainement restituer l'honneur que je m'attribuais d'avoir découvert l'île de Majorque. » (1971 : 1038). Carlos Garrido, dans la présentation de l'actuelle version espagnole de l'ouvrage de Laurens (*Recuerdos de un viaje artístico a la isla de Mallorca*, 2006), remarque aussi qu'avant l'arrivée de l'artiste français, « desde el punto de vista "pintoresco" y artístico Mallorca era un mundo por descubrir » (2006 : 13).

voyageurs sont des femmes, pourcentage très important si on le compare à celui des voyageurs dans la péninsule ou autres régions espagnoles[41].

1.2. LE VOYAGEUR ET SES LECTURES : L'IMAGE DES BALÉARES EN FRANCE

Le voyage est d'abord ce qu'on imagine et ce qu'on espère. Avant son départ, tout voyageur se renseigne sur le pays à visiter et se fait une idée préconçue de ce territoire. Joseph Bonaventure Laurens, par exemple, nous avoue s'être informé sur Majorque dans deux récits de voyage qui ont nourri son imagination. C'est dans la relation de Grasset de Saint-Sauveur, et la *Flora Balearica*, de J. Cambessèdes, que « je pus goûter quelques prémices de mon voyage et remplir mon imagination des images vraies ou fausses des contrées que j'allais visiter. » (Laurens, 1945 : 41). L'image que le voyageur se fait de sa destination est souvent le fruit de ses lectures, mais dépend aussi des topiques existants de cette dernière dans son pays d'origine. Pour bien comprendre l'horizon d'attentes de notre voyageur romantique, nous essaierons de définir tout d'abord quelles étaient ses lectures et nous tenterons ensuite de déterminer quelle était l'image des îles Baléares dans la France du début du XIXème siècle.

Trois principaux noms ressortent des lectures préalables de nos voyageurs romantiques : D'Hermilly, José Vargas Ponce et Grasset de Saint Sauveur. Grasset de Saint Sauveur et Cambessèdes se réfèrent ouvertement à D'Hermilly et à son *Histoire du royaume de Majorque* publié à Maestricht en 1777. Le botaniste le cite pour parler de la population de l'île lors de la conquête chrétienne de 1229 :

> « D'Hermilly rapporte, dans son histoire de ce royaume, qu'en l'an 1229, époque à laquelle *dom Jaymes Ier*, dit le Conquérant, débarqua dans l'île pour la soumettre, le roi maure qui la possédoit lui opposa une armée de 42,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie. » (1826 : 21)

Et le consul français le nomme dans sa liste des historiens étrangers s'étant intéressé aux Baléares et souligne que son œuvre « n'est qu'une répétition de ce qu'avoit déjà

[41] George Sand augmente le pourcentage, car la seule voyageuse connue à l'époque en Espagne est Joséphine de Brinckmann. C'est la seule mentionnée par exemple par Jean-René Aymes dans son étude *Aragón y los románticos franceses (1830-1860)*, Zaragoza, Guara Editorial, 1986. Bartolomé Benassar dans son *Voyage en Espagne*, ne cite que cette dernière et la duchesse d'Abrantès pour le tout début du siècle.

écrit Dameto et Mut […] sans aucuns détails topographiques de l'île de Majorque » (1807 : xj). Il mentionne aussi plus loin (1807 :xiij) comme ouvrage consulté, les *Descripciones de las islas Pithiusas y Baleares* de José Vargas Ponce, publié en 1787. Selon le consul, de toutes les œuvres consultées sur les îles Baléares et Pithiuses, l'ouvrage de ce sous-lieutenant de frégate espagnol est celui « qui réunit plus de notions relatives à leur état présent ». Grasset de Saint Sauveur ainsi que George Sand se trompent sur le prénom de l'auteur en le nommant Miguel au lieu de José. George Sand fait de nombreuses références à "Miguel de Vargas" dans sa description géographique de l'île (1971 : 1041 et 1042) mais aussi tout au long de son oeuvre.

Le voyage dans les îles Baléares et Pithiuses d'André Grasset de Saint Sauveur publié en 1807 fut le guide indispensable du voyageur romantique visitant les îles Baléares et véritablement l'unique ouvrage de référence actualisé et exhaustif au début du XIXème siècle. George Sand le cite à plusieurs reprises dans les deux premières parties de son *Hiver à Majorque* (1971 : 1062, 1063, 1069, 1071, 1076, 1078, 1103), Joseph Bonaventure Laurens certifie l'avoir lu et Isidore Taylor, en mentionnant l'ouvrage de M. le comte Alexandre de la Borde [sic] dans sa préface (1860 : II), avait en fait consulté les données du consul remaniées par le comte[42].

Ces trois ouvrages façonnèrent peu à peu l'image des îles Baléares en France pratiquement inconnues par les Français de l'époque. Au XVIIIème siècle, peu de voyageurs avaient fait escale dans ces îles et ceux qui les avaient visitées, l'avaient fait pour des raisons militaires, l'expédition à Minorque de 1756.

Dans l'ouvrage de référence du siècle des lumières, *l'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, de Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (1758), la première caractérisation de Majorque touche aux bienfaits de sa nature. Elle apparaît avant tout comme une île dotée par la nature, fructueuse en huile d'olive, vin et froment, peuplée d'habitants industrieux qui tirent bon parti de leur avantageuse nature[43]. D'Hermilly dans son *Histoire du royaume de Majorque* formulait la même idée :

[42] Alexandre de Laborde avoue que « n'ayant point été dans les isles Baléares, les détails qui les concernent sont pris dans le voyage de M. Grasset de S-Sauveur.» (1809 : I, cxj-cxij),

[43] Voir article MAÏORQUE [sic], île de : « Il semble que la nature se soit jouée agréablement dans la charmante perspective qu'elle offre à la vue. Les sommets de ses montagnes sont entr'ouverts, pour laisser sortir de leurs ouvertures des forêts d'oliviers sauvages. Les habitans industrieux ont pris soin de les cultiver, et ont si bien choisi les greffes, qu'il n'y a guere de meilleures olives que celles qui en proviennent, ni de meilleure huile que celle qu'on en tire. Au bas des montagnes sont de belles collines où regne un vignoble qui fournit en abondance d'excellens vins, ce vignoble commence une vaste plaine, qui produit d'aussi bon froment que celui de Sicile. » (1758)

> « Toute l'île se divise en deux parties. Au Septentrion & au Couchant, ce sont des montagnes escarpées […]. Elles sont pleines de rochers qui s'entrouvrent & se divisent en une infinité d'endroits, & il y a dans ces ouvertures & ces fentes un si grand nombre d'Oliviers, que dans certaines années on y recueille, suivant Daméto, plus de 201 4641 quartanes d'Huile, qui font 671 546 arobes de Castille. Ce mélange de Rochers & d'Arbres, forme de près & de loin un coup d'œil charmant. L'autre partie de l'Isle est un terrein uni, où sont des Plaines qui produisent de bon Froment, des Vignobles dont on tire d'excellents Vins, & des Prés. » (1777 : 4)

Cette qualité de nature abondante et de terres excellentes est aussi reprise par Grasset de Saint Sauveur qui nuance cependant le bon usage de cette dernière par les insulaires :

> « L'île de Majorque est sans contredit une de celles que la nature a le plus favorisées. Sa situation, si heureuse, entre les continens d'Europe et d'Afrique, la température de son climat et les qualités de son sol, assurent à ses habitans cette abondance pour tous leurs besoins, source première de bonheur. Cependant l'agriculture est loin de ce degré de perfection qui développeroit les bienfaits de la nature. » (Grasset de Saint Sauveur, 1807 : 53)

Selon le consul, de légères améliorations pourraient facilement combler le retard de l'agriculture de l'île. Le consul, en bon héritier des Lumières[44], s'intéresse particulièrement à l'économie des îles et à ses possibles progrès autant dans la production agricole qu'industrielle, dans les arts et métiers et dans les exportations. L'image qu'il nous donne de son économie est celle d'un pays arriéré mais qui pourrait facilement évoluer sous un bon gouvernement (1807 : 304).

José Vargas Ponce qui visita l'île en 1784, avait aussi rapporté un certain nombre d'améliorations possibles pour son économie, en ce qui concerne les salines par exemple qui « mejor administradas, y con algun gasto, proporcionarían no sólo la cantidad suficiente para el consumo de la isla, sino para hacer alguna exportación » (1787 : 24), les eaux malsaines des 'Albuferas', près d'Alcudia, « que si se practicasen desagües y canales bien imaginados, podrian ser sus aguas (perniciosas en las circunstancias presentes) ventajosísimas á la fertilidad del cultivo de estos mismos

[44] De nombreux critiques auraient aussi ajouté « et en bon envoyé de Napoléon Bonaparte ». Voir A.J. Aguiló Llofriu (Présentation au *Viatge a les Illes Balears i Pitiuses* d'André Grasset de Saint-Sauveur, Lléonard Muntaner, Palma de Mallorca, 2002) ou Joan Llabrés Bernal (*Noticias y relaciones históricas de Mallorca*) ou Miquel dels Sants Oliver (*Mallorca durante la primera revolución*).

terrenos » (1787 : 26). Ces améliorations furent reprises vingt ans plus tard par Grasset de Saint Sauveur[45].

Mais, en rejoignant l'article de l'Encyclopédie, il nous donnait un tableau très positif de sa production agricole d'huile : « Tiene los de aceyte en sumo grado, pues son extraordinarias sus cosechas. […] La aceituna es muy buena para aceyte» (1787 : 46), de vin : « Los vinos son de muy buen gusto, y tienen varias calidades […] produce la Isla mas que los necesarios para su consumo » (1787 : 47) et de fruits : « Las frutas son sazonadísimas y de todo género […] la rica naranja, de que tanta el pequeño Valle de Soller, de modo que parece increible la cantidad. […] De almendras é higos son tambien muy considerables las cosechas. » (1787 : 47-48) et nous précisait que la Société Économique des Amis du Pays de Palma[46] avait introduit de nouvelles méthodes qui perfectionnaient sans cesse la culture du blé (1787 : 46-47).

Mais dans l'esprit d'un Français de l'époque, Majorque était avant tout ce « ciel serein »[47], « ce paysage diversifié de tous côtés» avec ses forêts d'oliviers sauvages[48], ses jardins d'orangers et de citronniers rappelant le jardin des Hespérides, sa plaine fructueuse et sa montagne escarpée. Cette île dorée comme le rappelle Grasset de Saint Sauveur :

> « Que l'observateur promène ses regards sur l'île de Majorque, il la verra parée de bois d'orangers odoriférans, dont les fruits recherchés ne le cèdent en rien à ceux de Malte et de Portugal, et lui ont fait donner le beau nom d'île dorée. » (1807 : 44)

Ou ces îles Fortunées au climat doux comme le souligne encore le consul :

> « C'est d'après cette température des îles Baléares, que Strabon les nomme, îles Fortunées. » (1807 : 45)

Cette référence aux îles fortunées, l'île des Bienheureux d'Hésiode et son éternel printemps, apparaissait déjà chez D'Hermilly, qui dans l'introduction de la première

[45] « Je ne crois pas que le dessèchement de ce marais présentât de grandes difficultés, et exigeât des dépenses très-considérables : on pourroit facilement écouler ses eaux à la mer ; cet étang desséché, seroit utilisé pour l'agriculture, et donneroit une étendue assez considérable de très-bon terrein, dont la fertilité compenseroit bien le sacrifice du bénéfice de la pêche. » (Grasset de Saint Sauveur, 1807 : 27-28)

[46] Créée en 1778, cette société composée de l'élite noble de la société majorquine avait pour but le bien général et l'augmentation des richesses de l'île dans les domaines suivants : la population, l'éducation publique, l'agriculture, l'industrie nationale, les différentes branches du commerce, la navigation et la pêche.

[47] Voir article MAÏORQUE, île de, de *l'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, de Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (1758)

[48] José Vargas Ponce : « … y qualquiera de los montes de Mallorca es un espectáculo encantador al verlo desde la falda á la sima hecho un bosque espesísimo, no de árboles, que solo son útiles arrancados del suelo que los produxo, sino de robustos olivos, cuya vida es tan preciosa [sic]. » (1787: 39).

partie de son ouvrage, écrivait : « Enfin, Strabon les nomme *Eudemones*, c'est-à-dire très-heureuses ou très-fortunées ; » (1777 : 3). Il signalait aussi que l'air de cette île était tempéré et très salutaire car on n'y sentait ni les grandes chaleurs de l'été, ni les froids cuisants de l'hiver (1777 : 6).

José Vargas Ponce exemplifiait ce climat tempérée de l'île avec des données climatiques concrètes de l'hiver 1784 :

> « El temperamento por la situacion de la Isla al resguardo de la grande Ensenada que forma la Costa del continente, es benignísimo, y acaba de defender á Palma de los frios nortes y vientos recios del Golfo, el formidable parapeto de la alta cordillera de sus montes : de suerte que en el crudo invierno de 84, que pasamos en su Puerto solo un dia de Enero, estuvo el Termómetro de Reaumur en 6º, algunos montó á 16, y los mas se mantuvo en 11. En Febrero estuvo algunos en 6, ascendió en otros á 14, y los mas en 12, y por Marzo ninguno baxó de 13, que casi es la temperatura del estío en nuestras Provincias setentrionales. » [49] (1787 : 38)

La deuxième caractérisation des îles Baléares tient au caractère et aux mœurs de ses habitants. Selon Grasset de Saint Sauveur, le Majorquin est un homme paisible, doux et hospitalier qui respecte l'étranger :

> « On peut, sans crainte, parcourir de nuit comme de jours les campagnes ; s'aventurer dans l'intérieur des montagnes, dans les lieux les plus retirés, on recevra partout l'accueil le plus hospitalier ; en acceptant les offres du bon paysan, on sera en doute si c'est lui qui oblige ou qui est obligé. » (1807 : 297)

L'île est considérée comme un endroit sûr et tranquille pour le voyageur qui ne risque pas comme en Espagne de se faire retirer sa bourse à chaque bout de chemin. Le consul n'a jamais assisté à une seule dispute pendant les fêtes et n'a vu aucun cas de vols ou de violence commis par les insulaires pendant son séjour (1807 : 299). George Sand confirme dans son récit de voyage cette image aimable de l'insulaire que propageait tout ouvrage sur les îles de l'époque :

> « Dans toutes les géographies descriptives que j'ai consultées, j'ai trouvé à l'article *Baléares* cette courte indication que je confirme ici, sauf à revenir plus tard sur les considérations qui en atténuent la vérité : "Ces insulaires sont *fort affables* (on sait que, dans toutes les îles, la race humaine se classe en deux catégories : ceux qui sont anthropophages et ceux qui sont fort affables). Ils sont doux, hospitaliers ; il est rare qu'ils commettent des crimes, et le vol est presque inconnu chez eux."» (1971 : 1044).

[49] C'est certainement ces détails climatiques de Vargas Ponce qui décidèrent George Sand à y amener son compagnon tuberculeux.

L'article « Baléares » paru dans l'*Encyclopédie Nouvelle* de Pierre Leroux et Jean Reynaud en 1836, par exemple, reprenait en effet cette image de l'insulaire cordial[50].

Deux autres adjectifs parachèvent le portrait de l'insulaire par Grasset de Saint Sauveur : joyeux et francs. L'insulaire baléare était avant tout tâché de la franchise, du bonheur et de la bonté de tout bon sauvage insulaire que la vie primitive loin de la civilisation n'avait pas encore corrompu. « L'homme est bon et heureux par nature ; c'est la civilisation qui l'a corrompu et qui a ruiné son bonheur primitif », Rousseau avait fait l'apogée de l' « heureuse ignorance » et toute la société française du début du XIXème siècle était encore baignée par son *Discours sur les sciences et les arts* (1750) et le *Paul et Virginie* (1788) de Bernardin de Saint-Pierre très influencé par sa théorie.

En conclusion, dans l'image des îles Baléares en France au début du siècle se combinaient les clichés de l'île et les stéréotypes de la côte méditerranéenne : un climat doux, une nature abondante, un paysage varié et édénique, un peuple bon, doux, et inoffensif, une contrée arriérée et les oliviers sauvages, les champs d'orangers, les vignes et les plaines de blé. Jaume Cabanellas écrira dans le premier guide touristique en langue française publié à Palma de Majorque en 1845 :

> « Et n'y aurait-il que la transparence de son ciel, la douceur de son climat, la beauté de ses jeunes filles, n'en serait-ce pas assez pour confirmer la célébrité qu'elle acquit anciennement ? » (Cabanellas, 1845 : 14)[51]

1.3. LES MOTIVATIONS DU VOYAGEUR

> « Parmi les occupations que la mode encourage de nos jours, il n'en est peut-être pas de plus raisonnable que le goût des voyages, soit qu'on le considère comme un moyen de s'instruire, de rétablir sa santé, de tempérer ses chagrins, soit que l'ambition d'être utile et d'avancer le progrès des sciences en soit le véhicule. »
>
> Alexandre de Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne.*

Divers motifs conduirent le voyageur romantique aux îles Baléares. Des motivations communes à tout voyageur, l'enrichissement personnel ou la fuite du

[50] Voir texte en annexe.

[51] Ce qui fait parler cet auteur de la beauté des femmes majorquines est une longue tradition de voyageurs français qui remontent au Cardinal de Retz, Jean-François de Gondy, qui en 1654 écrivait déjà : « où je vis trente ou quarante femmes de qualité plus belles les unes que les autres, & ce qui est de merveilleux, c'est qu'il n'y en a point de laides dans toute l'île. » (1719 : 343)

quotidien, la recherche de l'aventure ou le simple plaisir de la découverte[52]. Mais aussi des motivations conditionnées par les îles Baléares, l'évasion dans l'île « sauvage », la recherche d'une nature édénique, et des raisons professionnelles et scientifiques.

Le voyage instructif qui allie l'agréable à l'utile fut l'une des toutes premières motivations de notre voyageur romantique. Selon les humanistes (Montaigne) et les philosophes des lumières (Montesquieu)[53], le voyage doit permettre au voyageur de s'éduquer, de se former car, comme l'affirme Alphonse de Lamartine dans son *Voyage en Orient*, « il n'y a pas d'homme complet que celui qui a beaucoup voyagé, et qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie ». En effet, le voyage qui oblige le voyageur à sortir du cercle des préjugés de son pays d'origine, l'ouvre à une vérité plus large et le tend vers l'humanisme. D'ailleurs, le fruit de son voyage, le récit, a très souvent un caractère pédagogique, il sert de « guide à une foule de voyageurs »[54] même si le ton et le style change après Grasset de Saint Sauveur, abandonnant peu à peu l'écriture encyclopédique qui veut épuiser le sujet de manière objective pour adopter une écriture plus personnelle relatant une expérience unique.

Le voyage chez le voyageur romantique devient une fin en soi. Le voyageur part pour fuir la réalité connue, à la « recherche du pittoresque, de l'exotisme et de la couleur locale » (Abbadie, 2002 : 15). L'endroit visité doit le dépayser complètement et lui faire vivre une expérience différente. Car ce qui lui importe avant tout ce n'est plus l'observation ou l'illustration comme chez les voyageurs encyclopédiques mais sa seule expérience personnelle, son propre plaisir de voyager et de vivre quelque chose de différent. Contrairement à l'Italie, Majorque combla ce désir de dépaysement chez George Sand :

> « Mais à Majorque il n'y avait pour moi aucune comparaison à faire avec des connus. Les hommes, les maisons, les plantes, et jusqu'aux moindres cailloux du chemin, avaient un caractère à part. » (1971 : 1059-1060)

[52] Pour un plus ample développement du thème de la motivation des voyageurs romantiques en Espagne, voir l'article de Christian Abbadie, "Le voyage en Espagne, entre le rêve et la réalité", in *El viatge com a font de saber*, Ed, M, Parra y C, Figuerola, pp 15-51, L'Ull critic, Lleida, Universitat de Lleida, 2002.

[53] Voir aussi l'article *voyage* du *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, Paris, 1771 : « Les *voyages* sont nécessaires à la jeunesse pour apprendre à vivre dans le monde ».

[54] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, in *Œuvres romanesques et voyages*, Paris, Gallimard, 1969 : 695.

Le voyage est une parenthèse dans la vie monotone et quotidienne du voyageur et le retour est souvent redouté comme pour Joséphine de Brinckmann qui affirmait déjà au début de son voyage dans sa première lettre écrite en Espagne (Burgos le 26 octobre) «¡Qué mejor y más agradable distracción que la del viaje para oponerse a la soledad y a las penas de la vida! » (Brinckmann, 2001 : 69) pour s'exclamer dans sa dernière lettre (Pau, le 7 juillet 1850) :

> « ¡Heme aquí de retorno a la vida prosaica! […]Tendré que burlar las molestias del presente con el encanto de los recuerdos y mantener la esperanza de volver a ver aquel hermoso cielo cuya sola visión es un alejamiento de las penas de esta vida y un anticipo de los goces celestiales. » (Brinckmann, 2001 : 346)

Voyager pendant cette période romantique est trop souvent synonyme de partir. La raison première du voyage n'est pas la découverte du pays visité mais la fuite du pays d'origine. Le voyageur recherche l'évasion du malaise, de la société, de l'ennui. Le motif du voyage a un côté tragique. Partir s'impose au voyageur comme une nécessité interne inévitable. George Sand écrit dans la notice qui ouvre son *Hiver à Majorque* : « […] il ne s'agit pas tant de voyager que de partir : quel est celui de nous qui n'a pas quelque douleur à distraire ou quelque joug à secouer ? » (1971, 1033)[55]

C'est pourquoi le voyage ne peut que décevoir car « le monde, monotone et petit, aujourd'hui / Hier, demain, toujours nous fait voir notre image » (Baudelaire, *Les Fleurs du mal*). L'homme reste l'homme et la misère humaine se retrouve partout où est l'homme. Mme de Brinckmann nous prévenait de cette attitude. Le voyageur

> « hastiado, aburrido de todo, sin darse cuenta de que se aburre de sí mismo. Parte de su país descontento y llega del mismo modo a la frontera, esperando que una vez la haya atravesado experimentará una sensación nueva.[…]¡Pobre hombre! Para él habrá muchas decepciones, como verás más adelante. » (Brinckmann, 2001 : 68).

Le voyage à Majorque de Mme Sand fut entre autres une fuite de la société parisienne qui se scandalisait chaque fois plus des frasques de l'écrivain aux mœurs libérales. Fatiguée par la maladie de son partenaire et la société parisienne, mal à l'aise, George Sand cherchait un havre de paix où se retirer totalement de la société et du monde et

[55] Voir encore, « Je voyage pour voyager. – Je sais bien que le voyage est un plaisir par lui-même ; mais enfin, qui vous pousse à ce plaisir dispendieux, fatigant, périlleux parfois, et toujours semé de déceptions sans nombre ? – Le besoin de voyager. – Eh bien ! dites-moi donc ce que c'est que ce besoin-là, pourquoi nous en sommes tous plus ou moins obsédés, et pourquoi nous y cédons tous, même après avoir reconnu mainte et mainte fois que lui-même monte en croupe derrière nous pour ne point nous lâcher, et ne se contenter de rien ? […] C'est que nous ne sommes réellement bien nulle part en ce temps-ci, et que de toutes les faces que prend l'idéal (ou, si ce mot vous ennuie, le sentiment du *mieux*), le voyage est une des plus souriantes et des plus trompeuses. » (1971 : 1052).

« vivre sans soucis, sans tracasseries, sans obligations, et surtout sans journaux » et pouvoir ainsi consacrer un ou deux ans à l'éducation de ses enfants, en étudiant avec eux l'histoire et la langue française (1971 : 1054). Le résultat de son voyage ne pouvait être que la déception. Et comme le prédit Mme de Brinckmann, ce voyageur frustré « retourne dans son pays furieux » et ne fait que parler mal du pays visité contribuant à sa mauvaise réputation. George Sand, la plus romantique de tous nos voyageurs, est cependant la seule à avoir ressenti une désillusion profonde et avoir fait un portrait négatif des Majorquins mais aussi la seule à s'être rendu dans notre « île enchantée » à la recherche d'un idéal, d'un absolu impossible à réaliser.

D'autres voyageurs allaient chercher une source bien différente d'inspiration. « J'allais chercher des images ; voilà tout »[56] écrivait René de Chateaubriand dans la préface de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Les artistes Isidore Taylor et Joseph Bonaventure Laurens étaient eux aussi à la recherche de ces images qui leur apportaient des motifs d'inspiration artistique nouveaux.

Dans la préface de son *Voyage pittoresque en Espagne*, le baron Taylor nous présente son « album d'un voyageur » comme une œuvre différente, le premier véritable voyage artistique moderne de ce pays que si peu d'artistes ont visité. Depuis Alexandre de Laborde « dont les gravures, excellentes pour l'époque, présentent un peu moins d'intérêt depuis que cet art a fait des progrès si remarquables en Angleterre » (1860 : II), aucun artiste ne s'était intéressé au Voyage en Espagne et le baron tenta de le renouveler en essayant de « produire quelques exemples du burin hardi et spirituel des *Cook*, des *Lequeux*, des *Pye*, etc.» (ibid).

Quelques années plus tard, un de ses collaborateurs pour ses *Voyages pittoresques et romantiques de l'Ancienne France*, l'illustrateur français Joseph Bonaventure Laurens se rendit dans l'île de Majorque pour les mêmes raisons : trouver de nouveaux thèmes artistiques. Dans les premières pages de ses *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque*, il écrivait :

> « Comme tous ces artistes, ou plutôt comme tous les hommes qui aiment les plaisirs de l'intelligence et du cœur, je me sens tourmenté du besoin de voir des sujets nouveaux d'études et d'émotions. Mais, où donc les trouver ? » (1945 : 40)

Et plus loin :

[56] *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, in *Œuvres romanesques et voyages*, Paris, Gallimard, 1969 : 701

> « … l'île aux fruits d'or m'apparut sous l'aspect le plus brillant ; et quand je sus qu'aucun ouvrage d'art n'avait jamais été publié sur cette île, et que les paysages et les monuments qu'on devait y rencontrer, étaient entièrement inconnus aux peintres et aux artistes antiquaires, ma résolution fut prise de la prendre pour excursion. » (1945 : 41)

Cette île allait combler tous les désirs de l'artiste en lui offrant « de beaux monuments d'architecture », « une végétation étrange et des costumes nationaux pleins de caractère ». George Sand en se référant à son compatriote, souligna dans son *Hiver à Majorque* que « ce qu'il allait chercher là, il devait le trouver, et toutes ses espérances furent réalisées ; car, je le répète, Majorque est l'Eldorado de la peinture. Tout y est pittoresque, depuis la cabane du paysan, qui a conservé dans ses moindres constructions la tradition du style arabe, jusqu'à l'enfant drapé dans ses guenilles » (1971 : 1039).

Si le voyageur romantique alimenté par la légende noire de l'Espagne[57] se rendait dans la péninsule ibérique à la recherche de l'aventure, cette pointe d'émotion forte qui lui permettait de raconter des mésaventures fort appréciées par ses lecteurs, ce n'était pas le but premier de son voyage dans des îles célèbres pour leur tranquillité et leur sûreté. Cependant, le voyageur y rencontra aussi de quoi régaler l'appétit aventurier de son public.

Si l'habitant de Majorque jouissait d'une réputation d'homme affable et inoffensif, incapable de tout crime, à en croire Grasset de Saint Sauveur[58], Taylor[59], Dembowski[60] et Laurens[61], certaines circonstances politiques la contrarièrent et mirent en danger deux de nos voyageurs.

En 1808, le physicien astronome François Arago termina en prison et dut s'enfuir en cachette de l'île pour ne pas finir exécuté. Dans un climat tendu devant l'invasion napoléonienne de Barcelone, les Majorquins ne voyaient pas d'un bon d'œil

[57] L'Espagne des bandits de grands chemins, des routes peu sûres, des auberges malsaines, cette terre de tous les dangers tant décrite par Théophile Gautier, Prosper Mérimée et le marquis de Custine enthousiasmait l'âme romantique et le public de l'époque. « Il n'y a aucun doute que les bandits de grand chemin étaient nombreux en Espagne. Cela enchantait les Français, qui partaient armés de pied en cap, se persuadant qu'ils couraient des dangers extraordinaires. Ce danger imaginaire ou réel donnait l'illusion de l'aventure que de plus courageux allaient chercher dans les pays inexplorés. » (Hoffmann, 1961 : 119)

[58] « Pendant tout le temps que j'ai vécu parmi ces insulaires, je n'en ai jamais vu aucun se porter à des crimes dignes du dernier supplice. Les vols, les violences ont toujours été commis par des étrangers. » (1807 : 299)

[59] « Les attentats contre les personnes et les propriétés sont choses presque inconnues dans cet heureux pays. » (1860 : 252)

[60] «Quant au peuple des campagnes, il est doux, humain, laborieux, hospitalier. Je ne sais nul pays où l'on puisse trouver plus de bonté, si ce n'est en Toscane. Il ignore la *cuchillada*, coup de couteau…» (1841 : 299)

[61] « …c'est bien l'endroit du monde où il se commet le moins de crimes. » (1945 : 85)

les travaux géodésiques de ce scientifique français installé dans le haut mont de Galatzó pour poursuivre ses études sur la mesure du méridien de Paris. On le soupçonnait de s´être établi dans ce haut lieu stratégique pour favoriser l'arrivée de l'armée française et de faire des signaux à cette dernière la nuit. Lorsque l'officier d'ordonnance de Napoléon, M. Berthemie arriva à Palma, leur soupçon leur parut justifié et « on se souvint alors du Français établi au *Clop de Galazo*, et l'on forma une expédition populaire pour aller s'en saisir » (Arago, 1854 : 39). Pour échapper à cette foule populaire enragée, le physicien demanda de se faire enfermer au château de Bellver et il arriva au cachot sain et sauf avec seulement un léger coup de poignard à la cuisse. Le narrateur fut rejeté par tous comme un traître et abandonné par tous ses anciens amis de Majorque. Son exécution était déjà annoncée dans les journaux. C'est grâce à l'aide de son collaborateur Rodriguez qu'il put s'enfuir avec l'officier français après deux mois d'emprisonnement.

Quelques années plus tard, en 1839, Laurens nous relata sa mésaventure sur les coteaux de Soller. Il fut arrêté pour faire un croquis du château de Soller, accusé de lever le plan d'une forteresse[62]. Cet « ennemi de la patrie et de la constitution » fut interrogé et retenu par le gouverneur pendant trois longues heures. George Sand se complut à reprendre cette aventure qui démontrait, selon elle, « la méfiance de l'insulaire » face à l'étranger. Elle oubliait qu'après la guerre d'Indépendance et l'expédition des « Cent mille fils de Saint Louis », la suspicion envers les Français était bien naturelle et qu'une Espagne partagée par la guerre civile (*carlistas* contre *cristinos*) justifiait la « prudence de l'Espagnol ». Elle-même et Charles Dembowski décidèrent de se rendre en Espagne en plein conflit carliste, un moment politique particulièrement difficile qui pouvait entraîner de possibles dangers.

Au demeurant, si le danger ne venait pas des habitants, on le cherchait ailleurs. Tout devenait « un véritable péril », une aventure ou mésaventure fournissant de succulents sujets pour nourrir l'avide imagination du lecteur. La descente d'une grotte pouvait signifier la mort aux dires de Charles Dembowski. Sa visite des souterrains de la grotte d'Artà s'accompagnait de terribles dangers, de véritables dangers point exagérés par l'auteur :

[62] « … je traçais sur mon album la figure del Castillo ; mais à peine avais-je arrêté les lignes de mon dessin, que je vis fondre sur moi quatre individus, montrant les uns une mine à faire peur, et les autres une tournure à faire rire. J'étais coupable de lever, contrairement aux lois du royaume, le plan d'une forteresse ; elle devint à l'instant une prison pour moi. » (1945 : 129-130)

> « Ces dangers sont bien réels, et non pas une de ces fréquentes exagérations que les voyageurs se permettent : témoin la fin tragique d'une nombreuse troupe de curieux, qui, engagés dans les cavités de cette grotte interminable, y perdirent la vie en perdant leur chemin… » (1841 : 311).

Il est vrai que certains auteurs comme Charles Didier dans *Souvenirs d'Espagne* (1837)[63] usaient et abusaient des mésaventures qui ne devenaient alors qu'une exagération littéraire. Joséphine de Brinckmann, dans la dernière lettre de ses *Promenades en Espagne*, voulut prévenir le lecteur de ces abus :

> « Tengo la convicción de que el reino de España sería mucho más visitado por nuestros compatriotas si no se hubiesen complacido en darle una mala y frecuentemente injusta reputación en lo que concierne al aspecto material de los viajes. En cuanto al temor de los bandidos, repetiré primero que en general los relatos hechos al respecto están siempre impregnados de una ridícula exageración." (2001 : 351)

Au delà de tous ses motifs communs au voyageur péninsulaire et insulaire, plusieurs raisons spécifiques attirèrent le voyageur aux îles Baléares. Le voyageur se rendait tout d'abord dans une île, une « île enchantée », « une île dorée », comme écrivent George Sand et Grasset de Saint Sauveur, « un jardin des Hespérides » selon Laurens et Mme de Brinckmann, une « île fortunée » d'après Dembowski et Grasset de Saint Sauveur. L'imaginaire de l'île dans l'inconscient du voyageur romantique fut très souvent un déclencheur important pour visiter les îles.

C'est tout d'abord, l'île refuge que recherche George Sand, un lieu protecteur où pouvoir se retirer du monde et prendre soin de son partenaire et de son fils à la santé très délicate[64]. Jean Chevalier, dans son *Dictionnaire des symboles*, définit l'île comme un temple sacré, un refuge dans l'imaginaire humain :

> « L'île est ainsi un monde en réduction, une image du cosmos, complète et parfaite, parce qu'elle présente une valeur sacrale concentrée. La notion rejoint par là celle du temple et du sanctuaire. […] L'île serait le refuge, où la consciente et la volonté

[63] « Condenado al lazareto en Gerona, recibido en Barcelona por el cólera, desvalijado por los salteadores, detenido por los cristinos en Zaragoza, ya sólo me faltaba caer en manos de los carlistas para completar la historia de mis infortunios. …." (*Aragón y los románticos franceses (1830-1860)*, Jean René Aymes, 1986 : 9).

[64] On a souvent parlé des problèmes de santé de Frédéric Chopin que l'on croyait phtisique, mais l'on oublie que la première raison du voyage à Majorque avouée par l'auteur elle-même était son fils Maurice pour lequel elle cherchait un hiver plus doux afin de « le préserver ainsi du retour des rhumatismes cruels de l'année précédente ». Ce n'est que lorsqu'elle faisait ses projets et ses préparatifs de départ, que le musicien exprima son désir de l'accompagner. (Consulter *Histoire de ma vie*, Vème partie, Chapitre XII, 1971 : 417).
Cependant Christian Abbadie, dans sa thèse doctorale, met en doute ce prétexte : « La santé de Maurice était-elle la vraie raison, ou plutôt le prétexte du départ pour le Midi ? […] En réalité, c'est sa liaison naissante avec le jeune musicien polonais Frédéric Chopin, qui décida George Sand, à partir, en octobre 1838, pour l'Espagne. » (1986 : 132)

> s'unissent, pour échapper aux assauts de l'inconscient : contre les flots de l'océan, on cherche le secours du rocher. » (1982 : 519)

À la fin du XVIIIème siècle, Jean-Jacques Rousseau, avec la cinquième promenade de ses *Rêveries du promeneur solitaire*, (1776-1778) avait réaffirmé ce statut de protection et d'asile de l'île. Après la lapidation de Môtiers, il avait trouvé dans l'île Saint Pierre de quoi se réfugier et « se circonscrire » dans le bonheur le plus parfait. Quelques années plus tard, Bernardin de Saint Pierre avait repris ce topique avec *Paul et Virginie* (1787). Tous deux marquèrent profondément la littérature romantique et le concept de l'île à l'époque romantique.

C'est aussi l'île sauvage et solitaire de Robinson Crusoe que cette même écrivain romantique pensait trouver dans sa quête de retirement et dont la réalité lui apprit une leçon bien amère. Comme Defoe, dans *Robinson Crusoe*, la conclusion de la voyageuse, qui recherchait la solitude que seule une île pouvait lui apporter, est que l'homme ne peut vivre sans contact humain :

> « Il nous semblait avoir fait le tour du monde et quitter les sauvages de la Polynésie pour le monde civilisé. Et la morale de cette narration, puérile peut-être, mais sincère, c'est que l'homme n'est pas fait pour vivre avec des arbres, avec des pierres, avec le ciel pur, avec la mer azurée, avec les fleurs et les montagnes, mais bien avec les hommes ses semblables. » (Sand, 1971 : 1177)

Cependant, ce n'est pas Majorque mais Ibiza qui est perçue par de nombreux voyageurs comme l'île sauvage par excellence. Sa vaste forêt qui donne l'impression de recouvrir toute l'île de la mer avise le botaniste Cambessèdes de son faible degré de civilisation. Grasset de Saint Sauveur, quelques années auparavant, avait corroboré cette idée en affirmant qu'il s'agissait d'une île « où la civilisation n'a point encore pénétré ». (1807 : 288)

Et enfin, c'est surtout l'île paradis à la nature édénique qui occupe l'imagination de tous les voyageurs. Ce mythe remonte à l'antiquité, à Hésiode et à ses « Îles des Bienheureux »[65] entre autres : l'île et sa nature était source de bonheur terrestre ou éternel. Il est très présent dans l'esprit de Grasset de Saint Sauveur et de Dembowski lors de leur visite à Majorque[66]. Mr Laurens et Mme de Brinkmann se référèrent à une

[65] Hésiode décrivait ainsi les Iles des Bienheureux dans *Les Travaux et les Jours* (Hest, 170-175) : « c'est là qu'ils habitent, le cœur libre de soucis, dans les Îles des Bienheureux, aux bords des tourbillons profonds de l'océan, héros fortunés, pour qui le sol fécond porte trois fois l'an une florissante et douce récolte. » (in Chevalier, 1982 : 520)

[66] Puisque comme on l'a vu, ils utilisent l'expression d' « île fortunée » pour qualifier Majorque.

autre légende, celui du « jardin des Hespérides »[67], dont le mythe selon Jean Chevalier « représente l'existence d'une sorte de Paradis, objets des désirs humains, et d'une possibilité d'immortalité » (Chevalier, 1982 : 502). Tous les voyageurs pensent trouver dans les îles, la nature première, les terres vierges, cette naturalité prétendument perdue dans les pays civilisés[68], cette nature originelle qui depuis Rousseau et Bernardin de Saint Pierre était source de bonheur.

Un peu à part, nous ne devons pas oublier le cas du voyage scientifique. Deux de nos voyageurs visitèrent les îles Baléares pour des raisons purement professionnelles et particulières aux îles Baléares : Jacques Cambessèdes, qui, suivant peut-être les conseils du consul Grasset de Saint-Sauveur[69], s'était proposé de comparer la végétation des îles Baléares aux côtes méridionales de la France et d'offrir aux botanistes un catalogue des espèces qu'elles possèdent ; et le physicien astronome François Arago, envoyé à Formentera et à Majorque pour mesurer le méridien de Paris qui passait par l'île de Sa Dragonera et Formentera. Malgré le but premier tout à fait professionnel de leur déplacement, le voyage de ces deux scientifiques mena, comme dans le cas du voyageur dilettante, à l'écriture littéraire. Tous deux transcrivirent leur expérience sur les îles dans des récits au style très littéraire : une « notice, extraite de mon journal de voyage » publiée dans les « Nouvelles annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire » volume 30, pp. 5-37, 1826, (*Excursions dans les îles Baléares*), pour le botaniste et une autobiographie l'*Histoire de ma jeunesse* publiée post mortem en 1854, pour le physicien.

En conclusion, les motivations des voyageurs sont très variées. Mais comme constante, nous pouvons remarquer qu'au 19ème siècle, le voyage est très souvent motivé par une recherche de source d'inspiration. Une source d'inspiration pour les arts et entre autres pour l'écriture. À tel point que l'écriture et le récit de voyage n'est plus une

[67] C'est certainement le nombre élevé de jardins d'orangers et de citronniers dans l'île qui rappellent aux voyageurs la légende mythique du jardin aux pommes d'or des Hespérides.
[68] Voir J.B. Laurens : « …cette nature n'est pas belle partout ; ainsi aux environs de nos riches villes industrielles, dans nos champs cultivés et sillonnés de routes alignées, elle ne présente que rarement dans les conditions favorables à l'art, et pour la rencontrer comme l'aiment les peintres, il faut aller la surprendre dans des lieux infréquentés, oubliés de l'industrie et de la civilisation ; » (1945 : 40)
[69] Grasset de Saint Sauveur avait suggéré, en 1807, le besoin de vastes recherches en botanique à Majorque : "Je ne doute pas que l'île de Majorque n'offrit un vaste champ aux recherches d'un naturaliste. Elle est riche en simples et plantes de tout genre; peut-être en découvriroit-on de nouvelles, rares ailleurs, ou au moins peu connues." (1807: 51)

conséquence du voyage mais en devient la cause. L'écrivain, l'artiste précède le voyageur. Et comme l'ont souligné de nombreux critiques, nous n'avons plus affaire à des voyageurs écrivains mais à des écrivains voyageurs. Le voyage devient le but premier de l'écriture et l'île son objet.

2. LE VOYAGE

Le voyage est avant tout un déplacement dans un endroit inconnu qui suppose toute une organisation matérielle telle que le logement, la langue, les transports, l'itinéraire et le guide. Aujourd'hui, nous appelons notre agent de voyage et tout est organisé en un clin d'œil. Pour les premiers touristes dans l'île, car nous pouvons parler de premier « touriste » si George Sand ou Joséphine de Brinckmann, utilisent elles-mêmes ce terme pour se désigner[70], la logistique du voyage était beaucoup plus compliquée. Après avoir recueilli dans les récits de voyage de leurs prédécesseurs toute information utile sur les endroits intéressants à visiter, parlé avec ceux qui avaient déjà visité les lieux, établi des contacts avec les habitants d'influence (consul de France entre autres), obtenu des lettres de recommandation, le voyageur se lançait dans une aventure plus ou moins planifiée mais avec toujours un fort degré d'incertitude : trouverait-il une chambre dans les hôtels de la ville ? Son bateau partirait-il le jour prévu ? Comment se rendrait-il à tel endroit ? Pourrait-t-il rencontrer un guide qui parle espagnol ? Où se logerait-il en campagne ? Tant d'inconnus qui justifiaient parfaitement la question de George Sand au début de son *Hiver* : « Pourquoi voyager quand on y est pas forcé ? » (1971 : 1033).

2.1. LA LOGISTIQUE DU VOYAGE

L'accueil, la lettre de recommandation, le logement et le problème de la langue

Ce qui surprend tout lecteur contemporain habitué à une Majorque moderne possédant l'un des aéroports les plus fréquentés d'Europe, des autoroutes reliant les quatre coins de l'île, des hôtels pour tous les goûts et tous les budgets et des tour-opérateurs offrant toutes sortes d'excursions et visites organisées, c'est évidemment la dureté des conditions du voyage au début du XIXème siècle. Les infrastructures très

[70] Voir Sand, 1971 : 1037 et Brinckmann, 2001 : 68

rustiques, les moyens de transports extrêmement rudimentaires et l'inexistence de logement touristique en dehors de la capitale rendaient le voyage particulièrement difficile. Nombreux sont les voyageurs qui mentionnent la difficulté de trouver un lit, la mauvaise qualité des repas et le pitoyable état des chemins de Majorque.

Qui assurait **l'accueil** des voyageurs ? Le consul de France à Palma de Majorque jouait un rôle important dans l'accueil des voyageurs français sur l'île. Ce personnage était souvent le premier contact des voyageurs et leur ouvrait les portes de Majorque en leur fournissant les lettres de recommandation indispensables pour pouvoir se loger chez l'habitant, trouver un moyen de transport ou un guide et tous les conseils nécessaires pour leur voyage. À peine débarquée à Palma, George Sand se rendit immédiatement au Consulat de France « où elle reçut de la part de l'"élève vice-consul", Hippolyte Flury-Erard, le meilleur accueil. » (Abbadie, 1986 : 184). Le consul reçut aussi Joséphine de Brinckmann, à laquelle il fit visiter la galerie privée du comte de Montenegro. M. Cabarrus lui établit un itinéraire précis de l'intérieur de l'île qu'elle suivit au pied de la lettre car elle disposait de peu de temps et la réconforta sur la sûreté de l'île (Brinckmann, 2001: 328). Elle pouvait voyager nuit et jour avec toute sa fortune sans la moindre inquiétude. Il la pourvut aussi d'une lettre de recommandation pour le comte de C…, qui l'accueillit dans sa grande demeure de Pollensa avec tous les égards et lui fit visiter la ville et les jardins qui l'entourent.

C'était aussi la personne sur laquelle le voyageur pouvait toujours compter quelles que fussent ses difficultés. Lorsque George Sand et sa famille se retrouvèrent sans logement après avoir été priées de quitter rapidement la maison de Son Vent qu'ils louaient à Establiment, pour avoir une personne malade dont on craignait fort la contagion, le consul, Pierre-Hippolyte Flury, les accueillit chez lui tout le temps nécessaire et il en fit de même lors de leur retour de Valldemossa à Palma avant leur départ définitif de l'île, le 13 février 1838. George Sand lui en fut très reconnaissante et loua son hospitalité dans son récit de voyages (1971 : 1068).

À l'intérieur de l'île, les auberges étaient rares, pratiquement inexistantes, et le voyageur devait se loger chez l'habitant. Pour ce faire, il devait porter une **lettre de recommandation** ou être escorté par un guide qui le menait chez ses connaissances et lui servait d'introducteur. Lorsque Charles Dembowski décida de visiter les bourgades et les villages de l'intérieur, il se munit d'un guide, Pepe, qu'il rencontra à Palma et

d'un mulet. Ce guide lui permit de trouver un lit chaque soir, « chez une bonne paysanne, vieille connaissance de Pepe » à Caymari (1841 : 303), à l'abbaye de Lluch Major « très-cordialement » reçu par le prieur qui avait été prévenu de leur arrivée, chez « un petit propriétaire de ses amis » (1841 : 307) qui leur fit un excellent accueil dans la ville d'Alcudia, et chez le maire d'Artá qui les logea très gentiment et les fit participer à la fête de la 'matanza' qu'il célèbrait chez lui (1841 : 309).

Selon George Sand, cette recommandation était aussi indispensable dans la capitale :

> « À Palma, il faut être recommandé et annoncé à vingt personnes des plus marquantes, et attendu depuis plusieurs mois, pour espérer de ne pas coucher en plein champs. » (1971 : 1056)

Le voyageur portait parfois cette lettre de recommandation de France. Ce qui nous montre que l'île n'était pas totalement isolée du monde extérieur et qu'une minorité de ces habitants, la couche noble évidemment, maintenait des relations avec les pays voisins. Selon Christian Abbadie, Francisco Frontera y la Serra, violoniste connu sous le nom de Francisco Valldemosa, avait rencontré George Sand à Paris chez le Comte Manuel de Marliani[71], et lui avait promis de la recommander à sa famille et à ses relations dans l'île[72]. Christian Abbadie nous informe aussi qu'à travers son éditeur Buloz, la romancière ménagea une entrevue avec le comte Molé, président du conseil et ministre des Affaires Étrangères, dont le but était l'obtention de facilités pour les passeports et des recommandations pour les Consuls de France[73]. Un riche espagnol parisien, Gaspar Remisa, ami des Marliani avec lesquels l'écrivaine s'était liée d'une forte amitié, la pourvut aussi d'une lettre de recommandation et de crédit illimité à la Maison Canut de Palma. Cette lettre qui se trouve dans les archives Quetglas dans la cellule Chopin-George Sand à la Chartreuse de Valldemossa a été entièrement transcrite par Christian Abbadie (1986 : 144) :

> « Paris, 16 octobre 1838
>
> Messieurs Canut et Mugnerot, à Palma
>
> Messieurs,
> Madame George Sand, porteur de la présente, est une personne qui jouit de ma plus grande estime. Elle se rend à cette Ile dont le climat lui a été recommandé pour la santé

[71] Le comte de Marliani gérait le consulat d'Espagne à Paris et allait être sénateur en 1840.
[72] Voir *Les voyages en Espagne de George Sand,* 1986 : 139
[73] *Idem* : 142

de son fils, et je me permets de vous la recommander avec insistance étant donné notre amitié.

Je vous prie de lui procurer tout ce dont elle aura besoin, et de lui avancer tout l'argent qu'elle vous demandera. Moyennant son reçu qui devra indiquer le taux de change, je pourrai le percevoir ici.

Pour votre gouverne et afin d'éviter les mauvais effets d'une perte, l'intéressée mettra sa signature ci-dessous.

Comptant sur votre aimable amitié, je vous exprime d'avance ma gratitude pour votre bienveillance, et je vous prie de me considérer toujours comme votre très dévoué serviteur.

Gaspar Remisa. »

« París, 16 de octubre de 1838

Señores Canut y Mugnerot – Palma

Muy Señores míos. Madame Jorge Sand portadora de la presente, es persona de mi más íntima estimación, y pasando a esta Isla cuyo clima le han indicado sea conveniente a la mejor salud de un hijo suyo, me tomo la confianza de recomendarla a Vs con todo el encarecimiento de mi amistad.

Ruego a Vs se sirven procurarle cuanto le convenga y tengan arbitrio, facilitándole además el dinero que les pidiera, que mediante su recibo, en que deberá espresarse el cambio conveniente, yo lo percibiro en esta. [sic]

Para conocimiento de Vs y evitar los malos efectos de un estravío, pondrá la intersada su firma al pie de la presente, y mediante la fina amistad que Vs me tienen acesitada, les anticipa mi gratitud por el favor que con esta ocasión espero merecerles, y quedo su afmo sego servidor q. s. su b. [sic]

Gaspar Remisa

Firma de Made Sand: George Sand (A. Dupin). »

George Sand reliera l'hospitalité des locaux, tant louée par les autres voyageurs français sur l'île[74], à cette lettre de recommandation. Selon elle, le paysan majorquin hébergeait le voyageur gratuitement non par charité religieuse ou sympathie humaine mais par obligation envers le noble ou le riche qui avait écrit la recommandation. Elle avertissait son lecteur : « Mais essayez de demander un verre d'eau sans cette recommandation, et vous verrez ! » (1971 : 1158).

Tous les voyageurs, comme l'a souligné la romancière ont mis en avant la cordialité de ce peuple baléare, que ce soit le consul de France Grasset de Saint

[74] « Tous les voyageurs qui ont visité l'intérieur de l'île ont été émerveillés pourtant de l'hospitalité et du désintéressement du fermier majorquin. Ils ont écrit avec admiration que, s'il n'y avait pas d'auberge en ce pays, il n'en était pas moins facile et agréable de parcourir des campagnes où une *simple recommandation* suffit pour qu'on soit reçu, hébergé et fêté gratis. Cette simple recommandation est un fait assez important, ce me semble. » (1971 : 1157)

Sauveur, le botaniste Cambessèdes, le baron Dembowski ou Joséphine de Brinckmann[75]. Voyons quelques exemples :

> « On recevra partout l'accueil le plus hospitalier ; en acceptant les offres du bon paysan, on sera en doute si c'est lui qui oblige ou qui est obligé » (Grasset de Saint Sauveur, 1807 : 297)
>
> « la bonté et la douceur font la base de leur caractère. Il n'y a point d'auberges dans l'intérieur de l'île : dès qu'un voyageur se présente avec une lettre de recommandation, ces bonnes gens lui offrent tout ce qu'ils possèdent avec une cordialité inexprimable.» (Cambessèdes, 1826 : 26)
>
> « Ceux-ci se font un vrai plaisir de le recevoir [le voyageur], de lui céder le meilleur lit de la maison, et de lui donner un coin au foyer de la cuisine, pour qu'il travaille lui-même aux apprêts de son repas. Le lendemain l'hôte remercie le voyageur d'avoir choisi sa porte pour y frapper, et pour l'ordinaire il refuse d'accepter la moindre indemnité en argent. » (Dembowski, 1841 : 303)
>
> « Como verdadero español, M de C. me dispensó la buena hospitalidad del país. » (Brinckmann, 2001: 332)

Qu'il soit du début du siècle ou des années 50, leur opinion est unanime à ce sujet. La seule voyageuse qui semble n'avoir pas joui de cette accueillante réception à cause de sa situation bien particulière[76] est George Sand.

Aux dires des historiens et géographes, plus le peuple est loin de la civilisation, et primitif, plus il est hospitalier par nature. C'est la civilisation comme le dirait Rousseau qui corrompt la société. Si l'on s'en tient à l'affirmation de George Sand à son arrivée en France : « Il nous semblait avoir fait le tour du monde et quitter les sauvages de la Polynésie pour le monde civilisé. » (1971 : 1177), les insulaires Baléares appartiendraient donc à cette catégorie. Miquel Seguí Llinás justifiait d'ailleurs leur attitude ainsi :

> « Para los pueblos comerciantes lo importante es el dinero, para los otros es el honor y la reputación. De ahí que la hospitalidad en los pueblos comerciantes tenga un precio y sea un elemento de transacción más, mientras que, justo al contrario, en los pueblos más

[75] Mme de Brinckmann fait en outre une forte critique de George Sand et de ses diatribes contre la population majorquine : « Hay, por la república de las letras, un escritor, republicano además, que pertenece a algún sexo ; generalmente se supone que es mujer. Este escritor ha hablado indignamente de los buenos mallorquines; yo lo oí decir en Palma, pues he leído muy poco de sus obras y no conozco su *Viaje a Mallorca*. Lamento no tener el talento de este escritor para decir muchas más cosas buenas de las que él haya podido decir malas de los bondadosos e inteligentes habitantes de estas comarcas. Como francesa, como mujer, lamento infinitamente el motivo que ha podido llevar a aquél a expresarse así, de una manera absolutamente mentirosa y no sé, en verdad, qué es lo que ha podido ganar con ello. » (2001: 328)

[76] Les docteurs majorquins diagnostiquèrent une phtisie pulmonaire à son compagnon, Frédéric Chopin, « ce qui équivaut à la peste dans les préjugés contagionnistes de la médecine espagnole ». Les habitants s'effrayèrent. Et l'attitude très renfermée et très libérale de l'écrivaine n'arrangea pas les choses.

> atrasados, la hospitalidad debe ser gratuita, como símbolo del honor de su pueblo. […] y precisamente sería un deshonor aceptar cualquier compensación a cambio de dicha hospitalidad. » (1991: 162-163)

Ceci dit, il est vrai que **le logement** était un véritable problème pour les visiteurs de l'île. Il est pratiquement inexistant à l'intérieur de l'île. Seule Mme de Brinckmann mentionne une auberge au village de Santa Margarita qui n'offrait cependant pas de chambre et une seconde « posada » à Artá. (2001 : 332-333). Dans la capitale, les hôtels sont aussi peu nombreux. *Le Cicerone français à Palma de Majorque*, écrit par Jaume Cabanellas en 1845, ne cite que quatre hôtels : « les *fondas del Vapor, de la Paz, de las tres Palomas, del Caballo Blanco* » fort confortables selon l'auteur et à très bon prix (1845 : 90). Christian Abbadie dans sa thèse doctorale signale une cinquième auberge, l'auberge de la Malagueña (1986 : 186).

Les voyageurs du début du siècle ne nous donnent aucun détail sur leur hébergement. On sait seulement que le consul de France fut reçu par l'Intendant à son arrivée sur l'île et logé dans le palais de la capitainerie générale[77] dans « de petites chambres incommodes et mal meublées » (1807 : 85). Mais à partir de 1838, ils décrivirent souvent leur difficulté. Charles Dembowski accepta de partager sa chambre, « la seule qui restât disponible dans l'hôtel du *Vapor* » (1841 : 294), avec un négociant catalan puis fut obligé de déménager à l'auberge des *Trois-Pigeons*. George Sand dut se contenter de deux chambres garnies dans une misérable pension située dans un mauvais quartier et elle ne put par la suite trouver un appartement convenable à louer dans toute la capitale. Nous avons rencontré peu d'informations sur ces hôtels. Nous savons juste que, selon le *Manual del Viajero en Palma de Mallorca* (1849 : 174) de Don Ramon Medel, la fonda de las Tres Palomas (les Trois Pigeons) se situait dans la calle de la Herrería Baja, et la fonda del Vapor, tenue par Juan Font, dans la calle de Can Verí. Pour ce qui est de la pension où se logea la famille de George Sand, le doute existe quant à son emplacement. Miquel Seguí Llinás la place près du port, calle de la Marina. Alors que Christian Abbadie la situe devant le Huerto del Rey, en face des tours et des galeries du palais de l'Almudaina, non loin du couvent de Santo Domingo. Il pense qu'il s'agissait de l'auberge de la Malageña, dont Maurice Sand a dessiné l'épicerie d'en face et les deux filles (1986 : 186 et 188).

Il faut comprendre qu'à cette époque, la capitale de l'île était débordée par le nombre massif de réfugiés politiques (environ 20.000) qui fuyaient la péninsule à cause

[77] Actuel palais de l'Almudaina.

des guerres carlistes. George Sand comprit très bien que « ce manque de ressources et ce manque apparent d'hospitalité » étaient dus à la guerre civile et au fait que « Majorque étaient devenue le refuge d'autant d'Espagnols qu'il y en pouvait tenir. » (1971 : 1056). Cette forte immigration provoquait non seulement une pénurie de logements mais aussi une carence d'aliments et des problèmes économiques. Partout où elle allait, Joséphine de Brinckmann devait se contenter d'œufs et de chocolat pour dîner[78]. Quant à la romantique française, sa pension à Palma ne lui fournit que « du poivre et de l'ail à discrétion ». (1971 : 1056). De plus, à la fin de l'année 1838, le capitaine général Villacampa avait décrété l'état de guerre à Majorque et avait ordonné peu après le blocus de l'île (Xamena Fiol, 1991 : 298).

Si le guide français vantait le confort des hôtels de Palma, nos voyageurs en avaient une toute autre opinion. Le confort de la pension de George Sand se réduisait à « un lit de sangle avec un matelas douillet et rebondi comme une ardoise, une chaise de paille » (1971 : 1056). Et à Santa Margalida, Joséphine de Brinckmann fut obligée de dormir dans la seule chambre que possédait l'auberge qui se situait au-dessus de l'étable, avec la forte odeur des mulets et « les polkas infernales que dansaient des légions de rats qui habitaient le grenier au-dessus » (2001 : 333). Les voyageurs français ne furent pas les seuls à critiquer leur hébergement sur l'île. Un voyageur allemand, Hermann Alexander Pagenstecher, souffrit les mêmes difficultés à trouver un lit à Palma et fut de même désagréablement surpris par son état. Après avoir cherché désespérément la 'Fonda de las Cuatro Naciones' que personne ne sut lui indiquer et finalement trouvé celle de 'las Tres palomas' qui n'avait aucune chambre libre, il finit par se loger dans la 'Fonda del Vapor' qui lui causa une piteuse impression. Il exprimait ainsi son désarroi devant cette situation :

> « Es increíble que semejante ciudad, punto de comercio importante, capital de provincia, ofrezca tan pocos recursos, que no se encuentre verdaderamente en ella ninguna fonda conveniente. […] Sin duda vienen pocos estrangeros [sic], los capitanes viven en sus buques y los españoles en casa de sus conocidos. » (1867: 56) [79]

Un voyageur de la péninsule, Josep Antoni Cabanyes, émit la même critique quant au confort de l'hébergement majorquin : « La poca comodidad de las habitaciones creo que es un defecto muy general en esta Isla, porque hasta en Palma lo he observado. » (1970 :

[78] « Como en todos los sitios, encontramos allí huevos y chocolate. » (2001: 331)
[79] Citation consultée chez Miquel Seguí Llinás, 1991 : 328-329

78) [80]. George Sand, qui séjourna aussi dans une maison de plaisance à Establiments, nous a dépeint avec ironie les quelques commodités des maisons de campagne de l'île. Selon elle, cette villa de riche bourgeois avait pour tout confort des lits de sangle ou de bois peint en vert avec un mince matelas, des chaises de paille, des tables de bois brut, des murailles nues blanchies à la chaux, des fenêtres vitrées dans presque toutes les chambres et en guise de tableaux quelques devants de cheminées « comme ceux qu'on voit dans nos plus misérables auberges de village » (1971 : 1059).

Cette critique du lit dur et du mauvais repas était un topique commun aux voyageurs romantiques en Espagne. Il ne pouvait manquer dans aucun récit de voyage romantique. Comme le souligne Jean-René Aymes, les auberges doivent être peu accueillantes et la cuisine détestable (1983 : 18). Joséphine de Brinckmann, dans la lettre du 1er janvier 1852 qui nous présente son récit de voyage, ne peut s'empêcher de reprendre ce cliché en nous offrant son portrait du bon *touriste* :

> « Entonces por la noche, al regresar, bajo la impresión de los recuerdos de la jornada, os daréis menos cuenta de la mala calidad de la cena; después, el cansancio os hará que durmáis rápidamente sobre el duro lecho que os espera y al que, os lo aseguro, pronto estaréis acostumbrados. » (2001: 69)

Un autre problème rencontré était celui de **la langue**. Tous les voyageurs parlaient et comprenaient le castillan. Mais aucun, excepté François Arago ne maîtrisait la langue du pays[81]. Le majorquin était considéré comme un dialecte régional, « un disgracieux patois, qui diffère de l'espagnol autant que le portugais » (1841 : 298) pour reprendre les mots du baron Dembowski. Au début du siècle, il avait été défini par le consul de France en ces mots :

> « Le langage des insulaires Baléares est un vrai jargon mélangé des idiomes des différentes nations qui possédèrent successivement ces îles. Les mots dont se compose cette langue, sont une espèce de monumens [sic] qui pourroient [sic] servir à suivre la série des diverses révolutions qu'essuyèrent ces insulaires. A moins d'avoir habité dès l'enfance dans les pays voisins des îles Baléares, il est difficile de bien parler un languedocien, embarassé [sic] de mots syriaques, carthaginois, grecs, romains, vendales [sic], arabes, catalans et castillans.» (1807 : 331)

[80] Idem, 1991 : 329-330

[81] « On ne me reconnut pas, car je parlais parfaitement le mayorquin. » (1854 : 40) François Arago était né à Estagel dans les Pyrénées Orientales où l'on parlait le catalan.

Autant Grasset de Saint Sauveur que Charles Dembowski remarquaient que si les hommes de la bonne société s'exprimaient toujours en castillan, les femmes « s'obstinent à ne se servir que de leur bruyant jargon. » (1807 : 332)[82].

Il n'était pas aisé pour le voyageur français de comprendre cette langue. Grasset de Saint Sauveur nous faisait part des difficultés de l'étranger qui « la saisit très-difficilement à cause des efforts nasal et guttural qui l'accompagnent » (1807 : 331). Et nous avons remarqué dans les récits de voyage que leurs auteurs n'ont pas toujours bien compris les noms des lieux qu'ils ont visités. Le baron Dembowski nomme « Caymani » au lieu de Caimari (1841 : 303), Grasset de Saint Sauveur nous parle de la *rambe* au lieu de la rambla (1807 : 109), d'*Abufera* au lieu d'Albufera (1807 : 64) ou pour les aliments de *sopresade* et *putifar* au lieu de sobrassada et butifarra (1807 : 76), pour n'en citer que quelques-un. De plus, si les intrusions de mots castillans dans leur discours sont fréquents, les catalanismes ou majorquinismes sont pratiquement inexistants. À titre d'exemple, le récit de Charles Dembowski comporte, dans ces vingt-deux pages, plus de vingt-cinq insertions de mots castillans (dont une chanson de cinq strophes) contre seulement trois mots majorquins (« jarrich », « faló» et « mantell »).

Joséphine de Brinckmann n'ayant pas planifié cet inconvénient, se retrouva dans l'ennui lorsqu'elle arriva à Valldemossa. Le cocher qui l'avait conduite jusque là et qui parlait le castillan devait repartir pour Palma. Hors dans ce village, il lui était impossible de communiquer avec la population pour trouver un guide et une mule[83]. Elle ne pouvait parler qu'au prêtre et au maître d'école qui étaient « obligés de savoir le castillan pour l'enseigner aux enfants » (2001 : 329). Elle eut la chance de rencontrer l'instituteur qui lui présenta le jardinier du couvent qui « parlait quelques mots d'espagnol » et lui servit de *cicérone* dans l'île.

2.2. LES MOYENS DE TRANSPORT

Les modalités de déplacement étaient bien précaires et se réduisaient au nombre de deux : le transport maritime pour se rendre sur l'île et le transport terrestre pour visiter l'intérieur de l'île, à pied, en mule ou en voiture à deux roues si le chemin le

[82] Pour Charles Dembowski, voir p. 298.
[83] « Grande fue mi impedimento en Valldemosa pues los campesinos no hablan una palabra de español; en general, en las islas Baleares el pueblo de las ciudades y de los campos habla el dialecto llamado el mallorquín y aunque tenga relación con el castellano, es muy difícil comprenderlo todo en seguida." (2001: 329)

permettait. Le train ne fit son apparition qu'en 1875 avec la ligne Palma-Inca. En quelques années, il quadrilla l'île en rejoignant Manacor, Sineu, Sa Pobla et Santanyi à Palma et changea complètement les communications de l'île en favorisant l'accès aux zones les plus rurales. Mais dans notre première moitié du XIXème siècle, les moyens de transport étaient très rudimentaires même s'ils subirent une évolution assez significative comme nous allons le voir ci-dessous. Suivant le voyageur, ils furent l'objet de plainte ou de délectation.

L'unique transport disponible au XIXème siècle pour visiter les îles Baléares était le transport maritime, soit le bateau à voile particulier soit le bateau à vapeur en ligne régulière qui fit son apparition en 1837.

Les voyageurs du début du siècle n'avaient à leur disposition que le bateau à voile, partant de la côte française ou de la côte espagnole. François Arago et Jean-Baptiste Biot[84] voyageaient en 1808 sur le "Mistic", un navire que le gouvernement espagnol avait mis à la disposition des deux scientifiques qui étudiaient le méridien de Paris. Ils étaient partis de Valence pour rejoindre tout d'abord Formentera, puis Arago s'était rendu seul à Majorque sur le navire commandé par don Manuel de Vacaro. Le physicien ne fit aucun commentaire sur son voyage en mer.

Isidore Taylor fit la traversée de la côte de Murcie à Majorque en Llaud, « espèce de chasse-marée à voiles latines » (1860 : 249) en « peu d'heures ». Selon le baron, la communication entre Carthagène et l'île de Majorque était journalière en 1823. Ce voyage lui fut très agréable et aiguisa son esprit poétique :

> « La navigation sur cette belle mer est délicieuse. Il n'est pas un poëte [sic] qui n'ait chanté les flots bleus sur lesquels le zéphyr se joue ; ici la poésie est réalisée : la mer est bleue, le ciel est bleu, les montagnes que l'on aperçoit à l'horizon le sont également ; une brise légère enfle les voiles blanches de ces charmants navires de la Méditerranée. » (1860 : 249)

Il repartit pour Valence en bateau de pêche car malgré la courte distance qui sépare Palma de Valence, les communications à l'époque étaient rares.

Jacques Cambessèdes fut le seul à partir de France, du port de Sète et avait rejoint Soller en 45 heures. Il fut lui aussi très satisfait de sa traversée qu'il qualifie « des plus promptes ».

[84] Ce grand savant, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences, accompagna François Arago à l'île de Formentera pour l'aider dans les recherches sur les mesures du méridien terrestre. (Benassar, 1998 : 1204)

À partir du 1er septembre 1837, Palma fut reliée à Barcelone par une ligne hebdomadaire de bateau à vapeur, "El Mallorquín". L'ouverture de cette ligne régulière fut annoncée dans le *Diario Constitucional de Palma de Mallorca* du mercredi 4 octobre 1837 de la forme suivante :

> « Aviso al público.
> Sin perjuicio de anunciar al público á su tiempo los periodos fijos en que el paquete de vapor *el Mallorquín* hará sus viages desde este puerto al de Barcelona, las dimensiones del buque, las ventajas que ofrece su navegación, y las demas circunstancias que pueden ser de interes del público ; se le hace saber por ahora el viage próximo que emprenderá para Barcelona el viérnes de esta misma semana, á las 5 en punto de la tarde. Los viajeros y cargadores que quieran aprovecharse de esta coyuntura, podrán hacerlo avistándose con el director D. José Estade y Omar, calle n'en Morey núm. 26, con la anticipación conveniente. Los precios que pagarán los primeros son 160 rs en la cámara de popa, pudiendo llevar cinco arrobas de equipage; 100 rs. en la cámara de proa, y su equipage no podrá exceder de cuatro arrobas ; y 60 rs. sobre cubierta, y su equipage será de dos arrobas. = Los fletes que deberán pagar los cargadores serán los designados en el arancel, que se halla de manifiesto en el despacho de dicho paquete. »

D'après Miquel Seguí Llinás, quelques années auparavant, un premier bateau à vapeur de la "Compañía Catalana de Vapores", construit à Liverpool, le « Rey Don Jaime » desservait Palma de Majorque. Mais cette ligne, inaugurée le 19 janvier 1834, avait été supprimée peu de temps après. La nouvelle ligne maritime régulière fut un progrès considérable pour l'île. Elle profita énormément au commerce extérieur de l'île pratiquement inexistant jusque là et entre autres à l'exportation des cochons. Charles Dembowski souligne aussi que le commerce de cochons, à son tour, rendit la ligne maritime très rentable car le transport des passagers si minime n'aurait pu suffire à sa subsistance :

> « Deux jours après ce bateau repart pour Barcelone, où il amène rarement des voyageurs, mais en revanche un nombre immense de porcs, vu que le porc Mallorquin jouit d'une grande réputation en Catalogne. Naguère l'exportation du porc était absolument défendue à Mallorque, dans la crainte que l'unique espèce de viande dont se nourrissent généralement les habitants vint à manquer. Mais des essais récents ayant prouvé aux économistes de l'île que l'exportation, loin de nuire à la multiplication de cette espèce précieuse, la favorisait au contraire étonnamment, toutes les entraves ont été supprimées, et maintenant chacun peut exporter librement autant de porcs qu'il lui plaît. Grâce à cette sage mesure, le bateau à vapeur fait de fort bonnes affaires ; » (1841 : 295-296)

George Sand, avec son ironie si caractéristique, nous avoue que c'est grâce au cochon qu'elle a visité l'île et que la « civilisation a commencé à pénétrer » à Majorque (1971 : 1049). Elle nous confesse que si elle avait « eu la pensée d'y aller il y a trois ans, le voyage, long et périlleux sur les caboteurs » l'y eût fait renoncer. C'est donc peut-être à

l'inauguration de ce paquebot que l'on doit la visite si soudainement rapprochée de trois voyageurs français dans les années 1838 et 1839.

Le premier de nos voyageurs français qui put utiliser ce paquebot fut George Sand et sa famille. Selon les notes de George Lubin[85], ce petit bateau à vapeur, que l'on surnommait *El Pagès* car sa figure de proue représentait un paysan majorquin dans son costume traditionnel, reliait l'île au continent en dix-huit heures. Ils s'embarquèrent à Barcelone sur le Mallorquín, qui effectuait sa trentième traversée, le 7 novembre 1838 à dix-sept heures et ils arrivèrent à Palma de Majorque le 8 novembre 1838 à onze heures trente. Le relevé du registre des passagers reproduit par Christian Abbadie (1986 : 179-180) fait figurer la famille Dudevant dans les cabines de proue, chaque membre dans une cabine différente : « Mad. Dudevant, casada, camarote 2, Mr. Mauricio su hijo menor de edad, camarote 3, Mad. Solange su hija id., camarote 4 et Mr Federico Chopin artista, camarote 6». Ils repartirent par le même steamer le 13 février à 15h00 dans une cabine de dames (« Cámara de Señoras ») pour « Mad. Dudevant, literata, con dos hijos de menor edad y una criada» et une cabine de poupe pour «D. Federico Chopin, Artista».[86] Dans le «registro de los pasageros del Vapor el Mallorquin que manda el capitán D. Gabriel Medinas procedente de Palma el día 14 de febrero»[87], il y avait au total 22 passagers ce jour là.

Deux mois après, Charles Dembowski fit « la traversée de Palma à Barcelone en dix-huit heures, à bord d'un fort mauvais vapeur espagnol, *le Mallorquín*. » (1841 : 295). Sur le registre des passagers «Número 37 de vuelta, Viage [sic] de Barcelona a Palma: salido el 14 de Enero de 1839 a las 5 de la tarde, llegado el 15 de enero de 1839 a las 10 y ½ de la mañana»[88], il apparaît ainsi :

> « Cámara de proa, 1 (número de pasageros [sic]), 2 (número de camarotes), El Barón Carlos de Dembowski, Comerciante francés (nombre y clase de los pasageros[sic]), 100 reales (importe) »

Il y avait au total 8 passagers, 4 dans les cabines de proue, 1 dans la cabine de poupe et 3 sur le pont. La date de sa dernière lettre écrite à Majorque où il affirme être « de retour de sa grande course dans l'intérieur de Mallorque [sic]» (1841 : 302) nous indique que

[85] Édition de la bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, d'*Un hiver à Majorque* (1971 : 1521).
[86] Pour simple information, le billet de Chopin coûta 160 réaux et celui de la famille Dudevant, 640 réaux.
[87] Consulté dans le volume 33 des archives *El Mallorquín* à l' "Arxiu del regne de Mallorca" à Palma de Majorque.
[88] Volume 54 des archives *El Mallorquín* à l' "Arxiu del regne de Mallorca" à Palma de Majorque.

sa visite a dû se terminer fin février. Après avoir cherché dans tous les registres des passagers du vapeur de Palma à Barcelone de février à septembre 1838[89], nous n'avons localisé aucun passager de ce nom.

Puis, ce fut le tour de l'artiste Joseph-Bonaventure Laurens. Parti de Barcelone le 21 septembre 1839 à dix-sept heures, il arriva le 22 à quatorze heures trente. Selon Juan Ramis de Ayreflor[90], il occupait une cabine de proue et apparaissait dans la liste des passagers d'« El Mallorquín » sous la mention suivante : « Mr. José Buenaventura Laurens, pintor ». Le relevé du registre des passagers « Número 71 de vuelta, Viage [sic] de Barcelona a Palma: salido el 21 de septiembre de 1839 a las 5 de la tarde, llegado el 22 de septiembre de 1839 a las 2 y ½ de la tarde » confirme cette information:

> « Cámara de Proa, 1 (número de pasageros [sic]), 5 (número de camarotes), Mr. José Buenaventura Laurens, Pintor, (nombre y clase de pasageros [sic]), 120 reales (importe) »

Il y avait ce jour là 13 voyageurs, 2 dans la cabine de poupe, 6 dans celle de proue et 5 sur le pont. Toujours selon Juan Ramis de Ayreflor, il repartit par vapeur le 9 octobre 1839 à quinze heures et figurait dans la liste des passagers comme : « Mr. Laurens, artista francés ». Cependant, le « registro de los pasageros [sic] del Vapor el Mallorquin que manda el capitán D. Gabriel Medinas procedente de Palma el día 10 de octubre »[91] comporte la mention suivante :

> « D. José Buenavª. Laurens (nombres), 38 (edad), Francia (patria), comerciante (clase o profesión), Palma (punto de su procedencia), Gobº. Francés de Paris (autoridad de quien traen el pasaporte), Barcelona (punto a que se dirigen), Diligencias (objeto del viaje) »

Il y avait ce jour là 16 passagers et un autre passager français, « D. Antonio Bonnet, Comerciante ». Il avoue que cette traversée en paquebot fut longue et ennuyeuse d'autant plus qu'il était impatient de découvrir l'île, mais il est vrai qu'il tarda à l'aller trois heures de plus que ses prédécesseurs.

En 1850, la société de navigation à vapeur se pourvut d'un second vapeur, *El Barcelonés*, qui desservit aussi la ligne Barcelone-Palma conjointement avec *El Mallorquín*. Le vapeur, hebdomadaire en 1838 et 1839, était bi-hebdomadaire en 1850.

---

[89] Volume 33 des archives *El Mallorquín* à l' "Arxiu del regne de Mallorca" à Palma de Majorque.
[90] Prologue de l'édition de 1945 de *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque* (p. 9 et 10), Biblioteca Raixa, Editorial Moll, Palma de Mallorca.
[91] Volume 33 des archives *El Mallorquín* à l' "Arxiu del regne de Mallorca" à Palma de Majorque.

Mais, *El Mallorquín* semble avoir cessé son activité le 7 août 1850[92]. C'est avec ce second vapeur, *El Barcelonés*, que Joséphine de Brinckmann traversa la méditerranée en seulement douze heures. Elle était partie de Barcelone le mercredi 19 juin 1850 à dix-sept heures et elle était arrivée à Palma le lendemain matin à cinq heures. Le journal *El Balear* du 21 juin 1850 nous confirme que le jeudi 20 juin 1850, le vapeur Barcelonés en provenance de Barcelone, conduit par le Capitaine D. José Estade, comportait 19 passagers à son bord. Pour le retour, selon la voyageuse elle–même, elle serait repartie le mercredi 26 juin 1850. La traversée Palma-Barcelone était alors desservie deux fois par semaine : par le *Mallorquín* tous les mercredis à deux heures et par le *Barcelonés* tous les samedis à une heure. Si Mme de Brinckmann affirme être partie le mercredi 26 juin, ce fut donc bien avec le *Mallorquín* qu'elle voyagea. Hors, dans le registre des passagers de ce vapeur[93] pour le voyage 545 (« Relación de los Pasageros [sic] que conduce de Palma el Paquete de Vapor El Mallorquín al mando del capitán D. Gabriel Medinas salido de dicho puerto el miércoles 26 de junio a las 2 ¼ de la tarde y llegado en esta el Jueves 27 de Junio a las 5 de la mañana »), il ne figure aucune personne du nom de Brinckmann ou Dupont-Delporte sur les 35 voyageurs inscrits. La seule dame inscrite est : « Dª. Micaela de Pontell y su criada, casada ».

Ce vapeur n'était pas toujours très sûr car au moindre mauvais temps il restait ou rentrait dans la baie de Palma. À son retour, Mme de Brinckmann fit escale à Andratx pendant trois heures, en attendant que le vent se calmât. Charles Dembowski avait aussi prévenu ainsi son destinataire :

> « gardez-vous de retourner à Barcelone à bord de ce bateau, vous risqueriez indubitablement de perdre un temps infini dans la traversée, car, au plus petit souffle de vent, craignant de se voir ses noirs émigrants [les cochons] enlever par les lames de la mer, le vapeur se hâterait de rentrer dans la baie de Palma : celui lui est arrivé deux fois dans le cours de cette semaine. » (1841 : 296)

La description de la traversée sur *El Mallorquín* débutait presque toujours les récits de voyage. Elle était plus souvent négative que positive. Comme nous l'avons déjà vu, Laurens la trouva longue et ennuyeuse, Dembowski qualifia le vapeur espagnol de « fort mauvais » et George Sand affirma que les deux cent cochons étaient beaucoup mieux traités que les passagers, que la chaleur était étouffante dans les cabines et l'odeur insupportable. Elle la compara à sa traversée sur le *Phénicien* de retour en

[92] Le livre de registre des passagers de *El Mallorquín* de 1850 enregistre son dernier voyage de passagers, le voyage 551 d'aller, le mercredi 7 août 1850.
[93] Volume 39 des archives *El Mallorquín* à l' "Arxiu del regne de Mallorca" à Palma de Majorque.

France, « un magnifique bateau à vapeur de notre nation » et nota la flagrante différence dans l'attitude des deux capitaines, la rudesse de l'espagnol et le dévouement du français. Cependant si la description de *l'Hiver à Majorque* est empreinte d'une teinte négative celle qu'elle nous fit dans *l'Histoire de ma vie*[94] était au contraire « heureuse et poétique, bercée par le chant du timonier » pour reprendre les mots de Christian Abbadie (1986 : 181). Si les voyageurs français se plaignirent énormément de leur traversée, leurs équivalents espagnols en avaient une toute autre opinion : pour Josep Antoni Cabanyes, ce bateau était « très confortable »[95]. Les exigences de standard des Français semblaient beaucoup plus élevées que celles des Nationaux.

En plus des difficultés de transport, le voyageur devait parfois subir les désagréables gestions de l'autorité locale représentant le gouvernement de Madrid. En 1838 et 1839, quand Majorque fut décrétée en état de siège, les voyageurs étaient obligés d'aller faire contrôler leurs passeports et leurs visas auprès de l'autorité espagnole. Christian Abbadie nous informe qu'ils devaient parfois se soumettre à des « formalités vexatoires et à un interrogatoire soupçonneux. » (1986 : 369). Le consul Hippolyte Flury écrivait le 10 janvier 1839 :

> « Depuis quelques temps, j'étais informé que les voyageurs français et étrangers qui se présenteraient à la Direction de la Police étaient soumis à des interrogatoires et à des difficultés qui annonçaient des dispositions peu bienveillantes, et j'avais été obligé de faire à cet égard, quelques observations à Mr le Chef Politique… » [96]

L'expérience de la traversée était plus souvent une épreuve difficile qu'un moment de détente et d'agrément comme elle l'est aujourd'hui. Seul Taylor semble y avoir trouvé beaucoup de plaisir. On comprend qu'elle rebuta de nombreux autres voyageurs et préserva l'île de cette grande vague de romantiques qui quadrillaient l'Espagne. Cependant les conditions peu à peu vont s'adoucir avec l'inauguration d'une ligne régulière de paquebot et la réduction de la durée de la traversée qui, en 1850, n'était plus que de 12 heures de Barcelone à Palma. La seconde moitié du XIXème siècle vit l'inauguration de nouvelles lignes maritimes régulières, celle du "Menorca"

---

[94] Voir dans *Oeuvres Autobiographiques, Histoire de ma vie* : « Lorsque nous allions de Barcelone à Palma, par une nuit tiède et sombre, éclairée seulement par une phosphorescence extraordinaire dans le sillage du navire, tout le monde dormait à bord, excepté le timonier qui, pour résister au danger d'en faire autant, chanta toute la nuit, mais d'une voix si douce et si ménagée qu'on eût dit qu'il craignait d'éveiller les hommes de quart, ou qu'il était à demi endormi lui-même. Nous ne nous lassâmes point de l'écouter, car son chant était des plus étranges. […] C'était une rêverie plutôt qu'un chant, une sorte de divagation nonchalante de la voix […]. Cette voix de la contemplation avait un grand charme. » (1971: 1129)

[95] « buque sumamente cómodo » (1970 : 71). Cité par Miquel Seguí Llinás, op. cit. p.147.

[96] Archives Affaires Etrangères, *Correspondance commerciale, Palma, 1835-1839*, vol. 19. fol. 13. in *Les Voyages en Espagne de George Sand (1808-1838)*, tome II, Christian Abbadie, 1986 : 369

qui reliait Barcelone à Mahón en faisant escale à Alcudia tous les mercredis et celle du "General Barceló" qui reliait Valence à Palma en faisant escale à Ibiza.

Une fois arrivé sur l'île, le voyageur devait faire face à d'autres difficultés pour visiter l'intérieur des terres : s'aventurer à pied, en mulet ou en « birlocho » sur des routes plus ou moins périlleuses.

Miquel Seguí Llinas signale dans sa thèse qu'en général, les moyens de transport dans les îles étaient en bien plus mauvais état que ceux de la péninsule et que si la plus grande île des Baléares, Majorque était moyennement dotée à ce niveau, le reste des îles n'avait pour autres moyens de transport que l'âne et le mulet. Seule Minorque jouissait d'un avantage avec la construction de la route Kane pendant la colonisation anglaise et Majorque possédait au début du XIXème siècle la route Palma-Inca. En 1840, Antonio Furió fit mention d'une autre route qui reliait Palma à Alcudia (1840 : 139). Ce même auteur nous renseigna aussi sur la première diligence qui parcourait la plaine centrale de l'île et rattachait Palma à Inca. Il écrivait dans son *Panorama óptico-histórico-artístico de las Islas Baleares* :

> « Inca debe al cúmulo de las circunstancias referidas el haber sido la primera que entre nuestras villas haya tenido una casa posada que merezca el nombre de fonda, y una diligencia que hace periódicamente sus viages [sic] á esta capital, con parada en las villas de Santa María y Binisalem. » (Furió, 1840 : 139)

Mais aucun de nos voyageurs ne semblent avoir pris cette diligence. Suivant la nature de leur déplacement, ils circulaient à pied, en mulet ou en voiture à deux ou quatre roues.

La visite de la ville de Palma se faisait évidemment à pied. Cette modalité de déplacement était aussi employée pour sillonner la montagne ou découvrir les villages de la côte nord. Charles Dembowski réalisa une course pédestre de trois jours qui le conduisit à Valldemossa puis à Soller. George Sand fit de nombreuses randonnées avec ses enfants dans la montagne autour de Valldemossa, dont certaines furent même dangereuses comme la première promenade en compagnie de la jeune Périca qui la conduisit au bord d'un précipice (1971 : 1169).

Le moyen de transport le plus utilisé parmi nos voyageurs pour visiter l'intérieur de l'île fut le mulet. Le baron Dembowski s'était muni d'un vigoureux mulet, appelé Roch, pour se rendre à Inca, Lluch, Alcudia et Artá. L'artiste Laurens explora Soller et

Valldemossa à dos de mulet assis sur un panier. Ce siège lui parut des plus confortables et sa position des meilleures pour contempler la nature environnante :

> « Un de ces *Pagés* au costume grec, et à la physionomie ouverte et rustique, me donna pour moyen de transport un des deux paniers qui chargeaient le dos de son mulet. Ce siége bien consolidé, rembourré de peaux d'agneau, me parut plus agréable que l'intérieur d'une voiture garnie de soie et de velours. II n'y avait pas effectivement de position meilleure pour observer dans tous les sens, arbres, maisons, montagnes, plantes et cailloux. » (1945 : 124)

Mme de Brinckmann, qui parcourut aussi la Tramuntana à dos de mule accompagnée à pied par son propriétaire, en pensa autant : « Si el sendero es difícil para los pobres cuadrúpedos, es adorable para el que no tiene más que mirar el paisaje. » (2001 : 330) Et il est vrai que ces longues journées à dos de mulet facilitaient la contemplation du paysage et des réflexions en tout genre ainsi que des émotions qui duraient longtemps et s'imprégnaient avec force dans le cœur et le souvenir du voyageur.

Une autre possibilité de déplacement était la voiture à deux ou quatre roues. Mme de Brinckmann alla à Valldemossa en voiture cabriolet en deux ou trois heures. George Sand et sa famille avait aussi fait le même chemin avec cette voiture à quatre places, ouverte par devant, sans toit, à quatre roues (1971 : 1113) que les espagnols appelaient "birlocho". La description que la romantique fit de cette voiture fut reprise par de nombreux critiques, dont entre autres Bartolomé Benassar dans *Le Voyage en Espagne* qui le nomme erronément un "birlucho" (1998 : 711) :

> « ou le *birlocho*, sorte de cabriolet à quatre places, portant sur son brancard comme la tartane, comme elle doué de roues solides, de ferrures massives, et garni à l'intérieur d'un demi-pied de bourre de laine. Une telle doublure vous donne bien à penser quand vous vous installez pour la première fois dans ce véhicule aux abords doucereux ! Le cocher s'assied sur une planchette qui lui sert de siège, les pieds écartés sur les brancards, et la croupe du cheval entre les jambes, de sorte qu'il a l'avantage de sentir non seulement tous les cahots de sa brouette, mais encore tous les mouvements de sa bête, et d'être ainsi en carrosse et à cheval en même temps. Il ne me paraît point mécontent de cette façon d'aller, car il chante tout le temps, quelque effroyable secousse qu'il reçoive, et il ne s'interrompt que pour proférer d'un air flegmatique des jurements épouvantables lorsque son cheval hésite à se jeter dans quelque précipice ou à grimper quelque muraille de rochers. » (1971 : 1113-1114)

Mais selon la romancière, la voiture la plus fréquente de l'île était la « tartane », une « espèce de coucou-omnibus conduit par un cheval ou par un mulet, et sans aucune espèce de ressort »[97].

Tous les voyageurs s'accordent à dénoncer le mauvais état des routes de Majorque et le danger qu'il en résulte pour le passager. Cette tradition, reprise par André Grasset de Saint Sauveur (1807 : 40), Charles Dembowski (1841 : 306) ou George Sand (1971 : 1114) remonte à José Vargas Ponce :

> « aun quando sean como son las mas de los mas horrorosos caminos de España; en cuyo esencial ramo de policía no se puede ponderar bastantemente el abandono de Mallorca, y el que llaman camino, y conduce desde Alfabia que es una bella quinta que media la distancia desde Palma al hermosísimo Valle de Soller, hasta este sitio deleytoso es una cadena de precipicios intratables. El tránsito desde la misma Capital hasta los montes de Galatos presenta al infeliz pasagero la muerta á cada paso, sin tener uno seguro, ya entre las montañas rudísimas, ya siguiendo la misma madre de la Riera preñada de derrumbaderos y peñascos. El sendero desde la Metrópoli á las buenas Villas de Manacor y Artá, por las cuestas de Algaida es lo más incómodo que puede figurarse, y así de casi todos, mayormente en invierno, que suceden á unas enriscadas peñas, por donde se padece una borrasca desecha, unos fangos profundos y pegajosos, donde á cada paso vara el infeliz carruage." (Vargas Ponce, 1787 : 37-38)

Mme de Brinckmann par contre ne se plaignit absolument pas de ces chemins mal entretenus. Elle visita Majorque à la fin juin et elle ne dût donc pas à essuyer de fortes pluies qui tournaient les chemins en torrents démentiels difficiles à traverser[98].

Ces chemins étaient périlleux à cause de leur manque d'entretien mais par contre sans danger quant à la sécurité des passagers, contrairement aux routes espagnoles, car dépourvus de brigands de grand chemin et autres voleurs[99].

2.3. L'ITINÉRAIRE

Le choix de l'itinéraire dépendait de la durée du séjour et de la saison pendant laquelle on voyageait. Une halte de quelques jours ne permettait évidemment pas de visiter autant d'endroits qu'un séjour de quelques années. Nous serons cependant surpris de trouver une constante dans l'itinéraire de nos voyageurs quelle que soit la

[97] Théophile Gautier avait aussi fait référence à ce moyen de transport dans *Tra los Montes* : « La tartane de Valence est une caisse recouverte de toile cirée et posée sur deux roues, sans le moindre ressort. » (notes de George Lubin de l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade de *Œuvres Autobiographiques* de George Sand, 1971 : 1536)

[98] Voir par exemple l'épisode du parcours de Palma à Valldemossa en birlocho par George Sand et son fils un jour d'averses (1971 : 1173 - 1176).

[99] Voir les paroles du consul de France à Mme de Brinckmann (2001 : 328).

saison choisie ou la durée de leur voyage. Peu à peu, les voyageurs romantiques vont créer un patron qui marquera les circuits des voyageurs à venir.

La durée du voyage est très hétérogène d'un voyageur à l'autre. Joséphine de Brinckmann, n'y fait qu'une escale de 7 jours, du 20 au 26 juin 1850, et pour reprendre ses mots, elle a « peu de temps » et n'a vu « l'île qu'à vue d'oiseau » (2001 : 325). Elle regretta bien d'ailleurs de ne pas pouvoir y consacrer plus de temps[100]. André Grasset de Saint Sauveur y resta les cinq ans que dura son mandat de consul de France aux îles Baléares. Mais en moyenne, le voyageur français séjournait sur l'île d'un à trois mois. L'artiste Laurens se contenta de dix-huit jours sur l'île ; le baron Dembowski y dédia un mois de son parcours de deux années dans la péninsule ibérique ; Jacques Cambessèdes catalogua pendant trois mois toutes les espèces florales des cinq îles baléares ; François Aragó dut s'enfuir au bout de trois mois après avoir été emprisonné comme espion de l'armée napoléonienne dans le château de Bellver. Et George Sand résista avec peine trois mois et cinq jours sur cette île. Le texte d'Isidore Taylor ne nous fournit aucune indication temporelle, mais nous pouvons déduire de sa courte visite de Palma que son séjour fut très succinct.

Miguel Seguí Llinas, dans sa thèse doctorale, *El descubrimiento de las Islas Olvidadas: Córcega y las Baleares vistas por los viajeros del siglo XIX* (1991), comprenant tous les voyageurs étrangers du XIXème siècle et du tout début du XXème siècle, affirme que « con gran sorpresa nuestra la estación predominante en que realizaron el viaje no fue el invierno » (1991 : 131), mais plutôt le printemps et l'été. L'explication que Seguí Llinas donne à cette étrange découverte, bien différente aux goûts de l'époque (le voyageur européen recherchait en général le climat doux du sud de l'Europe pour fuir le rude hiver du nord de l'Europe) est la nécessité de traverser la Méditerranée pour visiter les îles et la peur des tempêtes en mer. Le voyageur selon lui, préférait supporter les chaleurs de l'été que s'affronter sur des embarcations plutôt précaires (à voile ou à vapeur) une tempête en pleine mer.

Dans le cas de nos voyageurs français de la première moitié du XIXème siècle, il est très difficile de déterminer une saison comme prédominante. Deux groupes se détachent cependant : les voyageurs scientifiques et les voyageurs romantiques avec deux saisons différentes.

[100] C'est à Soller surtout qu'elle s'exclame ouvertement son regret : « Quel dommage de ne passer qu'une demie journée dans ce jardin enchanteur ! Mais on m'attend et nos places sont réservées pour partir le 27 pour Saragosse » (Brinckmann, 2001 : 330).

Les voyageurs scientifiques, le botaniste Jacques Cambessèdes et le physicien François Arago choisirent de s'y rendre au printemps, la meilleure saison pour étudier la flore baléare et pour mesurer la latitude et l'azimut de l'île.

Joséphine de Brinckmann la visita au tout début de l'été, du 20 au 27 juin 1850, avant de parfaire son parcours de la péninsule ibérique et de retourner en France le 7 juillet 1850. Elle intercala un rapide détour sur l'île dans son itinéraire de l'Espagne entre la visite de Barcelone et celle de Saragosse, d'où elle rejoignit la France.

Les voyageurs romantiques par contre, opteront pour la saison hivernale. C'est les couleurs de l'automne que peindra Laurens qui débarqua à Palma le 22 septembre 1839 et en repartit le 9 octobre 1839. Ce fut le cœur de l'hiver 1839 (20 janvier[101] au 20 février) qu'élut le baron Dembowski, le même hiver choisi par l'écrivaine romantique et le musicien polonais. Le couple d'artistes, recherchant le climat tempéré de l'île pour se réfugier du rude hiver parisien qui ne pouvait qu'empirer la faible santé du tuberculeux Frédéric Chopin, arriva à Majorque le 8 novembre 1838 et l'abandonna le 13 février 1839. Les voyageurs de l'époque hivernale furent désagréablement surpris par le mauvais temps qu'ils rencontrèrent à Majorque. Charles Dembowski maudit l'orage qui le trempa « jusqu'à la moelle des os » sur le chemin de la montagne qui le mena à l'abbaye de Lluch et celui qui fondit sur lui et son guide le lendemain en allant à Pollença. Il mentionna la neige, la grêle, la pluie et « les impétueux coups de vent » qui rendirent difficiles leur trajet dans la tramontane (1841 : 306). Et si George Sand se réjouit du climat doux de l'île à son arrivée à Palma, « une chaleur comparable à celle de notre mois de juin » (1971 : 1055), elle ne tarda pas à être désabusée :

> « Mais tout à coup, après des nuits si sereines, le déluge commença. […] Toutes les fleurs des arbres étaient tombées, et la pluie ruisselait dans nos chambres mal closes. […] Jusqu'à la fin des deux mois de déluge que nous eûmes à essuyer, ils nous soutinrent qu'il ne pleuvait jamais à Majorque. Si nous avions mieux observé la position des pics de montagne et la direction habituelle des vents, nous nous serions convaincus d'avance des souffrances inévitables qui nous attendaient. » (1971 : 1066)

Une autre déception l'attendait. La santé de son partenaire « d'une complexion fort délicate, étant sujet à une forte irritation du larynx » au lieu de s'améliorer, s'aggrava avec l'humidité.

En conclusion, c'est surtout l'automne et l'hiver que le voyageur dilettante choisit pour se rendre dans les Baléares. Ce sont les douceurs de l'hiver méditerranéen

[101] Déduit de la lecture de la première lettre qui date du 25 janvier.

qu'il recherche avant tout ou les couleurs magiques de l'automne qui subjugue toujours l'artiste. La saison aurait dû marquer son itinéraire. Et pourtant que ce soit au printemps, en été ou en hiver, son parcours suit les mêmes pas, évitant toujours les zones côtières pour se réfugier dans la montagne.

S'écartant de l'itinéraire typique du voyageur romantique en Espagne, l'axe Bayonne - Madrid – Séville, certains voyageurs romantiques visitèrent les îles Baléares soit en complément de leur parcours de la péninsule ibérique (Isidore Taylor, Charles Dembowski, Joséphine de Brinckmann) soit comme unique destination (André Grasset de Saint Sauveur, Jacques Cambessèdes, J.B. Laurens, George Sand). Leur parcours à l'intérieur de l'île obéissait la plupart du temps à un même patron, qui comme nous le verrons créa une tradition touristique encore en vigueur de nos jours.

Pour explorer l'intérieur de l'île, les voyageurs français se faisaient conseiller sur l'itinéraire à suivre. La plupart avaient déjà puisé dans les encyclopédies et les récits de voyage des renseignements très utiles et avaient établi leur circuit au préalable. Dans notre chapitre 1.2 "L'image préconçue des Baléares chez le voyageur", nous avons déjà évoqué un certain nombre d'ouvrages à la portée des voyageurs français au début du XIXème siècle. D'autres consultaient les habitants une fois sur place. Laurens, par exemple, demanda leur opinion aux antiquaires de Palma qui ne lui recommandèrent pas les villages de l'intérieur comme Valldemossa, Binissalem ou Banyalbufar mais les grottes d'Artà. Mais comme Laurens recherchait ce qui était particulier à l'île et pittoresque « et non ce qu'elle avait de commun avec le midi de la France ou l'Italie », il décida de visiter Valldemossa et Soller que « l'on me désignait comme résumant les divers aspects pittoresques de l'île et les caractères de la végétation qui lui est particulière. » (1945 : 124)

Nous avons déjà vu le rôle du consul français qui dessina l'itinéraire de Mme de Brinckmann[102] et celui des guides qui accompagnaient les voyageurs. Certains guides étaient pratiquement professionnels. Le guide de Dembowski du nom de Pep avait déjà

[102] Ce fut l'un des voyageurs qui parcourut le plus exhaustivement l'île dans un temps minimum : Palma – Valldemossa en deux ou trois heures en voiture attelage – Valldemosa (à partir de Valldemossa jusqu'à Petra, à dos de mule accompagnée d'un guide sur une mule et du propriétaire d'une des mules à pied - Deía - Sóller (nuit à Sóller) – Lluch (déjeuner à Lluch) – Pollensa (nuit dans la demeure du comte de C…) - Santa Margarita (nuit dans une auberge) – Artá (déjeuner dans une auberge)– Grottes d'Artá (deux heures de route d'Artá, accompagnée du gardien de la grotte et de guides) – Artá (dîner et deux heures de sieste, départ à 23h, en route toute la nuit pour atteindre Palma à 11h du matin) – Petra (à huit heures du matin) – Palma en voiture attelage du comte de T…

guidé en 1830 un pasteur protestant. Miguel Seguí Llinás caractérise ce fait comme un embryon d'infrastructure touristique.

Les itinéraires suivis par les voyageurs diffèrent énormément d'un visiteur à l'autre, selon la durée de son séjour et ses motivations. Si le consul français Grasset de Saint Sauveur parcourt de manière exhaustive toutes les localités des îles Baléares, le baron Taylor par exemple ne se contente que de visiter Palma.

Cependant une constante existe quant au point de départ de leurs excursions. La ville de Palma fut toujours le premier endroit exploré. Les monuments visités dans la capitale étaient aussi pratiquement semblables chez tous les voyageurs français : la cathédrale, le palais royal de l'Almudaina, la Lonja, la Plaza Cort et la Mairie, les églises de Santa Eulalia, Santa Catalina et San Francisco de Asís, et le Couvent de l'Inquisition. Ces monuments avaient fait l'objet d'une description très détaillée chez José Vargas Ponce et chez Grasset de Saint Sauveur, reprise plus tard par Alexandre de Laborde. Nous pouvons remarquer que le circuit du touriste du XXIème siècle est encore identique à celui de ces premiers visiteurs. Ils fondèrent toutes les bases des visites guidées de la capitale proposées par les agences de tourisme actuelles. Palma occupa une place prépondérante chez Laurens qui y consacra plus de la moitié de ses *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque* ; chez Taylor, qui ne visita que la capitale ; chez Dembowski, qui s'attarda longuement sur la description de la cathédrale ; et même chez George Sand qui y consacra toute la deuxième partie de son *Hiver à Majorque*. La capitale de Majorque leur créa une impression très positive. Son aspect général est « enchanteur » selon Isidore Taylor (1860 : 250). Elle créa un sentiment de bien-être chez le baron et chez Joséphine de Brinkmann :

> « Palma no es una ciudad bella, la mayoría de sus calles son estrechas y sombrías y, sin embargo, hay un no sé qué que agrada; hay una especie de tranquila animación, es decir, la población se mueve, va y viene sin hacer ruido, no se oyen gritos ni cantos.[…] Esta ciudad, que cuenta con treinta y tres mil almas, parece en vías de prosperidad. » (2001: 325)

George Sand se laissa aussi emporter par son charme secret :

> « Au premier abord, la capitale majorquine ne révèle pas tout le caractère qui est en elle. C'est en la parcourant dans l'intérieur, en pénétrant le soir dans ses rues profondes et mystérieuses, qu'on est frappé du style élégant et de la disposition originale de ses moindres constructions. » (1971: 1085)

Elle envoûta complètement l'esprit de l'artiste Laurens, qui s'endormit la première nuit « en rêvant à milles découvertes et en traçant le plan d'études innombrables » (1945 : 61). Cette ville gorgeant de monuments gothiques[103] ne pouvait que séduire l'esprit du voyageur romantique. Les maisons particulières de la Renaissance conquirent aussi le cœur des visiteurs. Laurens écrivait à ce sujet :

> « En parlant des édifices publics de Palma, j'ai montré un passé très-brillant; il en sera de même pour les constructions privées. […] Les plus intéressantes par leur architecture et par leur antiquité appartiennent toutes au commencement du XVIe siècle (1945 : 102) »

Les deux autres endroits visités avec constance sont deux pittoresques villages de la côte nord de la Sierra Tramuntana : Valldemossa et Soller. Nos premiers voyageurs romantiques sont à l'origine du mythique triangle touristique Palma-Valldemossa-Soller. Seule George Sand ne visita pas Soller[104]. Et François Aragó qui était sur les îles pour finir les calculs nécessaires à la mesure du méridien de Paris se rendit uniquement au Clop de Galatzó. Valldemossa fut marqué à jamais par la visite de George Sand et sa famille. Elle fut la clef de l'éternelle célébrité de son cloître abandonné que seuls quelques bourgeois palmésans habitaient pendant la saison estivale. Avant elle, Valdemossa n'était qu'un village mal bâti, connu uniquement pour avoir hébergé en son sein la Sainte Catalina Tomàs, ainsi décrit par Grasset de Saint Sauveur :

> « Valdemusa est mal bâti, ses rues sont fort incommodes par la rapide de leur pente et par la qualité du pavé, composé de cailloux ronds et pointus. La population de ce village s'élève au plus à 1200 ames [sic]. Outre une quantité considérable de fruits et de légumes, les habitants récoltent quelque peu d'huile, de carroubes et de soie ; ils ont aussi quelques troupeaux de chèvres et de moutons. Valdemusa est célèbre par la naissance de la bienheureuse Catherine Tomasa, fort en vénération dans toute l'île. » (1807 : 35-36)

Mais après son passage, il n'y a pas un seul voyageur qui ne s'arrête dans ce village pour visiter son cloître. Et tous mentionnent l'écrivain en le visitant. Le baron Dembowski nous signale sa visite à la fameuse romancière. Laurens affirme s'être logé dans la même cellule que l'auteur de Spiridion. Charles Davillier, Gaston Vuillier, Edouard Conte, pour n'en citer que quelques-uns, l'associèrent invariablement à leur

[103] Nous verrons dans la seconde partie de cette thèse l'importance du gothique chez les romantiques (2.3. Vers une stylisation des îles).

[104] Mais cette voyageuse plutôt sédentaire ne visita pas l'île comme les autres voyageurs en suivant un itinéraire. Elle séjourna uniquement dans trois endroits différents de l'île à cause du changement obligé de logement. Dans son cas, on ne peut pas vraiment parler d'itinéraire.

description de la chartreuse[105]. Et jusqu'aux guides les plus récents lui consacrent un véritable culte, essayant de préserver cet aura romantique qui le détache des villages plus communs. Quant à Soller, sa réputation était déjà très célèbre avant la venue de nos voyageurs. Ils ne consacrèrent qu'une métaphore déjà bien établie, celle de « jardin des Hespérides », et de paradis perdu en lui ajoutant un ton de rêverie magique propre à l'esprit romantique. Ce fut Laurens qui affermit le plus cette image.

Il est étrange de remarquer que l'itinéraire suivi par nos voyageurs les éloigna particulièrement des côtes et de la mer, pour les enfoncer dans la haute montagne. Ce sont les paysages escarpés de la 'sierra Tramuntana' avec leurs rochers, leurs végétations luxuriantes, les lieux fermés de la vallée de Soller, du vallon de Valldemossa, du monastère de Lluch ou encore des jardins d'Alfabia qui plurent aux voyageurs romantiques et non les paysages ouverts des plages du sud-est de Majorque. Leur prédilection pour les endroits clos les mena à visiter la grotte de l'Ermite à Artà. Charles Dembowski et Mme de Brinckmann furent complètement éblouis par les entrailles de cette montagne. Leur descente fut unanimement décrite comme la descente aux enfers et les références au royaume de Pluton sont très nombreuses : le baron parle de « bouche de l'enfer », d'« hippogriffe » et de « démon » (Dembowski, 1841 : 313-314), la voyageuse d' « ensemble si fantastique si infernalement beau » (Brinckmann, 2001 : 335). La grotte est perçue comme le royaume d'Hadès où tout appartient à l'éternité : « es imposible no preguntarse si pertenece a la vida real o si se ha pasado de la vida de la tierra a la de la eternidad. » (Brinckmann, 2001: 335)

Une constante dans leur itinéraire et leur description des endroits visités est ce souci prononcé pour la recherche du pittoresque et du beau. L'esthétique de l'époque les conduisit vers les paysages fermés et luxuriants de la montagne et les firent rejeter les paysages ouverts et arides de la plaine et des zones côtières. Si parfois ils les traversèrent, leur rejet ne pouvait qu'être attendu, comme ce fut le cas pour Mme de Brinckmann dans les plaines environnantes de Santa Margalida :

> « ¡Qué triste campiña encontré a una hora del bonito valle de Pollensa ! Eran grandes llanuras áridas parecidas a las de Cartagena y desoladas también por una sequía

[105] Voir Carlota Vicens, « Le rôle des citations. L'Hiver à Majorque de George Sand dans les récits d'autres voyageurs francophones », in *George Sand. L'écrivaine. Les romans champêtres*, Université de Lleida (en presse).

> espantosa, pues no había llovido desde hacía dos años. En medio de esta tebaida encontramos al triste pueblo de Santa Margarita. » (2001: 332)

La mer est pratiquement inexistante dans la plupart des récits de voyage. Excepté lors de la narration de la traversée pour rejoindre l'île et l'arrivée dans la baie de Palma, elle est totalement inexistante dans la description du parcours de l'île de François Aragó, Jacques Cambessèdes, Isidore Taylor, Charles Dembowski et Joséphine de Brinckmann. Elle n'apparaît qu'en dernier plan au fonds d'une des 35 planches de Joseph Bonaventure Laurens (Planche L) qui ne la mentionne d'ailleurs pas dans son texte. Seule George Sand lui accorde une petite place. Mais cette mer majorquine est appréciée par la romantique car elle n'offre pas le paysage aride des longues plages du sud de la France avec leurs « grèves désolées », leurs « falaises pâles », « leurs sables d'une affreuse nudité » et leurs « varechs gluants ». C'est une crique au beau milieu de la montagne avec ses « rives fertiles, couvertes d'arbres et verdoyantes jusqu'à la première vague » qui séduit la romancière. La mer elle aussi fait partie d'un paysage encadré très luxuriant dont elle n'occupe que le second plan et non du paysage vide et ouvert dans lequel elle prendra tout son protagonisme dans les peintures du XXème siècle :

> « À Majorque, je la vis enfin comme je l'avais rêvée, limpide et bleue comme le ciel, doucement ondulée comme une plaine de saphir régulièrement labourée en sillons dont la mobilité est inappréciable, vue d'une certaine hauteur, et encadrée de forêts d'un vert sombre. » (Sand, 1971 : 1164)

En conclusion, nous rejoindrons l'opinion de Miquel Seguí Llinás qui écrivait dans sa thèse[106] :

> « La impresión general será que el viajero del siglo XIX teme las zonas de playas o litorales bajos y los altos acantilados le producen pánico, lo que creará esta idea de miedo al mar, existirá este territorio del vacío descrito por Alain Corbin. » (1991 : 290)

[106] Pour de plus amples informations sur l'itinéraire précis de nos voyageurs, consulter cet ouvrage qui offre un schéma de l'itinéraire de Grasset de Saint Sauveur (1991 : XLV), de Dembowski (1991 : XLII) et de Laurens (1991 : XLVI).

DEUXIÈME PARTIE

RACONTER AU DÉBUT DU XIXÈME SIÈCLE : LES VOYAGEURS FRANÇAIS AUX ÎLES BALÉARES

« Voyager est très agréable, mais conter le voyage l'est encore plus. »
Don Ramón de Mesonero Romanos,
Panorama matritense, cuadros de costumbres de la capital.

Tous nos voyageurs ne tardèrent pas au retour de leur expédition à publier leurs *impressions de voyage*. De la « description la plus exacte et la plus détaillée » possible (Grasset de Saint Sauveur, 1807 : XV) aux « quelques notes » inscrites au verso de l'album du voyageur (Taylor, 1860 : 11), leurs souvenirs prirent diverses formes plus ou moins marquées par les tendances littéraires de leur époque. Cette mise en écriture trouva de nombreuses justifications, certaines constantes affirmées haut et fort au lecteur et d'autres plus personnelles parfois occultées au destinataire. Les intentions du narrateur évolueront aussi avec le temps. Peu à peu, ces récits devenus plus intimistes, établiront une stylisation de l'île pour reprendre les mots de Miquel dels Sants Oliver[107], stylisation qui se formera à partir de deux prédilections de l'époque romantique : l'exotisme et l'esthétisme.

1. J'ÉCRIS QUE J'ÉCRIS : LES RAISONS DE LA MISE EN ÉCRITURE

[107] « Existe una versión, una estilización artística y literaria de Mallorca, concretada alrededor de aquella fecha [1840] que hasta hoy no ha podido ser vencida por otra alguna. ». *Treinta Años de provincia y otros artículos*, 1986 : 160

« Voyager est une mission, ce qui fait du périple un exercice d'observation annoncé et préparé et du retour une obligation d'écriture. »
J. M. Goulemot, *Le voyage en France*

La parution des *souvenirs* des voyageurs français aux îles Baléares ne se fit pas attendre. Jacques Cambessèdes et Joseph Bonaventure Laurens tardèrent guère un an. La plupart, André Grasset de Saint Sauveur, Charles Dembowski, George Sand et Joséphine de Binckmann publièrent leur récit deux ans après leur voyage. Et même une œuvre aussi dense que celle du baron Isidore Taylor, le *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tétouan*, fut dévoilée au grand public trois ans à peine après son séjour à Majorque. Exception faite de François Aragó qui intégra le récit de son voyage dans ses mémoires, *L'histoire de ma jeunesse*, qui ne parut qu'en 1854, 46 ans après son emprisonnement dans le château de Bellver. La publication de cette œuvre fut d'ailleurs posthume car le scientifique mourut le 2 octobre 1853.

Il est vrai que dans cette première moitié du XIXème siècle, le public attendait avec impatience ces exotiques récits de voyage qui le plongeaient dans cette romantique Espagne qui hantait tant son imagination. Les éditeurs en exploitèrent la veine et incitaient souvent tout écrivain qui partait en voyage à faire profiter le lecteur de leur expérience comme ce fut le cas pour l'éditeur Buloz et George Sand. Rapporter un récit de voyage ou un album d'illustrations étaient même parfois le but premier du voyage. Comme nous l'avons déjà vu, Joseph Bonaventure Laurens partit à la découverte de Majorque, une île si peu connue alors en France, avec « le désir de créer de nouvelles compositions empreintes d'originalité et de vérité » (1945 : 39). Quelques années auparavant, Isidore Taylor s'était rendu en Espagne dans le seul objectif de publier un tableau pittoresque de l'Espagne avec de belles gravures contemporaines pour substituer le rétrograde ouvrage de Laborde. Quant au botaniste, Jacques Cambessèdes, la finalité première de son voyage était bien de répertorier toutes les espèces florales des îles et de les présenter au public français. Chez certains, cette volonté de mise en écriture précédait le voyage et en devenait sa finalité. Chez d'autres, elle fut l'objet d'une pression de l'entourage à leur retour comme chez Mme de Brinckmann, qui céda aux conseils de ses amis et de son frère (2001 : 65).

Tout en est-il que tous les écrivains voyageurs ont un but, qui est de faire profiter le lecteur de leur expérience (Lubin, 1971 : 636). Ils voient pour faire voir, faire savoir et instruire (docere). Le récit de voyage doit être utile, comme le signale Le

Huenen (1990 : 17). La première raison avouée de cette mise en écriture est bien une raison didactique : « Je peux offrir aux touristes des informations utiles » (2001 : 65). Ainsi se justifiait Mme de Brinckmann qui avouait ne pas avoir le talent et la plume de Théophile Gautier. Ou encore George Sand qui, avec son « article de dictionnaire géographique », voulait redresser les inexactitudes et les contradictions des quelques ouvrages, « déjà anciens » publiés jusqu'alors (1971 : 1041). Sans oublier Grasset de Saint Sauveur, le plus encyclopédique de tous les voyageurs, qui après avoir vérifié que « tout ce qui a été écrit sur les Pithiuses et les Baléares, ne donne qu'une connoissance bien imparfaite, et souvent des notions fausses de ces îles » (1807 : XIV), offrait au public un ouvrage très instructif sur « la topographie, les richesses physiques des îles Baléares et Pithiuses, et sur le caractère, les mœurs, l'industrie et le commerce de leurs habitans » (1807 : XIV).

Pour ce faire, leur discours se devait objectif, transparent, fidèle et exact. Ce souci de vérité et de transparence revendiqué bien haut par Chateaubriand[108], était aussi réclamé par nos voyageurs : par Grasset de Saint Sauveur, tout d'abord, dans son « discours préliminaire » : « Je me suis attaché à donner une description, la plus exacte et la plus détaillée qu'il m'a été possible des côtes et de l'intérieur de ces îles. » (1807 : XV) ; par Isidore Taylor, dans sa « préface» :

> « L'Espagne a été parcourue par une si grande quantité d'hôtes dans ces derniers temps, que je dois m'attendre à trouver bon nombre de juges pour attester la fidélité ou l'infidélité de mes dessins, et quoique, sur ce point, je sois fort de ma conscience… » (1860 : III, Préface)

par Joseph-Bonaventure Laurens, qui affirme dans son « avant-propos » avoir effectué « de grands dessins exécutés sur les lieux avec une exactitude et une conscience dignes d'une meilleure fin. » (1945 : 34) ; et enfin, par Joséphine de Brinckmann, dans sa première lettre : « ¿Habré sido siempre un juez imparcial? Lo ignoro; ésa ha sido mi voluntad constante y espero haberla obedecido. » (2001: 66)

Chez les romantiques, cependant, cette déclaration d'intention du narrateur ne sera pas suivie dans le texte et la pratique n'illustrera pas la théorie. À partir d'Isidore Taylor[109], le narrateur impersonnel de Grasset de Saint Sauveur deviendra personnel, un « nous »

[108] Voir l'introduction de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* : « Un voyageur est un espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer mais aussi il ne doit rien omettre ; et, quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité. (Chateaubriand, 1968 : 42)

[109] Nous omettrons François Aragó dont le texte autobiographique imposait un narrateur personnel.

timide tout d'abord puis un « je » tout puissant (avec Laurens et les voyageurs suivants) et la subjectivité brouillera le texte. Les impressions personnelles du narrateur effaceront toute objectivité et toute transparence. George Sand l'avoue elle-même fort bien dans son récit, elle oubliera son « article de dictionnaire géographique » et affirmera quatorze pages plus loin :

> « Voilà tout simplement quel sera le texte de mon récit, et pourquoi je prends la peine de l'écrire, bien qu'il ne soit point agréable de le faire, et que je me fusse promis, en commençant, de me garder le plus possible des impressions personnelles ; mais il me semble à présent que cette paresse serait une lâcheté, et je me rétracte. » (1971 : 1055)

Ce désir de neutralité et de transparence est d'ailleurs impossible à réaliser. Tout récit ne saurait être innocent car la vision du voyageur est de par soi sélective et chargée de référents culturels. Roland Le Huenen, dans son article *Qu'est-ce qu'un récit de voyage ?,* écrivait à ce sujet :

> « Le récit, même de bonne foi, ne saurait être innocent, ne saurait avoir la neutralité et la transparence dont on souhaite idéalement le doter. Il est une construction, le résultat d'un travail où s'investissent d'une manière globale des valeurs préexistantes, culturelles et idéologiques, qui déterminent nécessairement toute appréhension du réel. » (1990 : 17)

Le regard du voyageur n'est jamais neutre, car « Regarder est un acte éminemment culturel, chargé de présupposés, de stéréotypes, de souvenirs, riche d'un savoir et d'une mémoire» (Goulemot, 1995 : 10). Tout voyageur ne voit qu'à travers le prisme de sa culture et les comparaisons et références au pays d'origine sont nombreuses chez tous les écrivains voyageurs. Pour appréhender une réalité nouvelle totalement inconnue, le voyageur emploie l'analogie. Il reconstruit le monde selon un modèle connu, décrit la nouvelle réalité en la comparant à des référents connus de tous ses lecteurs. George Sand, par exemple, pour décrire les paysages de Majorque situés près d'Establiments, les comparera aux tableaux de Poussin que tout homme cultivé de son époque connaissait :

> « Nous allions tous les jours nous promener dans le lit du torrent, et nous appelions ce coin de paysage le *Poussin*, parce que cette nature libre, élégante et fière dans sa mélancolie, nous rappelait les sites que ce grand maître semble avoir chéris particulièrement. » (1971 : 1061)

Parmi les référents culturels des écrivains voyageurs, se trouvent bien sûr leurs lectures préalables. Tout auteur est aussi lecteur. Comme il a été déjà signalé, la plupart

des voyageurs ont lu les ouvrages de référence sur le pays de destination. Ces œuvres ont certainement formé chez le voyageur une image préconçue du nouvel espace. Bien qu'il affirme refléter le réel dans une pure transparence, le voyageur emprunte souvent aux différents textes consultés. Le récit de voyage s'ouvrira inévitablement sur d'autres textes parfois longuement cités mais souvent juste mentionnés ou repris totalement à son compte, soit pour les critiquer, soit pour les admirer, ou simplement pour se les approprier. Si Gérard de Nerval affirmait à la dernière page de son *Voyage en Orient* : « ce que j'ai écrit, je l'ai vu, je l'ai senti » (1851 : 374), nombreux sont les auteurs qui réinvestissent dans le récit de voyage le savoir appris dans les livres lus avant, pendant et après le voyage[110]. Le texte ne sera donc plus un récit "transparent", simple reflet du monde parcouru, mais entretiendra paradoxalement des liens avec la fiction et sa subjectivité.

Dans son exorde, le narrateur se servira d'ailleurs de ses lectures préalables pour justifier sa publication. La seconde raison avec laquelle il légitime sa mise en écriture est bien sûr la supériorité de son récit sur ses antécesseurs. Après avoir passé en revue à travers les siècles tous les historiens et les géographes qui écrivirent sur les îles Baléares, de Strabon à José Vargas Ponce[111], Grasset de Saint Sauveur conclue ainsi avant de présenter son ouvrage :

> « Tout ce qui a été écrit sur les Pithiuses et les Baléares, ne donne qu'une connoissance bien imparfaite, et souvent des notions fausses de ces îles. Les auteurs anciens n'en ont, pour ainsi dire, qu'effleuré la description ; les modernes, à l'exception de Vargas, se sont attachés de préférence à tout ce qui tient à l'histoire ; ces îles n'en étoient pas moins, pour nous, presque inconnues. » (1807 : XIV, discours préliminaire)

Son ouvrage sur « l'état actuel de ces îles » résultat de tous les documents acquis « par près de six années de recherches sur les lieux » est évidemment présenté comme supérieur à tout autre antérieur. Isidore Taylor, comme nous l'avons déjà vu, affirmait dans sa préface, vouloir supplanter les gravures rétrogrades du comte Alexandre de Laborde et « essayé de produire quelques exemples du burin hardi et spirituel des *Cook*, des *Lequeux*, des *Pye*, etc. » (1860 : II). Ce motif très classique sera même repris par George Sand, qui pour ne pas se départir de son rôle de voyageur commence son

[110] Ce thème problématique et paradoxal, l'intertextualité, qui place le récit de voyage, ancré dans le réel, aux marges de la fiction, a été longuement étudié. Voir, entre autres, *Miroirs de textes – Récits de voyage et intertextualité*, Études réunies et présentées par Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1998.

[111] Qu'il nomme erronément Miguel Vargas, erreur que l'on retrouvera dans tous les récits suivants : Laurens, Sand etc. Il semble que le seul à avoir véritablement consulté le texte original est le consul français, les voyageurs postérieurs n'aillant lu que les extraits que ce dernier publie dans son ouvrage.

« article de dictionnaire géographique » en le déclarant « incontestablement supérieur à tous ceux qui le précèdent. » (1971 : 1041)

Ce topos de la supériorité est souvent précédé d'un autre motif hérité de la littérature latine, le topique de la modestie affectée : le voyageur avoue son talent insuffisant pour mener à bien une si grande œuvre. Il veut se montrer humble devant le lecteur et s'excuse de toutes ses déficiences. « Se dévaloriser volontairement, pour éveiller chez l'auditeur des protestations, relève du chleuasme. Ce moyen, hérité de l'éloquence judiciaire, vise à ne pas indisposer l'auditoire. On se prétend un talent insuffisant.» avance Odile Gannier dans sa *Littérature de voyage* (2001 : 95). Grasset de Saint Sauveur s'excuse auprès du public de l'insuffisance de ses talents (1807 : XIV, discours préliminaire). Isidore Taylor avoue que si son intention première « étoit de présenter un tableau *mesuré* de l'Espagne et du Portugal », comme « la volonté et l'ardeur d'une vie toute dévouée aux arts ne suffisent pas en pareil cas ; les grands ouvrages archéologiques nécessitent des fonds immenses », il ne présente que « l'album d'un voyageur » dont « l'in-octavo ne pourra jamais être mis en parallèle avec le magnifique in-folio » de Laborde (1860 : I-II). Le prologue de Laurens est aussi une complète *captatio benevolentiae*. L'auteur s'excuse tout d'abord de son peu de moyens pour réaliser l'ouvrage et nous fait part de la patience requise pour l'exécution des 55 planches et de son humilité, même s'il caractérise plus loin son recueil d'œuvre d'art :

> « … j'essaie de paraître aujourd'hui privé de ce puissant patronage[112] ; je me propose d'accomplir une tâche difficile avec de très faibles ressources. Éloigné de quelques amis qui pourraient me protéger et me recommander ; réduit à employer le plus modeste format ; forcé enfin de me servir de moyens d'impression lithographique, le plus souvent imparfaits, je ne puis me présenter avec cette apparence de luxe et d'élégance qui reçoit toujours bon accueil dans le monde. […] Si quelques hommes éclairés veulent bien tenir compte de ces difficultés, et trouver que, dans ces conditions, j'ai fait quelque chose pour l'art qui fait le bonheur de ma vie, j'aurai atteint le but que je me suis proposé.» (1945 : 33-34)

En se référant au texte qui accompagne les gravures, il prit ensuite le lecteur de lui pardonner son style :

> « Mais en ajoutant un texte à la collection de dessins, je n'ai pas eu la prétention de joindre une œuvre littéraire à une œuvre d'art. Je n'ai eu d'autre intention que celle de raconter avec naïveté quelques impressions personnelles, et de dire avec sincérité comme elles me sont venues mes réflexions sur la philosophie et l'histoire de l'art. Si,

[112] Celui d'Isidore Taylor et des autres collaborateurs à l'œuvre de Taylor : *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*.

> un peu trop préoccupé des faits ou des idées, j'ai quelquefois négligé la forme du style, le lecteur indulgent voudra bien le pardonner à l'artiste.» (1945 : 34-35)

L'auteur de la préface de Charles Dembowski effectue la même excuse : « Écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne, il réclame du lecteur français quelque indulgence. » (1841). Et Joséphine de Brinckmann, dans sa lettre du premier janvier 1852, s'excuse d'oser prendre la plume après de si grands écrivains comme Théophile Gautier et tant d'autres qui ont raconté avec tant de style leurs souvenirs de voyage en Espagne (2001: 65). Une auteur aussi consacrée que George Sand affirmait aussi son humilité par rapport à l'artiste pour décrire la beauté pittoresque :

> « Là où il n'y a que la beauté pittoresque à décrire, l'expression littéraire est si pauvre et si insuffisante, que je ne songeai même pas à m'en charger. Il faut le crayon et le burin du dessinateur pour révéler les grandeurs et les grâces de la nature aux amateurs de voyages. » (1971: 1038)

Une bien fausse modestie puisqu'elle nous offre par la suite de merveilleuses descriptions des paysages naturels des alentours de Valldemossa, tout aussi dignes des magnifiques dessins de Laurens.

J'écris que j'écris. Le narrateur est bien au centre de son écriture, sujet et objet d'elle-même. Modeste puis supérieur, se voulant utile et objectif, mais surtout subjectif, ce narrateur écrit et se justifie auprès de son destinataire. Si la place du narrateur homo-intradiégétique (étant à la fois voyageur, narrateur et auteur) est prépondérante dans le récit de voyage, c'est bien le lecteur, son destinataire qui est « au cœur du système » (Gannier, 2001 : 11). Le voyageur écrit pour le lecteur, pour lui être utile, l'instruire (docere), lui servir de guide, mais aussi le toucher (movere) et le divertir à la fois (placere). Il adapte aussi son récit aux connaissances et aux goûts de son lecteur[113]. Si au début du siècle, il espérait une information complète, exhaustive et rationnelle sur la contrée visitée (topographie, histoire, caractère et mœurs, usages, industrie, commerce, langage etc.) sur le modèle du *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1766) de d'Alembert et Diderot, dans les années 30, il voulait avant tout être ému par une description pittoresque, emporté comme dans un songe dans un pays exotique qui l'évadait de son quotidien. Ce n'était plus dans le monde de la raison mais celui de la sensation qu'il souhaitait se plonger en ouvrant un livre et ce n'était plus des

[113] Car il ne faut pas oublier que le récit de voyage est destiné à un lecteur donné dans une société donnée. Et que la lecture postérieure se double d'un décalage non prévu par le texte.

données livresques mais l'homme lui-même et toutes ses émotions qu'il désirait rencontrer.

C'est d'ailleurs pour satisfaire ce changement que les formes du récit de voyage vont peu à peu évoluer.

2. LES DIFFÉRENTES FORMES DU RÉCIT

Dans cette première moitié du XIXème siècle, les récits de voyage vont prendre diverses formes et évoluer influencés par l'avenue du romantisme. Si dans les premières années du siècle, le récit était encore fortement empreint de l'esprit des encyclopédistes, peu à peu il va devenir plus personnel, plus subjectif et plus romantique[114]. « La vieille "relation" tend à se faire "récit" dans la mesure où l'aventure de voyager prime le but scientifique et que l'essor d'une vaste littérature écrite à la première personne, mémoires et romans, risque de brouiller les limites des genres. » (Wolfzettel, 1996 : 231). Le souvenir de voyage tout d'abord conté dans une relation, un voyage pittoresque ou un récit scientifique, finira par prendre la forme plus intime de la lettre ou de l'autobiographie.

2.1. LE RÉCIT DE VOYAGE

La relation, le voyage pittoresque, le récit scientifique

Au tout début du siècle, le premier texte publié sur les îles Baléares est un *Voyage*[115], le *Voyage dans les îles Baléares et Pithiuses ; fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805 par M. André Grasset de Saint-Sauveur, Jeune, Commissaire des relations commerciales de France, et Consul de S.M.I. et R. aux îles Baléares* (1807). Érudit, cet ouvrage de forte extension (388 pages)[116] est un texte didactique qui tient de l'histoire, de la géographie et de la science économique et politique. Son style

[114] Voir dans ce sens Carlota Vicens Pujol, « Majorque dans les textes des voyageurs français entre 1800 et 1850 : de l'île à l'insularité » (2004 : 39).

[115] M. Larenaudière dans un article sur cet ouvrage publié dans le *Mercure de France* du mois de novembre 1807, critique l'adoption du titre *Voyage* pour cette œuvre. Selon ce journaliste, un *voyage* serait une relation de ce qu'on a vu, découvert ou appris en voyageant, mettant toujours le voyageur en scène, un mélange d'aventures où règne l'action et de remarques personnelles. Hors cette œuvre ne comporte rien de tout cela et serait plutôt une description composée des recherches et des observations des autres : « c'est l'histoire physique et morale d'un pays à une époque déterminée, faite d'après des voyages, des mémoires et des statistiques. » (1807 : 266)

[116] Le plus volumineux de tous les ouvrages des voyageurs français aux îles Baléares dans cette première moitié de siècle.

est d'ailleurs celui de l'ouvrage encyclopédique où le narrateur-voyageur est pratiquement absent. La note personnelle est très rare et quand elle apparaît, elle est toujours noyée dans une masse écrasante de renseignements ou reléguée en note de bas de page[117]. Il répond parfaitement à la définition du terme ***relation*** dans le dictionnaire de Trévoux[118] :

> « Se dit particulièrement des aventures des Voyageurs, des Observations qu'ils font dans leurs voyages […]. Ce genre d'écrit n'est pas tout-à-fait si facile qu'on se l'imagine. Pour y réussir, il faut non-seulement de l'esprit & du goût ; mais encore de la bonne foi, de l'exactitude, un style simple, naturel, & qui persuade. Il faut même de l'érudition : & comme un Peintre, pour être parfait en son art, ne doit rien ignorer de tout ce qui peut être exprimé par les couleurs ; de même celui qui entreprend de peindre les mœurs des peuples, & de représenter les Arts, les Sciences, les religions du nouveau monde, ne peut toucher avec succès tant de matières différentes, sans une grande étendue de connoissances, & sans avoir en quelque sorte un esprit universel. Tout cela même ne suffit pas, s'il n'a de plus été témoin de la plûpart des évènements qu'il raconte ; s'il ne s'est instruit des coutumes & de la langue des habitans, s'il n'a eu soin de lier commerce avec les honnêtes gens & s'il n'a même pratiqué les personnes d'une qualité distinguée. Enfin […] il est nécessaire de considérer de ses yeux, la multitude des peuples, le nombre & la situation des villes. »

Ou encore à celle d'Étienne Silhouette qui définissait ainsi la tâche du voyageur dans ses *Voyages à travers la France, l'Espagne, le Portugal et* l'Italie (1770) :

> « Il ne doit point s'appliquer à aucune partie ; il doit examiner tout, il doit s'appliquer à connaître dans chaque endroit la religion, les mœurs, la langue le climat ; les productions du pays, le trafic, les manufactures, le gouvernement, les forces, les fortifications, les arsenaux, les monuments antiques, les bibliothèques, les cabinets des curieux, les ouvrages de peinture de sculpture d'architecture … enfin il doit tâcher de se trouver aux solennités annuelles, et s'informer s'il lui est possible, du caractère des différens Princes et de celui des différentes Cours. » (in Fernández Herr, 1973 : 30)

Ce *Voyage* prétend donner une peinture aussi complète que possible du pays qu'il décrit et de ses habitants au présent, sans oublier le passé : « Mon but étoit de faire connoître surtout l'état actuel de ces îles » (Grasset de Saint Sauveur, 1807, xvj). Il se veut avant tout encyclopédique utile autant au futur voyageur qu'aux savants, aux

[117] « Si je me suis permis quelquefois de couper mes descriptions, par quelques anecdotes ou par des réflexions, elles tenoient à mon sujet, et servent en même-temps à soulager l'attention fatiguée par l'aridité et la monotonie des détails topographiques. Je n'ai point fait un abus, et j'ai toujours préféré de rejeter dans des notes, les récits ou les observations, qui, sans faire partie essentielle de mon ouvrage, n'y étoient cependant pas estrangers, et pouvoient intéresser la curiosité du lecteur. » (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : XV)

[118] *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, 1771

géographes, aux historiens, aux gens de Guerre, aux négociants[119], comme le montre la composition de ses 19 chapitres qui épuisent le sujet :

> Chapitre I. Situation des îles Baléares et Pithiuses ; origine de leurs noms ; étendue, figure, situation, côtes et mouillages de l'île de Majorque et de Cabrera,
> Chapitre II. Description de l'île de Majorque,
> Chapitre III. Climat, qualités des terres,
> Chapitre IV. Culture et productions des terres,
> Chapitre V. Description de la ville de Palma,
> Chapitre VI. Situation, étendue, côtes et mouillages de l'île de Minorque,
> Chapitre VII. Description de la ville de Mahon et de son territoire,
> Chapitre VIII. District d'Alayor,
> Chapitre IX. District de Mercadal et Férérias,
> Chapitre X. District de Ciutadella,
> Chapitre XI. Climat, qualités et productions des terres et côtes de l'île de Minorque,
> Chapitre XII. Situation, étendue, côtes et mouillages des îles Pithiuses, île de Formentera, Canaux que forment entre elles les îles Pithiuses,
> Chapitre XIII. Description des îles Pithiuses,
> Chapitre XIV. Caractère et mœurs des habitans des îles Baléares et Pithiuses,
> Chapitre XV. Industrie et commerce des habitans des îles Baléares et Pithiuses,
> Chapitre XVI. Idiome des habitans des îles Baléares et Pithiuses,
> Chapitre XVII. Costumes des habitans des îles Baléares et Pithiuses,
> Chapitre XVIII. Antiquités des îles Baléares,
> Chapitre XIX. Aperçu historique sur les îles Baléares et Pithiuses.

Pour ce faire, « une grande partie du récit s'écrit dans le cabinet de travail en mettant à contribution toutes sortes d'auteurs, qu'on oublie souvent de nommer. » (Fernández Herr, 1973 : 31). L'image du pays se forme peu à peu par superposition et les lieux communs se perpétuent. Le *Voyage* de Grasset de Saint Sauveur s'appuie sur de nombreuses sources[120] et tout spécialement, comme on l'a vu, sur l'ouvrage de José Vargas Ponce, *Descripciones de las islas pithiusas y baleares* (1787). Mais il fut aussi lui-même l'ouvrage de référence des voyageurs français au XIXème siècle et inspira entièrement le chapitre : « Isles Baléares et Pityuses, ou Royaume de Mayorque »

[119] « Comme nous avons eu vue de faire plaisir aux Savans, aussi bien qu'à ceux qui ne se piquent pas d'érudition, nous avons tâché de composer nos descriptions d'une manière qu'elles puissent être d'usage aux uns et aux autres. Les Savans y verront, je m'assure, avec plaisir les belles Antiquités, que nous y avons ramassées ; les Géographes y trouveront l'exactitude de la Géographie ; les gens de Guerre y apprendront quelles sont les Places fortes qui servent à la défense des Provinces ; les Négociants y verront les lieux où le commerce est le plus florissant, et les choses dont il s'y fait un plus grand débit ; les Voyageurs, qui ont vu l'*Espagne* et le *Portugal*, y pourront repasser avec plaisir sur les beautés qu'ils y ont vues, et ceux qui ont dessin d'y aller, apprendront ici par avance ce qu'ils y trouveront de plus digne de remarque ; enfin les Curieux de toute sorte de rang et de profession y apprendront l'état de l'Espagne et du Portugal par rapport à la nature, au gouvernement et au peuple qui l'habite. » (Colmenar, 1707 : I, 7-8)

[120] Il emprunte les informations sur les côtes et mouillages de Majorque et Minorque à la *Géographie maritime* de Vicente Tofino, les données sur Minorque à *l'Histoire naturelle et civile de l'île de Minorque* de *Jean* Armstrong et au docteur Jean Ramis, les données historiques à Jean-Baptiste Benimelis, Jean Dameto, Vicente Mut, pour n'en citer que les plus importants.

(1808 : 429 – 502) du volume III de l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne et tableau élémentaire des différentes branches de l'administration et de l'industrie de ce royaume*, d'Alexandre de Laborde, publié un an plus tard (1808).

Cet ouvrage encyclopédique, qui soignait plus le fonds que la forme, évolue, dans les années 20, vers une nouvelle forme plus romantique : **le voyage pittoresque**[121]. Si le *Voyage* de Grasset de Saint Sauveur avait tout dit quant à l'histoire, la géographie, l'économie et les mœurs des Baléares, le voyage pittoresque apportait de nombreuses gravures et dessins qui permettaient de séduire non seulement l'esprit mais aussi les yeux. Ce nouveau siècle qui vécut autant d'images que de pensées avait besoin d'une nouvelle forme de récit de voyage pour satisfaire cette résurgence de l'image dans toutes les expressions de l'art :

> « La préoccupation marquée du pittoresque a été une des tendances du romantisme, en Allemagne et en France ; cette tendance était contraire à celle des périodes littéraires précédentes, portées davantage vers les expressions abstraites de la pensée, et le pittoresque passa pour un élément nouveau. Ce n'était cependant qu'un retour au plus ancien et au plus naturel des procédés poétiques. Toute la poésie antique est pittoresque au suprême degré ; elle vit d'images autant que de pensées. […] On sacrifia tout au pittoresque. On ne parla plus à l'esprit mais aux yeux. » (Larousse, Article Pittoresque, 1866 : XII, 1090)

C'est ainsi qu'apparut le voyage pittoresque. Alexandre de Laborde donna à l'Europe, de 1806 à 1820, ce premier *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* si attendu[122]. Charles IV et son ministre Godoy furent les grands mécènes de cette énorme entreprise[123] qui fut interrompue par la déclaration de guerre de Napoléon Bonaparte. Le comte de Laborde brutalement abandonné par le gouvernement espagnol dut alors s'attacher à l'empereur fort intéressé dans ces circonstances par le travail du comte. Si son *Itinéraire* consacrait quelques pages au Royaume de Majorque, son *Voyage pittoresque* oublia complètement ces îles. Ce n'est qu'en 1826, qu'un voyage pittoresque de l'Espagne s'intéressa aux Baléares : le *Voyage pittoresque en Espagne,*

[121] Nous avons incorporé le « voyage pittoresque » dans le genre « Récit de voyage ». Il est vrai qu'en 1999, une thèse de doctorat intitulée « Les récits illustrés de voyages pittoresques publiés en France entre 1770 et 1855 » soutenue à l'Université de La Sorbonne (Paris) par Caroline Becker-Jeanjean, définit le *voyage pittoresque* comme un genre en soi.

[122] Jean-François Bourgoing réclamait dès 1797 : « … en milles endroits d'Espagne attend le pinceau de l'artiste. Nous avons les *voyages pittoresques de la Grèce, de l'Italie, et de la Sicile*. Ils en font désirer un autre aux amateurs des arts, aux adorateurs de l'antiquité. Charles IV peut illustrer son règne en exauçant ce vœu de l'Europe éclairée. » (Bourgoing, 1797 : III, 88-89)

[123] Charles IV avait souscrit cent cinquante exemplaires de cet ouvrage de grand luxe qui coûtait lors de sa publication trois mille francs l'exemplaire.

en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tétouan du Baron Isidore Taylor. Le baron présentait son ouvrage de la façon suivante :

> « je présente l'album d'un voyageur où, sur le *recto* de l'un de ses feuillets, il dessinoit un monument, un site ou une scène pittoresque, et où sur le *verso*, il inscrivait quelques notes. C'est un travail dégagé de cette prétention de la science que le format du livre et des estampes rendoit ridicule : c'est un travail fait dans le seul but de présenter quelques esquisses de l'un des plus beaux pays de la terre, souvent décrit, mais présentant toujours un nouvel intérêt par l'originalité de ses mœurs, et parce qu'il n'est étranger à aucune espèce de gloire. » (1860 : Préface, II)

Après 1823, les récits encyclopédiques ayant épuisé le genre, et peut-être sous l'influence de Chateaubriand, comme l'affirme Elena Fernández Herr dans *Les origines de l'Espagne romantique* (1973), les livres de voyages en Espagne vont s'attacher davantage à l'analyse du caractère et des mœurs. Le chapitre de Taylor, intitulé « Île de Mayorque », après un très bref résumé de l'histoire de l'île d'une page, sept lignes de présentation géographique et une page de description de la ville de Palma et de ses monuments, se centre essentiellement sur les Palmésans, leurs costumes et leurs mœurs paisibles qu'il illustre par une anecdote. L'homme va définitivement supplanter le monument ou la donnée historique ou géographique. Il est même présent au premier plan des deux planches de gravure qui peignent « La Sala Plaza de Cort » et « La Lonja » et devient le protagoniste principal de la troisième gravure : « Paysans des environs de Palma ».

Il fallut attendre jusqu'en 1840 pour que parusse le premier voyage pittoresque entièrement consacré à Majorque : *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque exécuté en septembre et octobre de 1839* par Joseph-Bonaventure Laurens. Cet ouvrage comporte cinquante-cinq planches lithographiées dont 35 concernent l'île de Majorque, 27 la ville de Palma, 8 Soller et Valldemossa et leurs alentours. Ce livre est avant tout une « collection de dessins », « les travaux d'un antiquaire » dont le « but unique » est l'art. Le récit n'est là que pour expliquer les planches. L'artiste, qui avait participé aux travaux du baron Taylor et ses *Voyages pittoresques et romantiques de l'Ancienne France* (1820-1863), justifie ainsi son texte :

> « En arrivant dans un pays tout nouveau pour moi; en étudiant de beaux monuments d'architecture; en observant une végétation étrange et des costumes nationaux pleins de caractère; en apprenant enfin des faits historiques intéressants, j'ai trouvé le crayon insuffisant quelquefois pour exprimer mes souvenirs et mes pensées; j'ai pris alors la plume. Mais en ajoutant un texte à ma collection de dessins, je n'ai pas eu la prétention de joindre une oeuvre littéraire à une oeuvre d'art. Je n'ai eu, d'autre intention que celle de raconter avec naïveté quelques impressions personnelles, et de dire avec sincérité

comme elles me sont venues mes réflexions sur la philosophie et l'histoire de l'art.» (1945 : 34)

En effet, si le texte de Taylor passait au-delà de l'image pour s'intéresser à l'homme, celui de Laurens n'est qu'une description de monuments, de paysages ou de costumes nationaux accompagnée des impressions de l'auteur face à ces sites. Il ne dépasse pas l'image pour connaître l'homme. Mais s'il ne fera pas connaître le caractère majorquin, il dévoilera cependant le paysage majorquin en France et cette découverte invitera d'autres artistes français à visiter la *Balearis Major* : Gustave Doré, Gaston Vuillier et Louis Codet au début du XXème siècle[124].

L'image va avoir peu à peu dans les récits de voyage de l'époque romantique une place prépondérante non seulement dans les voyages qui portent le nom de *pittoresques* mais aussi dans les autres relations. L'*Hiver à Majorque* de George Sand sera illustré par les dessins de Maurice Sand. Jusqu'au botaniste, Jacques Cambessèdes nous dessinera le Paysan et la Paysanne de Majorque et d'Ibiza. Quant au voyage pittoresque, leurs illustrations intéresseront souvent plus le lecteur que leur texte. L'illustrateur primera sur l'écrivain. Le tandem Gustave Doré et le baron Charles Davillier nous en donneront un bon exemple dans la seconde moitié du XIXème siècle. Le nom du célèbre dessinateur précèdera celui de l'aristocrate sur la couverture.
La nouvelle esthétique littéraire accordera aussi une grande importance à l'image. Et à la manière d'un Théophile Gautier, les voyageurs des années 30 et 40 reproduiront « grâce à la magie du style, tout ce qu'il est possible à l'œil de voir et au pinceau de rendre » (Larousse, Article Pittoresque, 1866 : XII, 1090) comme nous le verrons dans le troisième chapitre de cette partie : «Vers une stylisation de l'île ».

Une autre forme de récit de voyage est le **récit scientifique**. Le botaniste Jacques Cambessèdes, correspondant de la société d'histoire naturelle de Paris, publia en 1826, dans les *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, ses *Excursions dans les îles Baléares*, une « courte notice, extraite de mon journal de voyage, qui suffira, je l'espère, pour donner une idée des lieux que j'ai visités. » (1826 : 6). Son discours dépasse le discours scientifique et la description florale des îles et leurs productions naturelles et agricoles pour s'intéresser au peuple baléare, à son caractère, à ses coutumes et ses mœurs et décrire attentivement les différentes couches de cette

[124] Voir article de Francisca Lladó Pol : *Souvenirs de Mallorca: la visión de los pintores viajeros* in Isabelle Bes (éd.), *Illes Balears i França: traces i intercanvis* (2008 : 117-133).

société (nobles, prêtres, artisans, *pagès* et anciens juifs). Outre le but de son voyage, les plantes, c'est bien l'homme et l'autre qui attire l'attention de ce voyageur. Tout comme le baron Taylor, il illustre son discours par des anecdotes qui font sourire le lecteur. Comme l'écrivaient Bartolomé et Lucile Benassar, dans *Le Voyage en Espagne*, le récit de voyage évolue dans les années 1820-1830 laissant de côté les monuments pour l'homme et ses mœurs insolites :

> « A partir des années 1820-1830, le propos change et, à quelques exceptions près, les voyageurs français renoncent aux intentions didactiques. La recherche des effets littéraires est certaine dans bon nombre de relations : Dumas, Gautier, George Sand… Mais il s'agit maintenant d'étonner, de surprendre, ce qui explique le recours de plusieurs de nos auteurs aux « costumbristes » espagnols déjà cités.[…] Les Français sont moins soucieux de villes ou de monuments inconnus que de mœurs insolites, de fêtes ou de danses populaires, de pratiques étranges, de lieux sauvages, de costumes venus d'autrefois… » (1998 : préface, XVII)

Le récit de voyage aux Baléares va subir une forte évolution dans les 40 premières années de ce siècle, du texte érudit, encyclopédique et didactique de Grasset de Saint Sauveur au texte plus subjectif de Taylor[125] et Cambessèdes[126] qui s'intéressent avant tout à l'homme et à ses étranges coutumes en passant par le voyage pittoresque de Laurens[127] et son pouvoir de suggestion du paysage qui mène le lecteur à la rêverie. Le voyage ne sera plus un voyage d'instruction ou une quête de connaissances nouvelles, mais un voyage vers soi. Et le moi émergera du texte pour peu à peu se l'approprier, la forme du récit de voyage devenant très personnelle, tout d'abord épistolaire pour finir autobiographique.

2.2. DE L'ÉPISTOLAIRE À L'AUTOBIOGRAPHIE

[125] Le narrateur est présent dans le texte à la première personne du pluriel.

[126] Le narrateur n'hésite pas à raconter au lecteur une anecdote et ses impressions à la première personne du singulier : « Je me trouvois dans cette ville pendant la semaine-sainte ; je fus témoin des nombreuses processions que l'on y fait à cette époque […] Je ne pus m'empêcher de rire en voyant qu'on l'accusoit, entre autres crimes, d'être le chef des francs-maçons et des libéraux. » (1826 : 25)

[127] Le narrateur exprime toutes ses impressions à la première personne du singulier. Le moi l'emporte parfois sur la description : « Je ne dirai pas le cahos (sic) de sensations et de réflexions qui s'agitaient dans ma toute pendant mes courses si rapides. Je ne raconterai point toutes mes journées, où se rencontraient souvent des moments d'enthousiasme mêlés parfois de quelques déceptions. Je ne veux pas non plus faire une statistique; mais je dois mettre un peu d'ordre dans mes observations. Je décrirai donc successivement les objets qui m'ont paru offrir le plus d'intérêt, relativement à l'art, mon but unique, me bornant aux impressions les plus naïves et aux simples réflexions que leur aspect a fait naître. » (1945 : 61)

À partir des années 40, le discours épistolaire fut l'une des formes choisies pour raconter le voyage aux Baléares. Au XIXème siècle, après les *Lettres persanes* de Montesquieu et *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, ce genre très prisé par Senèque était à nouveau en vogue. Ce fut d'ailleurs selon Brigitte Diaz, le grand genre du siècle[128]. Le développement de la presse avait encouragé la tendance du reportage sous forme de lettre. Le voyage stimulait l'activité épistolaire et il donna à la lettre une forme et des contenus bien spécifiques qui permettent de considérer la lettre de voyage comme un sous-genre particulièrement important de l'écriture épistolaire[129]. La lettre, au XIXème siècle, était devenue avant tout l'écriture de l'intime, le miroir de l'âme :

> « Intime, forcément intime, c'est ainsi que le XIXème siècle rêvera la lettre : "Les lettres, c'est le vrai suc de la pensée intime !" écrit Barbey d'Aurevilly dans une lettre exaltée à Trébutien. » (Diaz, 2002 : 31)

Comme l'affirmait Lamartine dans son *Cours familier de littérature* (1863) : « On ne sait rien d'un homme tant qu'on n'a pas lu sa correspondance. L'homme extérieur se peint dans ses œuvres, l'homme intérieur se peint dans ses lettres. » Ce sera donc bien au-delà du voyageur, l'homme lui-même et toute sa personnalité que l'on découvrira dans ses lettres de voyage. Le pays visité, le monde extérieur passera par le crible de cette personnalité qui nous offrira uniquement ses impressions et ses expériences. « Ne lis jamais mes lettres avec l'intention d'y apprendre la moindre chose certaine sur les objets extérieurs ; je vois tout au travers des impressions personnelles » écrivait George Sand dans la lettre X « À Herbert » de ses *Lettres d'un voyageur* (1971 : 893). Le « je » sera protagoniste tout entier et apparaîtra un « tu » ou un « vous » à la fonction bien marquée.

En 1841, Charles Dembowski publia ses « lettres familières » « adressées d'Espagne et de Portugal à Mesdames la comtesse de Bourke, Viscontini et Ancelot ; à Messieurs Mérimée, de Stendhal, barons Trecchi et de Mareste » dans un volume intitulé *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile 1838-1840*. Deux lettres concernent Majorque, celles du 25 janvier 1839 et du 20 février 1839, toutes deux écrites à Palma. La première lettre est un jeu continuel entre un « je » qui dévoile entièrement son caractère (« Vous connaissez mon humeur sociable », « Je ne crois pas compter parmi les poltrons » etc.) et un « vous » dont la seule information révélée est qu'il visita lui aussi Majorque auparavant. Il y a une complicité explicite entre ses deux

[128] Voir *L'épistolaire ou la pensée nomade*, 2002.
[129] Voir *La lettre de voyage*, dir. Pierre Jean Dufief, 2007.

voyageurs qui connaissent les lieux visités : « Je n'ai rien à vous dire de nouveau sur la vallée de Soller. Comme du temps où vous avez visité cette île fortunée, Soller jouit d'un printemps éternel … » (1841 : 302). Cette familiarité entre le narrateur et le destinataire donne au texte une dimension particulière. L'objet de l'écriture n'est plus l'espace extérieur visité comme dans le récit de voyage mais l'écrivain lui-même, son expérience, son vécu qu'il fait partager à un familier. La relation narrateur-destinataire est limitée par le cadre particulier de leur connaissance et l'information est filtrée par le prisme de cette relation.

La correspondance nous ébauche parfois les premiers balbutiements, les matrices d'une future œuvre. George Sand écrivait dans la préface de la seconde édition des *Lettres d'un voyageur* :

> « Pour qui s'intéresserait aux secrètes opérations du cœur humain, certaines lettres familières, certains actes, insignifiants en apparence, de la vie d'un artiste, seraient la plus explicite préface, la plus claire exposition de son œuvre. » (1971 : 646)

La romantique française annonçait déjà le 12 novembre 1838 dans une lettre à son amie Christine Buloz : « Je vous ferai un roman sur Palma qui pourra être divertissement [sic]. Depuis le peu de temps que j'y suis j'ai déjà vu des coutumes et des habitudes dont on n'a plus d'idée en France. C'est un pays en arrière de 300 ans au moins. » (*Correspondance*, 517) Dans une lettre à François Buloz du 28 décembre 1838, elle laissait deviner le ton caustique de son futur roman et sa diatribe contre la population majorquine :

> « Quels êtres que ces gens-là ! Je n'aurai jamais cru qu'il y eût à deux journées de navigation de la France, une population aussi arriérée, aussi fanatique, aussi timide *pour ne rien dire de plus*, et d'une aussi insigne mauvaise foi. Ils auront de mes nouvelles quand je les quitterai. Cela soit dit sans préjudice de plusieurs personnes excellentes que j'ai trouvées ici, comme on en trouve partout. Du reste, le pays est magnifique.[…] J'écrirai aussi, sur mon voyage, mais je ne pourrai rien faire imprimer là-dessus tant que j'habiterai ce pays. On m'y brûlerait vive, je suis déjà en assez mauvaise odeur dans ces montagnes, parce-que je ne vais pas à la messe. » (*Correspondance*, 539-541)

Ce genre que l'on considérait surtout féminin encore au XIXème siècle[130], fut la forme d'écriture choisie par la grande voyageuse de l'Espagne du siècle, Mme Joséphine de Brinckmann. Elle écrivit vingt-huit lettres d'Espagne, du 26 octobre 1849 au 2 juillet 1850, à son frère Hugues Delporte qui résidait à Saint-Pétersbourg. À la

[130] Comme en atteste la définition du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert : « Genre épistolaire : genre de style exclusivement réservé aux femmes » (Diaz, 2002 : 19).

publication de ses *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850* en 1852, elle ajouta une lettre introductive et une conclusion. L'avant-dernière lettre fut rédigée à Palma de Majorque, le 26 juin 1850. Comme chez Dembowski, le destinataire est très présent dans le discours («Nada más gracioso, querido hermano, más encantador que Mallorca », « Aquí te diré »), complice du discours de l'épistolière (« Tú conoces cuál es la fama de la catedral de Palma »), ou invité à partager son expérience (« ¡Ojalá pudiésemos un día verla juntos ! »). Au-delà du destinataire premier, c'est à son lecteur, le futur touriste : « estas personas que comparten mis aficiones », (2001 : 65) que ces lettres s'adressent pour l'inviter à visiter l'Espagne et Majorque.

À l'époque romantique, ce genre sera la forme d'écriture la plus appropriée pour raconter le voyage, étant comme l'acclamait Victor Hugo « tout ce qu'il y d'intime en tout », et comblant le besoin de vérité et de transparence du récit de voyage, la lettre étant « pensée et traitée comme un témoignage de première main, pouvant revivifier le regard sur le passé et combler cette attente de "vérité historique, de vérité locale et particulière" » (Diaz, 2002 : 51). Elle frôlera souvent le discours autobiographique et en sera parfois un précédent obligé, comme dans le cas de George Sand.

Le livre de voyage est « un miroir qui se promène sur une grande route » écrivait Stendhal dans le *Rouge et le Noir* (Stendhal, 2005 : 557). À l'époque romantique, l'écrivain l'emporte sur le voyageur, et ce qu'il voit le plus complaisamment, c'est lui-même. Il fait surtout un voyage autour de lui-même. Et son récit de voyage dépasse les limites de son genre pour effleurer celui de l'autobiographie. Les critiques ont souvent souligné les points de contact entre le récit de voyage et l'autobiographie : il offre la vision personnelle d'une expérience vécue, racontée au passé par un narrateur homo-intradiégétique, qui « apparaît comme organisateur du récit, commentateur et garant de sa véracité. » (Gannier, 2001 : 51)

Comme pour le discours épistolaire, c'est aussi à partir des années 40, que le récit de voyage aux Baléares prendra la forme du genre autobiographique. À la fin du XVIIIème siècle, Rousseau avait consolidé le genre avec ses six volumes de *Confessions* (1762-1770)[131] et « après 1780, l'exemple de Rousseau a suscité tant de

[131] « Rousseau n'a donc pas « inventé » le genre : mais il en a réalisé d'un seul coup presque toutes les virtualités. Il a écrit avec les *Confessions* non seulement la première des autobiographies, historiquement, puisque les *Confessions* ont été rédigées entre 1762 et 1770, mais probablement la plus audacieuse qui ait été écrite par rapport à la civilisation de l'époque. […] En portant d'un seul coup le genre à un haut degré de perfection, Rousseau en a infléchi l'histoire : désormais quiconque entreprend d'écrire sa vie pense à

vocations » (Lejeune, 2003 : 43) que les mémoires et les souvenirs et histoires d'une vie fleurissent tout au long du XIXème siècle. Il n'y a pas de grands écrivains qui ne se penchent sur leur moi et leur jeunesse : Rétif de la Bretonne, Chateaubriand, Stendhal, Lamartine, Vigny, Dumas, Quinet, Sand, Verlaine… Le début de la civilisation industrielle moderne et l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie avait transformé la notion de personne et cette nouvelle conception du moi fut à l'origine de l'éclosion de la littérature intime :

> « C'est à cette époque qu'on commence à prendre conscience de la valeur et de la singularité de l'expérience que chacun a de lui-même. On s'aperçoit aussi que l'individu a une histoire, qu'il n'est pas né adulte. Cette découverte de l'historicité au sein même de la personnalité prend différentes formes : affectivement, elle peut s'accompagner de nostalgie, du désir de retour aux sources, au paradis perdu de l'enfance, sentiment pratiquement inexistant auparavant ; intellectuellement, elle entraîne une étude génétique de la personnalité. En même temps que l'autobiographie permet d'explorer ces richesses de la vie intérieure, elle remplit une autre fonction importante : elle reconvertit en valeur sociale l'expérience de soi vécue d'une certaine manière en marge de la société, elle extériorise l'intériorité et la manifeste à autrui. D'autre part, elle permet de retrouver l'éternel et la fixité par-delà le passage et l'évolution : en se mirant dans son histoire, l'individu ne cherche pas à établir sa contingence, mais sa nécessité, en assumant et en remodelant son passé. » (Lejeune, 2003 : 43)

Le premier récit que nous avons classé dans le discours autobiographique est l'*Hiver à Majorque* de George Sand dont la première édition date de 1841. Nous nous sommes basés pour cela sur le classement effectué par George Lubin dans la collection de la Bibliothèque de la Pléïade de 1971 chez Gallimard qui intègre L'*Hiver* dans le volume intitulé *Œuvres autobiographiques*. Mais il est vrai que l'unique autobiographie de George Sand est *Histoire de ma vie* (1856) car comme le souligne Philippe Lejeune dans *L'autobiographie en France* (2003), « de même qu'un homme ne meurt qu'une fois, il n'écrit qu'*une seule* autobiographie » (2003 : 25). Cette autobiographie consacre d'ailleurs quelques pages au voyage à Majorque (chapitre XII de la Vème partie) éclairant le lecteur sur les véritables raisons personnelles de son voyage et l'authentique cause qui ruina son séjour[132] et renvoie à l'*Hiver* pour plus de détails : « J'ai peu à dire ici sur Majorque, ayant écrit un gros volume sur ce voyage » (1971 : 419).

Rousseau, que ce soit pour l'imiter ou le condamner. On est obligé de se situer par rapport à lui. » (Lejeune, 2003 : 44-45)

[132] Comme nous l'avons déjà vu, on apprend là que le motif premier de son voyage est la santé de son fils Maurice pâtissant de rhumatismes et non la santé de Chopin qui ne se joint au voyage qu'une fois le projet établi et que le choix de la destination était le résultat de recommandations de personnes « qui croyaient bien connaître le climat et les ressources du pays et qui ne les connaissaient pas du tout » (1971 : 418). Et nous découvrons aussi que ceux qui ruinèrent son séjour sur l'île ne furent pas véritablement les Majorquins comme elle l'affirme dans l'*Hiver* mais que la cause première en fut le

L'*Hiver* n'est donc pas une autobiographie dans le sens pur du genre mais présente de nombreux traits autobiographiques. En nous reposant sur la définition de Philippe Lejeune dans *L'autobiographie en France*, nous pouvons observer que cette oeuvre en remplit de nombreuses conditions : il s'agit d'un récit rétrospectif en prose, écrit par un auteur à la fois narrateur et personnage, parlant de soi et de son existence avec un grand souci de vérité. Mais cet ouvrage ne couvre qu'un court moment de l'histoire personnelle, quelques mois à dire vrai. Et il n'y a pas de pacte autobiographique, au contraire le texte est présenté par l'auteur comme la « relation du dernier voyage que j'ai fait hors de France » (1971 : 1034). Il nous montre jusqu'à quel point le récit de voyage romantique peut altérer les limites du genre le convertissant en un genre hybride.

Le second texte obéit totalement à la définition du grand spécialiste français en écriture autobiographique : « Nous appelons autobiographie le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. » (2003 : 16). L'*Histoire de ma jeunesse* de François Arago, publié en 1854, est une autobiographie dont l'épisode du voyage aux Baléares n'occupe qu'une quinzaine de pages. Le scientifique y raconte sa jeunesse, de sa naissance, son éducation à son épisode espagnol jusqu'à sa nomination comme secrétaire perpétuel à l'académie des sciences. La relation de son séjour en Espagne n'est qu'une partie, même si la plus importante de cette autobiographie. La déclaration d'intention autobiographique est justifiée de la manière suivante :

> « Je n'ai pas la sotte vanité de m'imaginer que quelqu'un, dans un avenir même peu éloigné, aura la curiosité de rechercher comment ma première éducation s'est faite, comment mon intelligence s'est développée ; mais des biographes improvisés et sans mission, ayant donné à ce sujet des détails complètement inexacts, et qui impliqueraient la négligence de mes parents, je me crois obligé de les rectifier. » (1854 : 1)

En conclusion, nous céderons la parole à Friedrich Wolfzettel qui dans *Le discours du voyageur* (1996) écrivait :

---

comportement difficile de son compagnon : « Notre existence eût été fort agréable dans cette solitude romantique, en dépit de la sauvagerie du pays et de la chiperie des habitants, si ce triste spectacle des souffrances de notre compagnon et certains jours d'inquiétude sérieuse pour sa vie ne m'eussent ôté forcément tout le plaisir et tout le bénéfice du voyage. Le pauvre grand artiste était un malade détestable. » (1971 : 419).

> « la vieille "relation" tend à se faire "récit" dans la mesure où l'aventure de voyager prime le but scientifique et que l'essor d'une vaste littérature écrite à la première personne, mémoires et romans, risque de brouiller les limites des genres. » (1996 : 231)

Au cours de la première moitié du XIXème siècle, la littérature de voyage est de plus en plus intimiste, relatant les répercussions du voyage dans le monde intérieur du voyageur. Le récit devient donc une confession personnelle qui dévoile outre les effusions de son auteur, ses opinions et ses préjugés. La forme du discours, elle aussi, change pour s'adapter à cette prédominance du moi. C'est d'ailleurs ce moi, avec tous ses préjugés, ses goûts et ses tendances qui créera peu à peu une stylisation de nos îles, stylisation qui se fondera sur les penchants de l'époque romantique : une prédilection pour l'exotisme et l'esthétisme.

3. VERS UNE STYLISATION[133] DES ÎLES

> « Nous disions adieu à Majorque, cette île enchantée que George Sand appelle l'Eldorado de la peinture, un des plus beaux pays de la terre, et un des plus ignorés. »
> Charles Davillier, *L'Espagne.*

Les voyageurs français qui parcoururent les îles Baléares dans cette première moitié du XIXème siècle ne prétendaient nullement livrer à leur public « des guides touristiques ». Leur mission n'était point de décrire des paysages, des villes d'art ou des monuments. Ils souhaitaient uniquement proposer leur vision personnelle des îles Baléares. Leur appréhension n'était cependant pas libre de présupposés. Elle était sujette aux conceptions culturelles et au goût de la société française du moment. Se voulant très personnels et différents, et l'étant sans aucun doute dans le style, les récits donnaient cependant une appréciation commune des îles qui se basait sur deux notions prédominantes à l'époque romantique: l'exotisme et l'esthétisme. Ces deux concepts formèrent peu à peu le mythe de ces îles qui asservit pendant pratiquement deux siècles tout texte touristique.

Le récit de voyage est de par son essence toujours orienté vers son lecteur et la société à laquelle il appartient. Ce n'est jamais une œuvre universelle et atemporelle

[133] Nous reprenons ici un concept de Miquel dels Sants Oliver (1986 : 160). Nous entendons par stylisation, le fait de styliser, de donner un style, c'est-à-dire un genre, un ton, une esthétique. En effet, nos voyageurs romantiques vont créer une esthétique propre des îles qui ne sera jamais dépassée.

mais bien un ouvrage qui répond aux désirs d'une société précise comme le rappelle Sofía M. Carrizo dans sa *Poética del relato de viajes* :

> « Todo autor de un libro de viajes, sea de la época que sea, tiene presente de modo prioritario en su horizonte de recepción que sus informaciones tienen que estar necesariamente en un trabazón íntima con expectativas profundas de la sociedad a la cual se dirige. » (1997: 26)

Répondant aux horizons d'attentes des futurs voyageurs français de la première moitié du XIXème siècle, nos récits de voyage vont évoluer avec la société et créer de nouveaux *topoi* qui marqueront les îles Baléares pendant plus de deux siècles et la convertiront en l'une des destinations touristiques les plus prisées du bassin méditerranéen. Comment se forma une image si positive des Baléares dans la société romantique française ? Pourquoi la société romantique trouva-t-elle dans ces îles une réponse parfaite à sa recherche de l'autre ? Deux concepts répondent à cette question : exotisme et esthétisme.

3.1. L'EXOTISME

À partir des années 20, l'Europe du XIXème siècle subit un profond changement qui déboucha sur un changement de perspective : le romantique ne contemplait plus le monde à partir de la raison comme le philosophe des lumières mais à partir de sa propre personne, ses goûts, ses sensations, sa sensibilité. Il ne s'intéressait donc plus qu'à ce qui le touchait dans le plus profond de son âme, ce qui lui provoquait de l'émotion. Si les Baléares vont l'intéresser, c'est bien parce qu'elles vont l'émouvoir grâce à leur exotisme, leur pittoresque. L'émotion naîtra de la différence et de l'archaïsme. Si Grasset de Saint Sauveur, héritier des philosophes des lumières, critiquait le retard de cette contrée encore bien médiévale, ce sont bien ces archaïsmes qui attirent les romantiques. C'est cette Espagne « aux coutumes originales » que recherchent nos voyageurs, et que Joséphine de Brinckmann, dans sa dernière lettre du 7 juillet 1850, recommande aux futurs touristes :

> « Les diré que en medio de una civilización avanzada se encuentran allí por todos los sitios las grandes cualidades del corazón, tan raramente compatibles con ella. Id, turistas, id a ver esta España de costumbres aún originales; id antes de que los útiles, pero espantosos ferrocarriles, que desgraciadamente ya comienzan, surquen en todas direcciones aquellos campos tan bellos, tan felices en su estado actual. El liberalismo, con su hipócrita faz, la ha desposado de una de sus fuerzas vitales al asesinar a los

> monjes y las líneas férreas van a quitarle toda poesía. Apresuraos, pues, a ir a España. » (Brinckmann, 2001 : 352)

Pour oublier la cruauté du siècle, les romantiques vont rechercher tout ce qui leur fait oublier leur présent et leur vie quotidienne. Ils se réfugient dans un rêve d'art qui restitue l'atmosphère du passé ou évoque l'attrait des pays étrangers. Ils recherchent en vain le pittoresque, l'exotique[134]. Tant que cette constante poursuite de l'exotisme va parfois provoquer des exagérations et comme le souligne Bartolomé Bennassar, « cette recherche à tout prix du pittoresque irrite beaucoup d'Espagnols et explique leurs protestations, voire leurs sarcasmes » (1998 : préface, XIII). Ramón de Mesonero Romanos fut l'un de ses auteurs espagnols à dénoncer haut et fort les extravagances écrites sur l'Espagne. Dans le chapitre I « Los viajeros franceses en España » de ses *Recuerdos de viaje por Francia y Bélgica*, il écrivait ceci :

> « Y no vayan VV á créer por eso que nuestros infatigables viajeros contemporáneos, dominados por un santo deseo de hacerse útiles á sus semejantes, tengan en la mente la idea de regalarles á su vuelta, con una pintura exacta y filosófica de los pueblos que visitaron, realzada con sendas observaciones sobre sus leyes, usos y costumbres; aplicaciones útiles de la industria y de las artes, y apreciacion exacta de la riqueza natural de su suelo. – Nada de eso. – Semejante enojoso sistema podria parecer bueno en aquellos tiempos de ignorancia y semi-barbarie en que no se habian inventado los viajeros poéticos y las relaciones taquigráficas ; […] Ahora (gracias á Dios y á las luces del siglo) el procedimiento es más fácil y hacedero ; y éste es uno de los infinitos descubrimientos que debemos á nuestros vecinos traspirenaicos, á quienes en éste como en otros puntos no queremos negar la patente de invencion. » (1983 : 3-4)

Les articles de presse de la *Revista de España y del extranjero*[135] ou du *Semanario pintoresco*[136] furent aussi très nombreux à en faire de même. Les voyageurs aux Baléares ne furent pas exempts de cette recherche désespérée de l'exotique dénoncée par la presse espagnole. Ils ne virent dans ces îles que ce qu'ils voulurent y voir, ne dépeignant que les éléments exotiques, les exagérant parfois et oubliant souvent de nombreux autres éléments de la réalité insulaire. Ils n'offrirent à leur public qu'une

[134] Le grand initiateur du pittoresque romantique est l'écossais Walter Scott qui, vers 1825, est au faîte de sa gloire et met à la mode le genre du roman historique. Vigny, Mérimée, Balzac et Victor Hugo accusent fortement son influence. La couleur locale triomphe ensuite au théâtre. L'orientalisme, depuis les *Orientales* de Victor Hugo, s'épand en poésie. Et l'exotisme inonde les récits de voyage.

[135] Voir par exemple cette critique d'un rédacteur de la revue en 1837 : « c'est une chose démontrée que tout Français qui voyage en Espagne avec l'intention de publier ensuite ses observations vient avec la ferme conviction de trouver un pays étrange et extravagant qui n'a pas participé en rien à la civilisation européenne. » (Benassar, 1998 : préface, XIII)

[136] Voir par exemple l'article du 26 novembre 1837 intitulé « Groseras equivocaciones de los extranjeros hablando de España » qui commence ainsi : « ¿Pero qué ha de suceder ? Viene a España un extranjero (y principalmente uno de nuestros vecinos traspirenáicos), y durante los cuatro días del camino de Bayona a Madrid no cesa de clamar con sus compañeros de diligencia contra los usos y costumbres de la nacion que aun no conoce. » (1837: 373)

image idéalisée des Baléares, exotique par excellence, sous le mirage oriental, entre le rêve et la réalité.

Avant d'examiner de plus près les éléments exotiques de nos îles que les récits de voyage des romantiques ont mis en valeur, il nous semble important de définir ce terme. Le mot « exotique » remonte à la Renaissance, on le rencontre pour la première fois chez Rabelais en 1548, pendant la pleine période des explorations et colonisations en Amérique latine et des activités commerciales en Orient. Il qualifiait alors, la flore, la faune, le paysage, les productions humaines ainsi que les peuples qui n'appartiennent pas à la civilisation occidentale. Léon–François Hoffmann rappelle dans sa *Romantique Espagne* que « selon Larousse, l'adjectif " exotique " qualifie les " animaux… et végétaux étrangers au climat dans lequel on les transporte" » et que « par extension, il s'applique à "ce qui se rapporte à des pays lointains" » (1961 : 77). Il souligne que « ce mot est chargé d'une double signification, puisqu'il implique à la fois l'étrangeté[137] et l'éloignement » (1961 : 77). Si de nos jours, les Baléares sont des îles à portée de mains, pour les voyageurs de l'époque, elles étaient bel et bien lointaines, à deux jours du port de Sète. En outre, l'île dans l'imaginaire insulaire renferme en elle-même ce *topos* de l'éloignement (Fougère, 2002 : 86). Elles étaient aussi pratiquement inconnues et tout à fait étrangères aux contemporains romantiques, ce qui les rendait encore plus exotiques. Leur climat était bien exotique, c'est-à-dire chaud (voir le chapitre 1.3 de la première partie). Dans l'esprit d'un Européen, « les pays exotiques sont ceux "où il fait chaud", l'Afrique, l'Amérique latine, l'Orient » (Hoffmann, 1961 : 77). Les contrées exotiques sont les pays du sud. Pendant l'époque romantique, l'exotisme va se confondre avec l'orientalisme[138]. Le pays exotique par excellence des romantiques c'est **l'orient**. Pour reprendre les mots d'Arturo Farinelli (*Le romantisme et l'Espagne*), « Chez Hugo, comme chez la plupart des romantiques, c'était l'orient qui rassemblait dans un centre magique toutes les terres des grands rêves et des grandes séductions » (1936 : 673). Mais l'Orient des romantiques est à comprendre au sens large. L'Orient c'est l'Inde, la Chine, la Perse, la Turquie, l'Afrique, l'Egypte mais aussi l'Italie et l'Espagne. L'Espagne, vue par les Français comme à demi-africaine, était considérée orientale : « Désormais dans la conception romantique les deux termes oriental et espagnol seront

[137] L'adjectif "exotique" tire son étymologie du latin "exoticus" et du grec "exoticos" qui signifie "étrange".

[138] « L'orientalisme a débuté au XVIIIè siècle par la mode des turqueries, des chinoiseries, mais il a pris surtout son essor au commencement du XIXe siècle à la suite de la campagne d'Égypte, des luttes pour l'indépendance de la Grèce, de la conquête de l'Algérie. » (Louis Réau, *Dictionnaire d'art et d'archéologie*, article « Orientaliste », 1930)

inséparables » (Farinelli, 1936 : 673). Les Baléares le furent aussi. De part « leur position entre l'Europe et l'Afrique » (Cambessèdes, 1826 : 5)[139], ces îles étaient pour les romantiques un territoire limitrophe bien plus oriental qu'européen. Dans leur rêve d'orient, les voyageurs transformèrent la réalité insulaire pour n'en donner qu'un espace idéalisé par le mirage oriental. Ils ne cherchèrent dans ces Baléares idéalisées que les signes orientaux et mauresques dont ils gorgèrent leur récit de voyage[140].

Si l'Orient rêvé des romantiques se présentait comme une antithèse de l'Occident, il devait être confiné non dans le progrès et la modernité mais dans le temps arrêté, le primitif. Ces Baléares idéalisées ne pouvaient que se situer pendant la domination maure, ces quatre cents ans qui devaient avoir marquer à jamais les insulaires. L'antiquaire français, Joseph-Bonaventure Laurens se délectait à l'idée de trouver sur l'île des traces de cette domination :

> « En lisant sur la carte géographique de Majorque des noms de lieux aussi arabes que ceux de Valdemusa, de Beninsalem, de Banalbufar, d'el Arach, je m'attendais à trouver des souvenirs vivants de la domination des Maures. J'espérais qu'au sein des montagnes, quelque mosquée rustique, quelque château, quelque masure mauresque aurait été épargnée par la conquête. J'espérais aussi que les chrétiens conquérants auraient, dès le XIIIe siècle, couvert le sol majorquin d'églises, sinon imposantes par leur grandeur, du moins intéressantes par leur architecture. Des antiquaires de Palma eurent l'obligeance de me prouver que j'étais dans l'erreur, en me montrant l'image peu séduisante des petites églises classiques des villages. » (1945 : 123)

La vérité est qu'il restait peu de vestiges de cette période arabe et pourtant nos voyageurs vont s'évertuer à en tirer tout leur substance pour nous offrir des Baléares toutes orientales. À Palma, il n'y a pas un seul monument, une seule maison particulière que l'on ne tâche d'oriental ou dont on exhibe avec fierté l'influence arabe. Dembowski prétend ne pas avoir besoin des « preuves des livres poudreux de l'histoire de l'époque » pour souligner que « ses étroites ruelles et l'architecture de ses vieilles maisons, déposent assez de son origine mauresque » (1841 : 296). George Sand en pense autant (1971 : 1069). Laurens, qui définit la capitale d' « Almudena des Maures » (1945 : 61), met en valeur l'apparence arabe des maisons dont les hautes fenêtres du premier étage, « divisé par des colonnes excessivement effilées », rappellent les « palais mauresques, vraiment féeriques, dont l'Alhambra de Grenade nous reste comme échantillon » (1945 : 104-105). C'est bien cette mythique "Alhambra", ce lieu de

[139] Taylor écrit aussi : « Elles sont à égale distance des deux continents d'Europe et d'Afrique » (1860 : 249).
[140] Il est étrange de remarquer que leur récit abonde en champs lexicaux de l'orientalisme mais ne comporte en aucune part l'adjectif « exotique ».

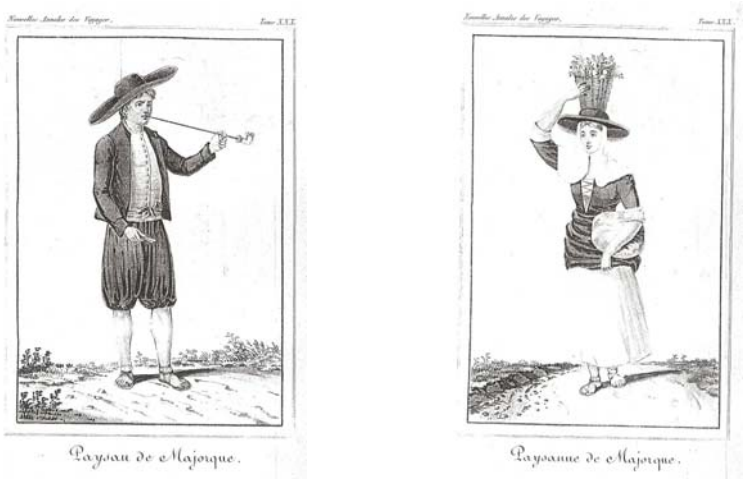
légende, symbole romantique par excellence du monde féerique, merveilleux et fantastique[141], que les voyageurs recherchent dans leur exploration de la capitale majorquine. Ce désir de rencontrer des attributs orientaux partout conduit parfois les voyageurs à commettre de terribles erreurs. Joséphine de Brinckmann qualifie sa cathédrale de byzantine (2001 : 326), le baron Dembowski caractérise le château de Bellver de « moresque » (1841 : 296). George Sand avoue que si ce ne fût à cause de Joseph Bonaventure Laurens qui « redressât toutes les erreurs archéologiques de ses devanciers », elle aurait elle-même commis l'erreur de « retrouver à chaque pas d'authentiques vestiges de l'architecture arabe » (1971 : 1069). Cet orientalisme n'était pas uniquement rencontré à Palma. À l'intérieur de l'île, que ce soit pour la simple cabane du paysan (Sand, 1971 : 1039) ou pour la maison de campagne des nobles majorquins, on n'oubliait jamais de rappeler l'influence arabe de ses constructions. Le confort du petit palais du comte de C… à Pollensa transporta Mme de Brinckmann dans le monde délicieux de l'Orient (2001 : 332). Même la description du paysage voulait plonger le lecteur dans les confins orientaux : « Si en quittant les montagnes, nous descendons vers les plaines de Palma, de Campos, de Manacor ; […] Le dattier couronne le toit des habitations ; le *cactus opuntia* entoure les jardins : le pays prend un aspect africain. » (Cambessèdes, 1826 : 10). Les seuls jardins de l'île que visitèrent les voyageurs, les jardins d'Alfabia, ne purent échapper à la référence obligée de l'Alhambra. Le voyageur se réjouit de trouver enfin un véritable site, le seul de l'île en vérité, intouchée par le passage du temps, fixé à jamais dans ce passé maure inchangé :

> « Ce n'est que dans les jardins d'Alfavia, en présence de cette nature qui reste la même à travers les révolutions politiques, que j'ai pu me faire illusion et me croire dans un autre Alhambra. Là, des eaux jaillissantes, des plates-bandes garnies de fleurs recherchées, des bosquets de citronniers et d'orangers chargés de fruits, des bosquets de palmiers, des berceaux de jasmin à grandes fleurs, représentaient assez bien un de ces délicieux séjours créés par le luxe des anciens maîtres de l'Espagne. » (Laurens, 1945 : 127)

C'est bien ce que recherchait tout voyageur sur l'île, « se faire illusion », pouvoir « se croire » et retrouver ce passé mythique qui lui permettait de s´évader dans le plus doux des songes merveilleux et y transporter son lecteur.

[141] L'Alhambra devint le lieu du merveilleux par excellence, la scène idéale des contes fantastiques et des légendes. L'écrivain new-yorkais, Irving Washington qui habita dans le palais arabe pendant quelques mois en 1829 écrivit une série de contes merveilleux, les *Contes de l'Alhambra*, ayant pour cadre principal cette enceinte.

Pour que le tableau soit complet, non seulement le cadre devait être oriental mais aussi les personnages. L'habitant ne pouvait échapper à ce retour vers le passé maure. Bien plus qu'européen, il devait avant tout se rapprocher de l'arabe. Son absence de vie intellectuelle lui donne « plus de ressemblance avec l'Africain qu'avec l'Européen » écrivait George Sand (1971 : 1073). Son costume était perçu comme très oriental. Celui des hommes était assimilé à celui des Turcs (« Ils ont la taille serrée dans une ceinture de couleur, et de larges caleçons bouffants comme les Turcs, en étoffes rayées, coton et soie, fabriquées dans le pays » Sand, 1971 : 1131) ou à celui des Grecs (« Par son costume, il rappelle les Palicares de la Grèce » Dembowski, 1841 : 30)[142].



Paysan de Majorque et Paysanne de Majorque, Jacques Cambessèdes.

Non seulement leur costume mais aussi leur coutume, leur musique « bien monotone, bien triste, bien arabe » (Sand, 1971 : 1066) et leurs chants[143] entre autres, transportaient le romantique français dans le monde magique des *Milles et une Nuits* d'Antoine Galland (1704). Lors d'un bal rustique de Mardi Gras, George Sand va jusqu'à comparer le chanteur au roi Belzébuth (1971 : 1129). Pendant les fêtes, l'assemblée était « assise par terre, accroupie à la manière des Orientaux et des Africains » (Sand, 1971 : 1130).

[142] Voir aussi Cambessèdes : « Le costume des hommes ressemble beaucoup à celui des Grecs » (1826 : 24), Grasset de Saint Sauveur : « Sa calotte, ses cheveux courts, sa casaque, ses larges culottes et ses souliers sans boucles, rappellent la mémoire des Grecs, les premiers alliés des insulaires baléares. […] Leur costume a aussi assez de ressemblance avec celui des Grecs actuels sous la domination des Turcs : il rappelle le souvenir du règne des Maures dans les îles Baléares. Ces insulaires diffèrent uniquement des Grecs par la longueur de l'habit qu'ils portent moins long. Ils n'ont point adopté l'usage de la moustache, et ne se coiffent point d'un turban. » (1807 : 333-334) ou encore Laurens : « On croit voir des Grecs modernes. » (1945 : 118)

[143] « Je m'imagine que les Arabes chantaient ainsi, et Mr Tastu, qui a fait des recherches à cet égard, s'est convaincu que les principaux rythmes majorquins, leurs fioritures favorites, que leur manière, en un mot est de type et de tradition arabes. » (Sand, 1971 : 1129)

Les récits de voyage veulent transporter le lecteur dans cet orient qui fait rêver toute cette génération de romantiques, c'est le passé oriental des Baléares que l'on essaie de faire revivre et que l'on tente de retrouver dans ces îles qui ont « la solennité et le silence de l'Orient » (Sand, 1971 : 1039). Jane Dubuisson dans un article géographique paru dans la *Revue du Lyonnais*, volume XIII, en 1841, intitulé « Palma », offrit aussi un portrait moyenâgeux de cette capitale. Rien n'y manque pour plonger le lecteur dans des rêves d'Alexandrie : des édifices arabes, la vieille cleypandre arabe, la fontaine jaillissante des patios usitée en Orient, une population dont la physionomie tient de la mollesse orientale, l'influence de l'art païen jusque dans les églises, l'influence de l'Orient dans une ligne de créneaux tout à fait arabes de La Lonja, L'Almudaina, dernière habitation du roi maure et la villa de M. de la Romana :

> « cette délicieuse retraite, d'une ordonnance toute mauresque, s'élève sur une colline au midi de la rade qu'elle domine ; comme en Orient, une cour plantée d'arbres et de fleurs, autour de laquelle règnent d'immenses divans, tient lieu de salon ; un double rang de colonnes aux chapiteaux largement épanouis soutient une galerie ornée de précieux débris de sculpture sarazine [sic], et se réflète [sic] dans le bassin d'un jet d'eau qui occupe le milieu du salon ; en soulevant une riche portière de Smyrne, notre vue s'arrêta d'abord sur une terrasse, entourée de grenadiers chargés de fleurs, de magnifiques aloès, de bananiers, de palmiers, députés solitaires de cette terre d'Afrique où nous allions aborder. » (1841 : 214)

La recherche de l'exotisme pendant la période romantique passe aussi par la quête de mœurs pittoresques et d'un homme exotique. C'est avant tout l'homme et ses coutumes pittoresques qui va émouvoir le voyageur, toucher son âme et celui du lecteur de récit de voyage. Mais qu'est-ce qu'un homme exotique au XIXème siècle ? Depuis des siècles et surtout depuis l'époque coloniale une dichotomie s'était créée entre l'homme civilisé et l'homme sauvage. Si au XVIème et XVIIème siècle, l'on parlait du bon civilisé et de l'inculte et barbare sauvage, au XVIIIème siècle la balance se renversa avec le baron de Lahontan qui popularisa le personnage du « **bon sauvage** », vigoureux, simple et généreux, ignorant la corruption des sciences et des arts, et heureux parce qu'il obéit à « la nature » sa mère. Marmontel (*Les Incas*), Rousseau (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*) et Bernardin de Saint Pierre (*La chaumière indienne*) consolidèrent cette figure du bon sauvage « libres, sains, bons et heureux ». Depuis Bernardin de Saint Pierre et le bonheur de la société primitive de l'île de France dans *Paul et Virginie* (1788), l'habitant des îles correspondait dans l'imaginaire français de l'époque à cette figure du « Vendredi » bon et heureux. Le voyageur romantique qui visitait les îles Baléares, des îles perdues en pleine

méditerranée et pratiquement inconnues en France, ne pouvait que s'attendre à y rencontrer un homme loin de la civilisation, un homme à l'état naturel[144]. Et c'est en effet, ce qu'il y rencontra et ce qu'il voulut dépeindre à ses contemporains. Il oublia totalement l'habitant de la ville, pour porter toute son attention sur l'habitant des campagnes qui correspondait complètement à l'image qu'il s'était faite de l'insulaire et qu'il recherchait. S'il mentionnait parfois, le palmésan, ce n'était que pour regretter son européisation autant dans le costume que dans les coutumes (Taylor : 1860 : 251). Dans sa fuite du monde civilisé et industriel, dans sa recherche du pittoresque, le voyageur se pencha sur le seul élément de la société majorquine non touchée par le progrès et arrêtée dans un temps primitif : le "pagès". Ce paysan lui offrait « la nature prise sur le fait » (Laurens, 1945 : 118) et composaient « un tableau vivant qui rappelle les moissonneurs de Léopold Robert. » (Laurens, 1945 : 118). Ces bergers majorquins avec leur peau de chèvre brune sur le dos le plongeait dans « la plus haute antiquité » et aiguisait son imagination toute romantique. Sa description touchait souvent l'archétype, comme celle de Charles Dembowski :

> « Il ignore la *cuchillada*, coup de couteau, vide ses querelles à coups de poing, tricotte des bas ou chante pendant ses loisirs, et vénère saint Antoine à l'égal de Dieu et de la Vierge. » (1841 : 299)

On insista, répéta à haute voix et exagéra la bonté, la douceur, et le bonheur de ce peuple des campagnes. Suivant la tradition que Strabon avait débutée avec son portrait des insulaires dans une paix continuelle et un bonheur parfait, tous les voyageurs, y compris Grasset de Saint Sauveur, qui était plus critique des îles que flatteur, reprirent ce qui peu à peu se transforma en un cliché. Illustrée soit par des anecdotes (Taylor, 1860 : 252-253), soit par des données judiciaires (Dembowski, 1841 : 300), ou de simples exclamations (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 299), la pureté de ce peuple pacifique, bon et heureux inonda les pages des récits de voyage. Si le faible degré de civilisation, la primitivité de cet insulaire furent décrits sous des angles très positifs par la plupart des romantiques car ils offraient cette image de l'autre tant attendue dans les îles, l'un de nos voyageurs l'appréhenda de manière beaucoup plus négative. Loin d'être enchantée par cette société à l'état naturel, elle fut heureuse de « quitter les sauvages de

[144] Joséphine de Brinckmann écrit dans sa lettre du 26 juin 1850 que dans le continent, on considère généralement les Baléares « comme pays perdus pour la civilisation » (2001 : 332). Et Jacques Cambessèdes écrivait à propos d'Ibiza : « Lorsqu'on l'aperçoit de la mer, on ne voit qu'une vaste forêt qui semble couvrir toute l'île ; son aspect sauvage annonce le foible degré de civilisation auquel sont parvenus ses habitans. » (1826 : 31).

la Polynésie pour le monde civilisé » (Sand, 1971 : 1177). Son tableau de cette société primitive est en totale opposition avec la douce description bucolique des amours des paysans majorquins par Dembowski (1841 : 300)[145], une scène pastorale digne de Tasse et de Virgile. George Sand ne cherchait absolument pas à faire rêver son lecteur en le transportant dans les temps les plus reculés de la pastorale antique, mais lui présentait au contraire la dure réalité à laquelle elle fut confrontée : un paysan ignorant, pratiquement animal, à l'état premier de l'évolution humaine, une « île des singes » comme elle osa l'appeler[146].

C'est malheureusement cette caractérisation négative et fort subjective de ce peuple qui marqua les historiens et les géographes de l'époque. Dans l'ouvrage, *L'Univers ou Histoire et description de tous les peuples, de leurs religions, mœurs et coutumes, etc.* en appendice du tome sur l'Espagne, le chapitre « Îles Baléares et pityuses » de Frédéric Lacroix (1847), reprenait entièrement l'opinion de l'écrivaine, affirmant que le témoignage des voyageurs qui citaient des faits était plus fiable que l'assertion des géographes. Il définissait le peuple baléare par son absence de civilisation qu'il ne devait pas à lui-même mais aux institutions sociales, aux autorités locales et au gouvernement central « qui ne font rien pour instruire et civiliser ce peuple, plus digne de compassion que de blâme. » (1847 : 9).

Le dernier élément exotique, pittoresque par excellence quel que soit le voyageur, l'époque ou le pays visité, est bien entendu la description des fêtes traditionnelles, autant des fêtes religieuses comme des fêtes profanes. La foire aux bestiaux décrite par Grasset de Saint Sauveur fut l'objet d'un charmant tableau champêtre. C'est d'ailleurs, l'un des seuls passages du *Voyage* où le consul devient lyrique et se laisse emporter par sa sensibilité pour nous offrir une description des plus pittoresques :

---

[145] « Par son costume il rappelle les Palicares de la Grèce ; par ses amours, les bergers du Tasse et de Virgile. Lorsqu'une jeune fille plaît à un paysan mallorquin, il sollicite des parents la permission de fréquenter leur maison. S'il trouve sa bien-aimée en conversation avec un rival, il se retire ou se tient à l'écart, attendant avec une résignation édifiante qu'on veuille bien l'écouter à son tour. En public, le fiancé ne parle jamais à sa future qu'à distance respectueuse. Dans les veillées du village, il lui exprime sa passion en lui jetant de la poudre de verre sur les cheveux, et la belle est toute fière de cet hommage public rendu à ses charmes. » (Dembowski, 1841 : 300)

[146] « Et pourtant ce paysan majorquin a de la douceur, de la bonté, des mœurs paisibles, une nature calme et patiente. Il n'aime point le mal, il ne connaît pas le bien. Il se confesse, il prie, il songe sans cesse à mériter le paradis ; mais il ignore les vrais devoirs de l'humanité. Il n'est pas plus haïssable qu'un bœuf ou un mouton, car il n'est guère plus homme que les êtres endormis dans l'innocence de la brute. » (1971 : 1158)

> « La plaine est couverte de petites boutiques. Là, au milieu des troupeaux bêlans, des groupes de jeunes gens assis sur l'herbe, à l'ombre d'un olivier, font un repas champêtre ; ici d'autres se livrent à la danse au son d'une rustique musette ; un étranger paroît-il, on s'empresse de l'inviter à prendre part au festin, ou à la danse : on se réjouit lorsqu'il accepte. » (1807 : 298)

La fête de Saint-Antoine, avec son mélange de profane et de sacré caractéristique des peuples peu civilisés, satisfit entièrement la quête d'exotisme du voyageur. Ce tableau insolite ne pouvait que délecter le lecteur de l'époque :

> « Le jour de mon arrivée on célébrait dans ce village la fête de saint Antoine, patron de Mallorque [sic]. Un prêtre était établi sous le perron de la maison commune, et aspergeait d'eau bénite la longue procession de porcs et de mulets qui défilait devant une statue du saint. Des paysans masqués en l'honneur du carnaval conduisaient ces animaux, et au moment de la bénédiction, ils déposaient leur offrande à l'image du saint, sur un plat d'argent que tenait un jeune clerc. » (Dembowski, 1841 : 300)

Dans cette recherche inassouvie de l'altérité dans toute sa différence, la religion ou son appréhension devait être aussi diamétralement opposée à celle du voyageur et du lecteur. Les fêtes religieuses décrites par notre voyageur se réduisaient à celles qui offraient une conception singulière de la religion : la fête de Saint-Antoine pour sa combinaison étrange d'éléments profanes et sacrés et les processions de la semaine sainte pour leur étalement extrême de la dévotion allant souvent jusqu'à l'excès. Ces processions, firent sourire, entre autres, Jacques Cambessèdes (1826 : 25-26). Le « tumulte » qui régnait dans les églises, un lieu de silence et de recueillement, la fureur des moines qui excitaient la foule, l'exagération de la passion du peuple qui avait suspendu à tous les carrefours un mannequin représentant Judas avec un écriteau énumérant les forfaits du traître qui pouvaient être entre autres le fait d'être le chef des francs-maçons et des libéraux, la violence avec laquelle on les fusillait ensuite avant de les brûler et de les jeter à la mer, étaient autant de détails qui en faisaient des fêtes plus païennes que religieuses.

Les fêtes furent le prétexte à de longues descriptions pittoresques, un sujet parfait pour ces tableaux vivants dignes des plus grands peintres. En plus d'exotisme et d'insolite, elles offraient au lecteur ce second élément tant recherché : de l'esthétique et du pittoresque.

3.2. L'ESTHÉTISME

En effet, le voyageur romantique, dans sa rencontre avec l'ailleurs, était aussi à la recherche du plaisir esthétique, de la beauté et d'objets beaux à peindre. Selon Pierre Larousse, l'esthétique est ce « qui a rapport au sentiment, et particulièrement au sentiment du beau » (1866 : tome 7, 966). À l'époque romantique, le but de l'esthétique était d'exciter les sensations et de faire naître le plaisir. Et c'est bien cette définition de Kant[147] que l'artiste, Joseph-Bonaventure Laurens adopta. En effet, comme nous l'avons déjà vu dans la première partie, c'est en quête de « sujets nouveaux d'étude et d'émotion » (1945 : 40) qu'il visita l'île. Quels furent les éléments de l'île qui firent naître cette émotion provoquée par le plaisir esthétique ?

Les vestiges du passé et les **ruines** avaient fait frémir toute une génération de Chateaubriand et, comme l'écrit Juan Ramis de Ayreflor, dans le prologue de l'édition de la Biblioteca Raixa (1945), parlèrent au cœur de l''antiquaire' français : « La visión de los restos del pasado le atrae y le emociona ; todo lo tradicional, todo lo típico, todo lo pintoresco, le encanta ; y siente hondamente la sugestión de las evocaciones» (1945 : 19). Les monuments de Palma lui provoquèrent un « chaos de sensations et de réflexions». Les ruines du couvent de Santo Domingo l'affligèrent et auraient pu lui évoquer des méditations « à la manière de Volney » [148] :

> « Combien de fois je suis venu parmi les ruines remuer ces fragments de colonnes, ces éclats de marbres, ces blasons tumulaires ! Artiste, j'éprouvais de vifs regrets; étranger, j'étais plus indifférent, car ces vieux murs écroulés n'étaient pas un souvenir de ma patrie ni de mon enfance, et leur chute ne pouvait m'affliger comme la perte d'une vieille connaissance. Si je m'étais assis sur ces ruines pour méditer à la manière de Volney, j'aurais eu bien des choses à dire sur les peintures qui couvraient les murs du cloître, et qui représentaient le supplice de pauvres malheureux condamnés par l'inquisition. En citant des sentences de ce fameux tribunal, j'aurais bien pu lui infliger

[147] Dans l'article *Esthétique* du *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* : « Dans le système de Kant, Jugement qui considère les formes des choses de manière à en tirer un sentiment de plaisir » (1866 : tome 7, 966)

[148] Voir *Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des empires*, 1791. L'auteur, sur les ruines de Palmyre, se livre à de profondes méditations sur la destruction de tant d'empires à qui leur puissance colossale semblait promettre une éternelle durée, et qui n'en ont pas moins obéi à la loi de la nature. À travers, « un génie des tombeaux et des ruines », il dénonce les tyrannies que le temps justicier finit par détruire : « Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux ; c'est vous que j'invoque ; c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui ! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentiments profonds et des hautes pensées. Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes ou fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter ! C'est vous qui, lorsque la terre entière asservie, se taisait devant les tyrans, proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent, et qui, confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave, attestiez le saint dogme de l'égalité. C'est dans votre enceinte, qu'amant solitaire de la liberté, j'ai vu m'apparaître son génie, non tel que se le peint un vulgaire insensé, orné de torches et de poignards, mais sous l'aspect auguste de la justice, tenant en ses mains les balances sacrées où se pèsent les actions des mortels aux portes de l'éternité. » (1979 : 1)

> une flétrissure de plus, mais, paix aux morts; d'ailleurs, ces temps de barbarie et de cruauté sont loin de nous. » (1945 : 82-83)

Les ruines de ce « couvent de l'inquisition » ne laissèrent pas non plus indifférente George Sand. Mais ses sentiments furent bien autres, elle approuva la destruction de cet édifice et l'action de délivrance de ce peuple qui se libéra du joug de la religion et défendit les actions de Mendizabal qui sacrifia « l'art et la science à des biens plus précieux, la raison, la justice, la liberté religieuse ». (1971 : 1088-1091). La romantique s'indigna même contre les poètes et les artistes qui regrettent l'effondrement des monuments et déplorent, comme Chateaubriand[149], la fuite du temps au lieu de louer l'action des hommes qui se sont libérés des temps obscurs :

> « Pleure donc qui voudra sur les ruines ! Presque tous ces monuments dont nous déplorons la chute sont des cachots où a langui durant des siècles, soit l'âme, soit le corps de l'humanité. Et viennent donc des poètes qui, au lieu de déplorer la fuite des jours de l'enfance du monde, célèbrent dans leurs vers, sur ces débris de hochets dorés et de férules ensanglantées, l'âge viril qui a su s'en affranchir ! » (1971 : 1092)

Dans une tradition bien romantique, ces ruines l'emportèrent dans une rêverie qui lui permit de méditer sur les significations de ces dernières. Au moyen d'un dialogue, « parmi les décombres d'un couvent ruiné », entre un artiste qui regrette la perte du couvent pour le bien de l'art, et un moine qui le fait descendre jusqu'aux cachots de l'Inquisition et lui fait comprendre les horreurs qu'ils renferment, elle réussit à persuader l'artiste et le lecteur du bien fondé de la destruction de ce monument. Les ruines sont pour elle, comme pour Volney, une leçon pour l'humanité où la justice triomphe sur le mal[150] :

> « Si j'étais chargé d'ériger un autel destiné à transmettre aux âges futurs un témoignage de la grandeur et de la puissance du nôtre, je n'en voudrais pas d'autre que cette montagne de débris, au faîte de laquelle j'écrirai ceci sur la pierre consacrée :
> "Au temps de l'ignorance et de la cruauté, les hommes adorèrent sur cet autel le Dieu des vengeances et des supplices. Au jour de la justice, et au nom de l'humanité, les hommes ont renversé ces autels sanguinaires, abominables au Dieu de miséricorde." » (1971 : 1102)

---

[149] Voir par exemple, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811 : « Je me disais pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse : Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis ? Ce soleil qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare, avait vu mourir Aspasie. Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour : d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre. » (Lagarde et Michard : 1985 : 68)

[150] Ce passage dévoile les idées anticléricales et antireligieuses de son auteur et sa condamnation de l'art pour l'art.

Les monuments gothiques, autre passion des romantiques selon Arturo Farinelli, causèrent un fort plaisir esthétique à nos voyageurs.

Au tout début du XIXème siècle, l'architecture religieuse s'inspirait des temples grecs comme par exemple l'église de la Madeleine à Paris et l'art gothique ne faisait absolument pas partie de l'esthétique du moment. Le néoclassicisme l'avait d'ailleurs proscrit. Grasset de Saint Sauveur avait écrit à propos de la cathédrale de Palma : « La cathédrale est belle, mais d'une architecture gothique » (1807 : 87). Ce fut Chateaubriand qui révéla la beauté de l'art gothique. Dans son œuvre *Le génie du christianisme* (1802), élargissant les horizons du goût, il attira l'attention sur des sources de beauté à peu près méconnues jusqu'alors. Il suscita l'intérêt pour le Moyen Âge, les vertus héroïques de la chevalerie et l'architecture des églises gothiques : « L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière », « On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frémissement et un sentiment vague de la Divinité. » (Chateaubriand, 1816 : 29). Son interprétation symbolique de la cathédrale gothique aida à en retrouver le sens véritable et la poésie mystique :

> « Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture.[…] Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages, qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique ; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. » (Chateaubriand, 1816 : 30-31)

Le Moyen Âge chrétien fomenta dès lors l'intérêt des historiens et des archéologues et inspira l'art romantique[151]. L'artiste romantique se passionna pour l'art gothique. Laurens expliqua ainsi cette passion :

> « Il est étonnant que, pendant trois cents ans, on ait méconnu le mérite de l'architecture du moyen-âge, et qu'on ait fermé les yeux à l'inconvenance qui résulte des formes grecques ou romaines transportées dans nos églises chrétiennes. Le mot gothique était une épithète tellement méprisante il n'y a pas trente ans, que Grasset de Saint-Sauveur, en parlant d'une église de Palma, dit qu'elle est belle, quoique gothique. Au contraire, je dirai aujourd'hui, qu'elle n'est pas belle, parce qu'elle n'est pas gothique, et cela sans aveuglement ni prévention; » (1945 : 84)

[151] Voir entre autres, *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo (1831).

Lorsque Laurens visita Palma, ce furent avant tout les monuments gothiques qui attirèrent son attention : la cathédrale, la Lonja et les églises gothiques : Sainte-Eulalie, Saint-Michel, Saint Nicolas et le couvent de la Mission. Neuf de ses trente-cinq gravures sur Majorque, soit vingt-cinq pour cent, représentent ces édifices. Juan Ramis de Ayreflor écrivit à ce sujet :

> « No falta en Laurens, precisamente, una de las características del romanticismo histórico: el amor y la devoción al arte gótico, como natural reacción contra el neoclasicismo que lo había postergado. Nuestro artista tiene un agudo reproche para Grasset de Saint Sauveur, porque, hablando de determinada iglesia de Palma, dijo que era bella, aunque gótica. » (1945 : 19).

La contemplation de la porte méridionale de la cathédrale de Palma fit naître en ce voyageur bien plus qu'un plaisir esthétique, elle excita toutes ses sensations et aboutit à un véritable ravissement :

> « son premier aspect me fit bondir de joie et d'enthousiasme, et pendant une heure que je passai l'observer, mon admiration se maintint au même degré d'exaltation.
> Nulle part je n'avais eu l'occasion de contempler un ensemble de lignes mieux distribué et une finesse d'exécution aussi étonnante; jamais l'art gothique ne m'était apparu plus correct, plus savant, plus expressif. » (1945 : 72)

Isidore Taylor avait aussi appréciée « cette belle architecture du treizième siècle, si sombre et si religieuse » (1860 : 252). George Sand, au contraire, la jugea d'une « immense nudité », sévère et sombre à l'intérieur, et ne lui accorda d' « estimable, comme goût que le portail méridional, signalé par M. Laurens » (1971 : 1075).
La Lonja, par contre, fut unanimement prisée par tous les voyageurs[152] :

> « Nous la représentons dans tout l'éclat qu'elle possédoit au XVIe siècle, et nous ne craignons pas d'affirmer que cette architecture est supérieure à celle de nos bourses modernes, élevées sur le modèle des temples de la Grèce. » (Taylor, 1860 : planche 48)

Elle fut gravée par Isidore Taylor et Joseph-Bonaventure Laurens. « Les meilleurs monuments » aux dires de Dembowski, avaient fait l'objet de littérature en France. La

[152] Voir aussi Cambessèdes : « … l'ancienne bourse, édifice vaste et d'une belle construction » (1826 : 25), Laurens : « …bel édifice, resté presque intact comme un monument de la splendeur passé du commerce majorquin » (1945 : 92), Sand : « La Lonja est le monument qui m'a le plus frappé par ses proportions élégantes et un caractère d'originalité que n'excluent ni une régularité parfaite ni une simplicité pleine de goût. » (1971 : 1076) et Dembowski : « Les meilleurs monuments sont cependant tous postérieurs à l'expulsion des Arabes. De ce nombre est le magnifique palais gothique de la Bourse, où se traitaient de grandes affaires commerciales dans les temps prospères de Mallorque, et qui ne sert plus qu'aux bals masqués ; » (1841 : 296).

cathédrale gothique de Palma selon Mme de Brinckmann était célèbre en France[153]. En effet, un article du *Magasin pittoresque* du mois de septembre 1837 avait reproduit une vue de cette dernière (p. 281-282). D'après Laurens et George Sand, le *Magasin Pittoresque* du mois de janvier 1837 avait aussi publié une gravure de la Lonja de Palma de Majorque.

La Lonja (la bourse) à Palma, Isidore Taylor.

Et enfin, le dernier élément et le plus important sans aucun doute qui émut aux plus profonds de leur être les voyageurs romantiques fut **le paysage** offert par la nature insulaire. Dans ces îles, « On goûtait et on admirait le paysage, suprêmement romantique » (Farinelli, 1936 : 676). Rochers, montagnes, falaises, une nature sauvage exubérante et grandiose, les îles renfermaient tous les composants du paysage romantique (Serrano, 1993 : 8-10). Cet « Eldorado de la peinture » (Sand, 1971 : 1039), où « tout y est pittoresque », semblait attendre et inviter l'artiste : « Là, la végétation affecte des formes altières et bizarres ; […] jusqu'au moindre cactus rabougri au bord du chemin, tout semble poser avec une sorte de vanité pour le plaisir des yeux. » (Sand, 1971 : 1039-1040). La romancière et l'artiste Laurens furent particulièrement sensibles à la beauté de la nature de l'île et la consacrèrent « paradis des peintres ». Mais cette nature n'exalta pas seulement les sensations des artistes et des écrivains romantiques. Une dilettante, Mme de Brinckmann fut profondément émue par le paysage qui se déployait devant elle pendant son trajet de Valldemossa à Deía. Si son exaltation peut paraître de nos jours un peu extrême, jouant trop sur les exclamations, les superlatifs et les adverbes d'intensité, ce style complaisait au lecteur de l'époque :

[153] « Tú conoces cuál es la fama de la catedral de Palma ; este renombre está del todo justificado. » écrit-elle à son frère Hugues Delporte dans sa lettre du 26 juin 1850. (2001 : 326)

> « ¡Ah! qué encantadora naturaleza, qué adorable paseo hice a través de las montañas y siempre viendo el mar! ¡Qué bonito cuadro ese pequeño pueblo de Deià situado a tanta altura en la montaña, con sus casas tan blancas, esparcidas entre los peñascos, los naranjos, las más hermosas enramadas posibles y regadas con las mejores aguas del mundo, que caen por todos los lugares en cascadas! » (2001: 329)

Cette nature, qui comme nous l'avons déjà vu, était d'abord montagneuse, réduite aux paysages de la Sierra Tramuntana entre Soller et Valldemossa, pouvait atteindre le summum de l'esthétique. Selon George Sand, la vue des montagnes depuis la chartreuse de Valldemossa est sublime et offre au peintre et au poète la plus pure beauté. À la manière de Théophile Gautier, la romantique fit une description très pittoresque de ce panorama, reproduisant « grâce à la magie du style, tout ce qu'il est possible à l'œil de voir et au pinceau de peindre. »[154] :

> « tableau sublime, encadré au premier plan par de noirs rochers couverts de sapins, au second par des montagnes au profil hardiment découpé et frangé d'arbres superbes, au troisième et au quatrième par des mamelons que le soleil couchant dore des nuances les plus chaudes, et sur la croupe desquels l'œil distingue encore, à une lieue de distance, la silhouette microscopique des arbres, fine comme l'antenne des papillons, noire et nette comme un trait de plume à l'encre de Chine sur un fond d'or étincelant.[…]
> C'est une de ces vues qui accablent parce qu'elles ne laissent rien à désirer, rien à imaginer. Tout ce que le poète et le peintre peuvent rêver, la nature l'a créé en cet endroit. Ensemble immense, détails infinis, variété inépuisable, formes confuses, contours accusés, vagues profondeurs, tout est là, et l'art n'y peut rien ajouter. » (1971 : 1117)

Son enthousiasme pour le paysage majorquin est sans fin car « la nature est belle partout, et partout semée d'habitations pittoresques à qui mieux mieux, chaumières, palais, églises, monastères. » Elle incita les grands paysagistes à visiter « cette île enchantée », où tout angle de chemin, toute citerne arabe, toute croix de pierre ou lisière de bois d'oliviers est digne du pinceau (1971 : 1171). Son invitation fut bien répondue : nombreux furent les peintres européens à visiter l'île dans la seconde moitié du siècle : Adolphe Balfourier, Gustave Doré, Francesc-Xavier Parcerisas, Joaquim de Cabanyes i Ballester, Benet Mercadé, Gaston Vuillier, Santiago Rusiñol, Joaquim Mir, Degouve de Nuncques, Fèlix Mestres Borrell (Trenc, 2001 : 177-190). Le souvenir de cette vision idyllique de la nature de l'île la réconforta même dans des moments de mélancolie à Paris car ce n'est que dans la campagne majorquine qu'elle pouvait rencontrer une nature « archi-romantique, archi-folle et archi-sublime » (1971 : 1173). C'est donc dans le paysage majorquin que l'on pouvait trouver le « sublime », ce sublime qui « nous

[154] Larousse, Article *Pittoresque*, 1866 : tome 12, 1090.

secoue jusqu'aux intimes profondeurs de notre être », qui «allume en nous un enthousiasme impétueux »[155]. Et c'est bien un paysage sublime que l'artiste Laurens rencontra dans la vallée de Soller et de Valldemossa et dans les montagnes entre les deux villages. « La nature ne fit pas défaut » à son attente : « les points de vue les plus sauvages », « la végétation méridionale dans toute sa liberté », « les hameaux les plus rustiques », des vues « d'un grandiose étonnant » (1945 : 131-132) comblèrent ses expectatives et firent l'objet de sept magnifiques gravures.

Le « sublime » trouva son expression la plus vive dans deux composants importants de ce paysage : l'olivier et l'oranger. Les voyageurs romantiques consacrèrent l'olivier en élément symbole de l'île. Laurens y dédia l'une de ses gravures : la gravure L « Oliviers dessinés au naturel dans les montagnes entre Soller et Valdemusa », la plus réussie comme paysagiste.

Oliviers dessinés au naturel dans les montagnes, entre Sóller et Valldemossa, Laurens.

L'olivier majorquin éveilla en lui une forte admiration et déchaîna la créativité de l'artiste qui se laissa porter par son imagination fructueuse. L'olivier et ses formes monstrueuses emportèrent le voyageur dans ce monde angoissant des romans fantastiques tan prisés par les romantiques[156]. Il aurait pu être un protagoniste à part entière d'un des *Caprichos* de Goya ou d'un conte cauchemardesque de Charles Nodier :

> « Bientôt, je rencontrai l'olivier, non pas maigre, chétif et mutilé comme sur nos côtes, mais sous la forme d'un arbre de haute futaie. La grosseur du tronc, ses formes si bizarres et si variées, l'élancement élégant et gracieux de ses branches, ne cessaient d'attirer mon attention. Jamais mes regards n'avaient été autant frappés de la prodigieuse multiplicité d'aspects que peut présenter une seule et même espèce dans le règne végétal : à chaque pas j'aurais voulu m'arrêter pour crayonner ces formes d'une

[155] Larousse, article *Sublime*, 1866 : tome 15, 1170.
[156] L'inspiration fantastique se répandit en France vers 1830, sous l'influence d'Hoffmann.

> apparence si fantastique. Ces troncs d'oliviers se présentaient tantôt sous la forme d'un monstrueux boa entortillé, tantôt sous celle d'un large vase creusé et rempli de petites fleurs; l'imagination pouvait constamment et sans effort trouver les ressemblances les plus extraordinaires. Ainsi, par exemple, dans la Planche L, qui n'est que la reproduction d'un dessin fait d'après nature avec toute l'exactitude possible, n'est-on pas frappé de l'apparence d'un dragon tenant un chien dans ses griffes? J'aurais voulu multiplier ces figures de la végétation capricieuse des oliviers de Majorque; mais j'ai craint d'être accusé de vouloir faire passer des jeux de mon imagination pour des jeux réels de la nature. » (Laurens, 1945 : 125)

C'est cette même métaphorisation fantastique de l'olivier que met en avant George Sand. Elle reprend même la métaphore du boa et celle du dragon. Mais cet olivier attise son imagination romantique et elle pousse au plus haut point la personnification fantastique de cet arbre. L'olivier deviendra tour à tour tous les animaux terrifiants de la littérature fantastique : le dragon, le centaure, la guenon, le reptile, le satyre, le bouc. La romancière nous fait ici une démonstration de son plus beau style :

> « Quand on se promène le soir sous leur ombrage, il est nécessaire de bien se rappeler que ce sont là des arbres ; car si on en croyait les yeux et l'imagination, on serait saisi d'épouvante au milieu de tous ces monstres fantastiques, les uns se courbant vers vous comme des dragons énormes, la gueule béante et les ailes déployées ; les autres se roulant sur eux-mêmes comme des boas engourdis ; d'autres s'embrassant avec fureur comme des lutteurs géants. Ici c'est un centaure au galop, emportant sur sa croupe je ne sais quelle hideuse guenon ; là un reptile sans nom qui dévore une biche pantelante ; plus loin un satyre qui danse avec un bouc moins laid que lui ; et souvent c'est un seul arbre crevassé, noueux, tordu, bossu, que vous prendriez pour un groupe de dix arbres distincts, et qui représente tous ces monstres divers pour se réunir en une seule tête, horrible comme celle des fétiches indiens, et couronnée d'une seule branche verte comme d'un cimier. » (1971 : 1171)

Leur majesté lui fit ressentir les limites de l'écriture et elle ressentit le besoin du pinceau ou du burin pour « rendre le grand style de ces arbres ». Seuls les grands paysagistes, comme Rousseau, Dupré, Corot ou Huet pourraient dignement les représenter selon elle. Le botaniste Jacques Cambessèdes fut lui aussi ébloui par les dimensions considérables de cet arbre dans l'île : « Je mesurai, auprès de Valldemosa, un olivier dont le tronc, parfaitement sain, avoit vingt pieds huit pouces de circonférence à trois pieds au-dessus du sol. » (1826 : 8).

Le second élément symbole de l'île est l'oranger. À l'opposée de l'olivier et de son symbolisme effrayant d'animaux fantastiques et terrifiants, l'oranger ramena le voyageur au jardin des Hespérides et à son paradis perdu. Non plus fantastique, mais au contraire féerique et magique, l'orangeraie plongea le voyageur non dans l'ambiance infernale du cauchemar goyesque mais dans la douce ambiance de l'éden et de ses

rêveries délicieuses. Consacrée par la tradition littéraire[157] comme jardin des Hespérides ou île dorée, Majorque et particulièrement la vallée de Soller offrit au voyageur tout le plaisir que pouvait procurer la vision du paradis. C'est bien un « sentiment d'admiration et de bien-être » (1945 : 128) que Laurens ressentit dans un verger d'orangers de Soller qu'il qualifia de « jardin des hespérides ». Jacques Cambessèdes fut subjugué par la beauté du site au point qu'il eut « de la peine à trouver des expressions qui peignissent le plaisir » qu'il éprouvait (1826 : 16). Si Laurens faisait étale de son enthousiasme tout au long de son récit, ce fut la première et l'unique fois que le botaniste nous faisait part de ses sensations de plaisir. L'orangeraie fut décrite comme un lieu féerique et magique au « printemps éternel » (Taylor, 1841 : 302) dont la contemplation faisait oublier le temps et soi-même (Cambessèdes) et emporter le voyageur dans de douces rêveries (Laurens). Comme Rousseau, dans l'île de Saint-Pierre[158], le paysage de la vallée des orangers amena Laurens dans une « rêverie délicieuse, image des voluptés pures que Dieu procure à l'homme pour lui faire aimer la vie et le consoler de ses douleurs. » (1945 : 128). Lieu clos, temps hors du temps, éternité, nature magique et paradisiaque, le voyageur voulut donner à la vallée de Soller cette dimension mythique qui se cachait derrière l'appellation de « jardin des Hespérides ». Selon Jean Chevalier, « le mythe représente l'existence d'une sorte de Paradis, objet des désirs humains, et d'une possibilité d'immortalité (la pomme d'or) » (1982 : 502). L'orangeraie fut perçue comme un abyme temporel où l'homme s'oubliait et rencontrait pour un instant l'immortalité et la volupté du rêve.

Recherche d'exotisme, recherche du beau et du plaisir esthétique, nos voyageurs romantiques rencontrèrent dans ces îles toutes leurs expectatives. Le résultat de leur voyage, leur récit cimenta les bases d'une stylisation des îles Baléares qui perdura plus d'un siècle et demi. Une île exotique, pittoresque voire un peu orientale, de magnifiques monuments gothiques et un paysage à couper le souffle qui fait remonter le voyageur dans le paradis perdu et le plonge dans la volupté du rêve. Il offrait au lecteur de l'époque ce qu'il désirait : une aventure dans une terre exotique et orientale qui faisait rêver et parlait à l'âme avec ses paysages sublimes et inégalables. Les romantiques auront tout dit sur ces îles. Les voyageurs postérieurs ne se livreront qu'à l'imitation et

[157] Voir Grasset de Saint-Sauveur : « … que l'observateur promène ses regards sur l'île de Majorque, il la verra parée de bois d'orangers odoriférans [sic], dont les fruits recherchés ne le cèdent en rien à ceux de Malte et de Portugal, et lui ont fait donner le beau nom d'île dorée. » (1807 : 44)
[158] Voir la cinquième promenade de *Les rêveries du promeneur solitaire*, 1778.

seront incapables de renouveau. Nous pourrions parfaitement appliquer aux îles Baléares l'affirmation de Jean-René Aymes à propos de l'Espagne :

> « L'abondante littérature de thème hispanique, alimentée par des récits de voyages, ne se tarit pas vers les années 1860-1870, mais elle entre dans une crise. Les ouvrages qui vont paraître tantôt se nourriront d'informations pratiques – l'ère des « guides du voyageur » vient de s'ouvrir – tantôt verseront dans la politique, tantôt se borneront à la description des monuments célèbres. L'époque des grands récits d'aventure (à la Dumas), des mémoires en partie intimistes (à la George Sand), des carnets de route magistralement griffonnés (à la Hugo) est révolue. Les nouveaux auteurs se livrent au plagiat, s'abstiennent de s'interroger sur l'âme espagnole, bref se montrent incapables du moindre renouvellement. » (1983 : 24-25)

Mais pourquoi certains de ces ouvrages sont-ils encore les livres emblèmes de ces îles de nos jours ? Pour la première fois, au XIXème siècle, voyager ne signifiait pas uniquement découvrir l'autre et une nouvelle culture mais rencontrer un plaisir personnel dans la contemplation de nouveaux paysages, une émotion et de nouvelles sensations. Si des œuvres comme *L'hiver à Majorque* de George Sand ou *Souvenirs d'un voyage d'art à Majorque* de Joseph-Bonaventure Laurens sont encore de nos jours des livres emblématiques, c'est parce qu'ils offrent justement cette nouvelle vision du voyage et de l'île : la découverte du plaisir esthétique et de nouvelles images provoquant une émotion. Dans une société aussi imagée que la nôtre, voyager signifie encore se dépayser, découvrir de beaux paysages et s'émouvoir devant leur beauté. « Le touriste contemporain visite des espaces plus que des populations. Que recherche-t-il, fondamentalement ? De nouveaux paysages, de nouvelles expériences de nature variée ?» écrit Rémy Knafou dans *Les stations intégrées de sports d'hiver des Alpes Françaises* (1978 : 306)[159]. Nous n'avons donc toujours pas dépassé cette stylisation de nos îles mais nous en avons peu à peu écarté un des aspects, le côté humain, même si nos guides évoquent encore pour leur pittoresque les fêtes traditionnelles et païennes de ses îles et leurs costumes traditionnels.

[159] In Miquel Seguí Llinás (1991 : 415)

CONCLUSION

Dans cette étude, nous avons voulu donner une vision d'ensemble approfondie du voyage et du récit de voyage des voyageurs français aux îles Baléares pendant la première moitié du XIXème siècle. Si quelques chercheurs avaient ébauché auparavant certains thèmes bien spécifiques et restreints concernant ce voyage aux Baléares, personne n'avait jusqu'à présent traité le sujet dans sa globalité. Miquel Seguí Llinás fut le premier à nous proposer une étude touristique du voyage aux Baléares au XIXème siècle. Sa thèse, *El descubrimiento de las islas olvidadas, Córcega y las Baleares vistas por los viajeros del siglo XIX* (1991), comprenait un grand nombre de nos voyageurs français et avaient apporté de nombreux éclaircissements quant à leur voyage. L'historien Alejandro Sanz de la Torre, dans son article *El descubrimiento romántico de Mallorca* (1996), avait nommé quelques grands noms comme Grasset de Saint Sauveur, le baron Taylor, Laurens et George Sand et avait commencé à souligner l'image médiévale, orientale et gothique que ces derniers diffusèrent en France. Eliseo Trenc, dans son article *Les peintres-voyageurs européens et catalans à Majorque autour de 1900 : La vision d'un paradis* (2001), se contentait d'étudier les artistes comme Alexandre de Laborde, Joseph Bonaventure Laurens, le baron Davillier et Gaston Vuillier, tous deux postérieurs à notre période, à la recherche d'une île exotique, d'un coin de paradis perdu aux paysages grandioses. Carlota Vicens Pujol, dans son article *Majorque dans les textes des voyageurs français entre 1800 et 1850 : de l'île à l'insularité* (2004), se penchait sur le récit de voyage de cinq de nos voyageurs et nous en donnait une approche mytho-critique. Francisca Lladó Pol, dans son *Souvenirs de Mallorca : la visión de los pintores viajeros* (2008), analysait l'évolution du regard

porté sur Majorque du début du XIXème siècle au début du XXème, de la vision pittoresque à une vision plus réelle, nous donnant ainsi une étude précise du personnage de Laurens et de son œuvre d'un point de vue artistique. Pour ne citer que quelques exemples significatifs. Ce sont donc les conclusions d'une étude d'ensemble que l'on a voulu le plus détaillée possible mais point exhaustive que nous vous exposons ci-dessous.

Si au tout début du XIXème siècle, le voyageur était encore un savant ou un diplomate qui profitait de son séjour dans les îles Baléares pour les étudier dans tous les détails sur le plan historique, géographique, artistique et principalement économique, à partir des années 20, le voyageur n'était plus qu'un dilettante, un artiste ou un homme de lettres, issu non plus de la noblesse mais de la bourgeoisie émergente, à la recherche d'exotisme, de pittoresque et de son propre plaisir esthétique. Une île avait beaucoup à offrir à ce romantique : l'isolement, l'éloignement que tout voyageur recherche dans sa fuite du quotidien ; un refuge où pouvoir se retrouver et retrouver les siens ; des images paradisiaques comme source d'inspiration ; un retour aux sources, à la nature première, à cette naturalité peu à peu perdue dans une France en voie d'industrialisation. Si les îles Baléares étaient pratiquement inconnues au début de ce siècle, les quelques textes qui la mentionnaient avaient cependant fait ressortir de nombreux éléments particulièrement attractifs pour le voyageur romantique. Cette île dorée rassemblait en elle seule tous les clichés de la côte méditerranéenne et de l'île, un ciel serein, un climat doux, une nature abondante aux paysages variés et édéniques d'oliviers et d'orangers, un peuple doux et hospitalier. Pourtant peu de romantiques osèrent sortir des sentiers battus pour traverser le bras de mer qui la sépare de la péninsule.

La traversée sur de petits voiliers, *llaúd* ou bateau de pêche, au hasard d'une mer plus ou moins houleuse en rebuta plus d'un. Le bateau à vapeur qui relia Barcelone à Palma à partir de 1837, même si plus sûr, offrait lui aussi bien peu de commodités et reléguait la place du passager humain au second plan, le porc étant sa principale source de revenus et préoccupation. L'odeur forte du cochon n'aidait pas celui qui souffrait de mal de mer et l'inconstance du départ due aux imprévus temporels ne convenait pas à celui qui avait un calendrier serré. Une fois arrivé sur l'île, le voyageur n'avait que deux possibilités pour sillonner la montagne et découvrir les villages de la côte nord : la course pédestre ou le mulet. Les petits chemins de montagne ne permettaient pas le confort de la voiture ou de la diligence. Des problèmes de logement s'ajoutaient aux problèmes de transport. Palma se contentait de quatre hôtels qui ne suffisaient pas à

remplir la demande toujours croissante de visiteurs et de commerçants. Et pour visiter l'intérieur des terres, seul le voyageur muni d'une lettre de recommandation pouvait prétendre au repas chaud et au lit douillet. Cette lettre de recommandation venait souvent du consul de France qui accueillait chaleureusement le nouvel arrivant dans l'île et lui procurait tous les informations et conseils nécessaires à son séjour. Malgré leurs difficultés, les voyageurs étaient toujours enchantés par l'hospitalité des habitants et la sûreté des routes de Majorque qui leur donnait une totale liberté pour visiter la Sierra de Tramuntana. Car après une visite exhaustive et constante de tous les monuments de Palma, le romantique explorait toujours ce qu'il considérait le cœur de l'île : la côte nord de la Sierra Tramuntana. Délaissant l'Est de l'île avec ses plaines à perte de vue et ses longues plages, ce sont les paysages escarpés de la Tramuntana à l'ouest de Majorque qui attira son attention. Deux villages : Soller et Valldemossa concentrèrent peu à peu l'essence de l'île et en devinrent une métonymie. Cette métonymie participa à la stylisation de ces îles que le récit de voyage romantique échafauda peu à peu.

Le voyage du romantique s'accompagnait toujours d'un retour obligé d'écriture. Souvent, bien plus qu'une conséquence du voyage, le récit de voyage en était la raison première. Cette mise en écriture s'accompagnait d'un fort désir d'être utile aux lecteurs en lui offrant un discours objectif, fidèle et exact. Mais cette déclaration d'intentions était impossible à suivre par un romantique qui brouillait le texte d'impressions personnelles et qui parlait d'abord de lui-même et non du pays visité. Les goûts du lecteur avaient aussi peu à peu évolué. Il n'espérait plus une information complète et rationnelle sur la contrée visitée mais il voulait s'évader de son quotidien, rêver et être touché au plus profond de son âme. Ce n'était plus des données livresques mais l'homme et toutes ses émotions qu'il souhaitait rencontrer. Pour ce faire, les formes des récits de voyage vont graduellement évoluer, de la relation raisonnée au discours plus intimiste de la lettre pour finir par le ton personnel de l'autobiographie. Ce passage à l'intimiste fut à l'origine d'un phénomène bien caractéristique de ces années romantiques : une stylisation des Baléares à travers deux concepts très représentatifs, l'exotisme et l'esthétisme. La réalité extérieure passant par le filtre du moi, n'était donc qu'un reflet des goûts et des penchants du voyageur. À travers le voyageur, c'est toute une culture et une société romantique qui marquaient la réalité. Les Baléares devinrent donc des îles romantiques : à l'exotisme exacerbé, à l'orientalisme omniprésent, aux fêtes et coutumes pittoresques, aux paysages sublimes marqués par les ruines, le

gothique ou les accidents de la nature, à la nature grandiose source de rêveries voluptueuses. Toute une stylisation romantique qui perdurera plus d'un siècle et demi.

L'image romantique ne put être dépassée[160]. Les voyageurs de la fin du siècle ne firent que l'ancrer à jamais, George Sand et Laurens devenant une référence incontournable. Si elle évolua un peu au XXème siècle, son exotisme et son esthétisme en demeurèrent intacts. Jules Leclercq écrivait en 1912 : « Car l'île Majorque, ce n'est plus l'Europe, c'est l'Afrique avec des types mauresques et son ciel bleu, avec son soleil implacable et sa chaleur lourde et moite. » (1912 : 25). N'est-ce pas encore aujourd'hui des îles exotiques, orientales, aux paysages pittoresques sublimes, l'image que l'on vend aux touristes français. Un guide récent de la plus grande agence de voyages française à Majorque les introduisait ainsi : « Une impression de bout du monde vous saisit, alors que vous êtes à moins de deux heures d'avion de Paris » (guide Fram, 1992 : 5). Ou encore :

> « Les paysages, ensuite, offrent à l'œil étonné ce qui existe sans doute de plus beau en Europe. Majorque, où poussent, depuis la plus haute Antiquité, des pins, des oliviers, des amandiers, des orangers, des caroubiers, présente, entre deux régions montagneuses pittoresques, une dépression qui n'accuse jamais la monotonie. »

Des îles exotiques, orientales. Il peut paraître étrange de nos jours de présenter ces îles sous leur versant oriental. Et pourtant ce même guide, que l'on joint à tous les forfaits touristiques à destination des Baléares, continuait à décrire Palma sous ses feux orientaux et accordait tout un paragraphe à l'empreinte maure dans ces îles :

> « Tout l'intérêt demeure concentré dans la vieille ville, qui a conservé presque intact son caractère du passé, avec certaines réminiscences arabes. […] Mais, c'est surtout dans la vie quotidienne qu'est restée profondément sensible l'empreinte de la civilisation arabe, sans doute parce que l'occupation était essentiellement rurale. La conception de l'habitat, l'art des broderies, les techniques et les décors de la céramique, le travail du fer forgé en témoignent ; il n'est pas de toponymie qui ne conserve, en bien des lieux, le souvenir de ces longs siècles. Binisalem de Majorque ou Binisafua de Minorque en sont des exemples évidents.» (Guide Fram, 1992 : 34 et 48)

[160] Carlos Garrido affirmait dans son introduction de la traduction espagnole des *Souvenirs* de Laurens : « la « teoría de Mallorca » desde el punto de vista prototurístico, paisajístico y pintoresquista, procede nada menos que de mediados del siglo XIX. Desde entonces, poco o nada se ha hecho. » (édition de José J. de Olañeta, Palma de Mallorca, 2006 : 10).

BIBLIOGRAPHIE

I. RÉCITS DE VOYAGE

ALVAREZ DE COLMENAR, Juan, *Les Délices de l'Espagne et du Portugal*, Leyde, P. Vander Aa, 1707

ARAGO François, *Histoire de ma jeunesse*, dans Œuvres *complètes, publiées sous la direction de J.A. Barral*, Tome premier, Paris, Gide et J. Baudry, Leipzig, T.O. Weigel, 1854

BRINCKMANN, Joséphine de, *Paseos por España (1849 y 1850)*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2001

BOURGOING, Jean-François, *Tableau de l'Espagne moderne*, Paris, l'auteur, 1797

CABANYES, Josep Antoni, *Notas y observaciones hechas en mi viaje y estancia en Mallorca*, Barcelona, Ed. Portic, 1970, 144 p.

CABANELLAS, Jaume, *Le Cicerone français à Palma de Majorque*, Palma, Imprimerie de P.J. Umbert, 1845

CAMBESSÈDES, Jacques, *Excursions dans les Îles Baléares*, in Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire, volume 30, pp. 5-37, Paris, J. Smith, 1826

CHATEAUBRIAND, René de, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968

DAVILLIER, Jean Charles, *L'Espagne. Illustré de 309 gravures dessinées sur bois par Gustave Doré*, Paris, Hachette et Cie, 1874

DEMBOWSKI, Charles, Baron, *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile : 1838-1840*, 2 volumes, Paris, Charles Gosselin, 1841

GAUTIER, Théophile, *Voyage en Espagne*, Paris, Charpentier libraire-éditeur, 1856

GONDY, Jean-François de, *Mémoires du cardinal de Retz*, Amsterdam, Chez J. Frédéric Bernard et H. Du Sauzet, 1719

GRASSET DE SAINT SAUVEUR, André, *Voyage dans les Îles Baléares et Pithiuses ; fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805*, Paris, L. Haussmann, 1807

LABORDE, Alexandre de, « Isles Baléares et Pityuses, ou Royaume de Mayorque », p. 429-502 du volume III de l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne et tableau*

élémentaire des différentes branches de l'administration et de l'industrie de ce royaume, Paris, H. Nicolle[161], 1808

LAURENS, Joseph Bonaventure, *Balearis Major. Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque exécuté en septembre et octobre de 1839, ornés de cinquante-cinq planches lithographiés par J.B. Laurens*, Nouvelle édition avec une préface de Juan Ramis d'Ayreflor, Palma, Editorial Moll, 1945

LECLERCQ, Jules, *Voyage à l'île Majorque*, Paris, Librairie Plon, 1912

MEDEL, Ramón, *Manual del Viajero en Palma de Mallorca*, Palma, impr. Balear, 1849

MESONERO ROMANOS, Ramón de, *Panorama matritense, cuadros de costumbres de la capital*, Madrid, Gaspar y Roig, 1835

MESONERO ROMANOS, Ramón de, *Recuerdos de viaje por Francia y Bélgica*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1983

NERVAL, Gérard de, *Voyage en Orient*, Tome deuxième, Paris, Charpentier Libraire-éditeur, 1851

PAGENSTECHER, Hermann Alexander, *La isla de Mallorca. Reseña de un viaje*, Palma, Ed. El Drac, 1989.

PLESSIS, Louis-François Armand, *Mémoires du Maréchal Duc de Richelieu*…, Palma, Ed. Buisson, 1793

SAND, George, *Un hiver à Majorque*, dans *Œuvres autobiographiques II*, Ed. Georges Lubin, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1033-1177, Paris, Ed. Gallimard, 1971

SAND George, *Lettres d'un voyageur*, in *Œuvres autobiographiques II*, Ed. George Lubin, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1971

TAYLOR, Isidore Séverin Justin, Baron, *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tétouan*, Paris, A.F. Lemaître, 1860

VARGAS PONCE, José, *Descripciones de las islas Pithiusas y Baleares*, Madrid, Imprenta de la viuda de Ibarra, 1787

Guide FRAM, *Les Baléares*, Hachette Guides de voyage, 1992

[161] Dans *De Balearibus – Bibliografía de viatges per les Balears i Pitiüs es fins al 1900*, de Joan Miquel Fiol Guiscafré (1990 : 67), l'initiale de l'éditeur est erronée. Il s'agit bien de H. Nicolle et non de N. Nicolle.

II. ETUDES SUR LE VOYAGE OU LE RÉCIT DE VOYAGE

ABBADIE, Christian, *Les voyages en Espagne de George Sand : 1808 et 1838,* thèse doctorale dactylographiée sous la direction de René Bourgeois, Grenoble, Université de Grenoble III, 1986

ABBADIE, Christian, « Le voyage en Espagne, entre le rêve et la réalité », in *El viatge com a font de saber*, Ed, M, Parra y C, Figuerola, pp 15-51, L'Ull critic, Lérida, Universitat de Lleida, 2002

ALBUQUERQUE Luís, « Los "libros de viajes" como género literario », in *Diez estudios sobre literatura de viajes*, Ed. M. Lucena Giraldo y J. Pimentel, pp 67-87, Madrid, Instituto de la lengua española, 2006

AYMES, Jean-René, *L'Espagne romantique (témoignages des voyageurs français)*, Paris, A.M. Métailié, 1983

BENNASSAR, Bartolomé et Lucile, *Le voyage en Espagne*, Paris, Robert Laffont, 1998

CARRIZO RUEDA, Sofía M., *Poética del relato de viajes*, Kassel, Edition Reichenberger, 1997

DUFIEF, Pierre-Jean, *La lettre de voyage*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007

FERNÁNDEZ HERR, Elena, *Les Origines de l'Espagne romantique, Les récits de voyage 1755-1823*, Paris, Didier, 1973

FIOL GUISCAFRÉ, Joan Miquel, *De Balearibus, Assaig de bibliografia de llibres de viatges per les Balears i Pitiüses dels segles XVIII i XIX*, Palma, Miquel Font, 1990

FOUGÈRE, Éric, *Les voyages et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615-1797)*, Paris, L'Harmattan, 1995

FOUGÈRE, Éric, *Île-prison, bagne et déportation*, Paris, L'Harmattan, 2002

GANNIER, Odile, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001

GARCÍA-ROMERAL PÉREZ, Carlos, *Bio-bibliografía de Viajeros por España y Portugal (Siglo XIX)*, Madrid, Ollero & Ramos, 1999

GOULEMOT, J.M., P. LIDSKY et D. MASSEAU, *Le voyage en France. Anthologie des voyageurs européens en France, du Moyen Âge à la fin de l'Empire*, Paris, R. Laffont, 1995

LE HUENEN, Roland, *Qu'est-ce qu'un récit de voyage ?*, in Littérales nº 7, pp. 11-25, 1990

LLADÓ POL, Francisca, « Souvenirs de Mallorca: la visión de los pintores viajeros » in Isabelle Bes (ed.), *Illes balears i França: traces i intercanvis*, Palma de Mallorca, Fundació casa museu Villalonga, 2008

SANZ DE LA TORRE, Alejandro, « El descubrimiento romántico de Mallorca », in *Historia 16*, octubre 1996

SEGUÍ LLINÁS Miguel, *El descubrimiento de las islas olvidadas, Córcega y las Baleares vistas por los viajeros del siglo XIX*, Tesis doctoral realizada por Miquel Seguí Llinás, dirigida por el Dr. Bartomeu Barceló Pons, Universidad de Barcelona, mayo 1991

SERRANO, María del Mar, *Viajes y viajeros por la España del siglo XIX*, in Geo Crítica, Año XVII, número 98, Universidad de Barcelona, septiembre 1993

TRENC, Eliseo, « Les peintres-voyageurs européens et catalans à Majorque autour de 1900 : la vision d'un paradis », in *Au bout du voyage, l'île : mythe et réalité*, Reims, Centre de recherche VALS, 2001

VICENS PUJOL, Carlota, « Majorque dans les textes des voyageurs français entre 1800 et 1850 : de l'île à l'insularité », in *George Sand 1804-2004, L'île et la dame de Nohant*, Palma de Majorque, Estudi General Lul.lia de Mallorca, 2004

VICENS PUJOL, Carlota, « Le rôle des citations. L'Hiver à Majorque de George Sand dans les récits d'autres voyageurs francophones », in *George Sand. L'écrivaine. Les romans champêtres*, (en presse).

WOLFZETTEL, Friedrich, *Le discours du voyageur*, Paris, Presses Universitaires Françaises, 1996

III. AUTRES OUVRAGES

BERNARDIN DE SAINT PIERRE, Jacques-Henri, *Paul et Virginie*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966

BYRON, Lord, *Le Pèlerinage de Childe Harold*, Chant I, XXXV et LII, LIII.

CHATEAUBRIAND, René de, *Le génie du christiannisme, ou beautés de la religion chrétienne*, Tome troisième, Paris, Le Normant imprimeur-libraire, 1816

CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982

DIAZ, Brigitte, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002

DIDEROT, Denis et D'ALEMBERT, Jean Le Rond, *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1758
consultée sur *http : //diderot.alembert.free.fr/c.html*

DUCHET Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des lumières*, Albin Michel, 1995

FARINELLI, Arturo, « Le romantisme et l'Espagne », dans *Revue de littérature comparée*, tome 16, p. 670-690, 1936

FOUGÈRE, Éric, *Île-prison, bagne et déportation*, Paris, l'Harmattan, 2002

FURIÓ, Antonio, *Panorama óptico-histórico-artístico de las Islas Baleares*, Palma, Imprenta de Pedro José Gelabert, 1840

HERMILLY, *Histoire du royaume de Majorque avec ses annexes de Hermilly*, Maestricht, Dufour, 1777

HOEFER, Ferdinand, directeur, *Nouvelle biographie générale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 46 volumes, Firmin Didot frères, Paris, 1855-1866

HOFFMANN, L. F., *Romantique Espagne. L'image d'Espagne en France entre 1800 et 1850*, New Jersey, Université de Princeton, 1961

LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, 17 volumes, Paris, Vve. P. Larousse et Cie, 1866-1876

LEJEUNE, Philippe, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 2003

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, Paris, ed. André Lefèvre chez Alphonse Lemerre Editeur, 1873

REAU, Louis, *Dictionnaire d'art et d'archéologie*, Paris, Larousse, 1930

SAND George, *Histoire de ma vie*, in *Œuvres autobiographiques II*, Ed. George Lubin, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1971

SAND George, *Correspondance (mai 1837- mars 1840) Tome IV*, édition de George Lubin, Paris, Garnier Frères, 1968

SANTOS OLIVER, Miguel de, *Mallorca durante la primera revolución (1808-1814)*, Palma, Ed. Luis Ripoll, 1982

SANTOS OLIVER, Miguel de, *Treinta años de provincia y otros artículos*, Palma, Miquel Font, 1986

STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, in *Œuvres romanesques*, Tome I, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 2005

VOLNEY, Constantin-François, *Les Ruines ou méditation sur les révolutions des empires*, Paris/Genève, Slatkine, 1979

XAMENA FIOL, Pere, *Història de Mallorca*, Palma de Mallorca, Editorial Moll, 1991

IV. JOURNAUX

El Balear

Diario constitucional de Palma de Mallorca

Semanario pintoresco

Mercure de France littéraire et politique, Tome trentième, Paris, Chez Arthus-Bertrand, 1807

ANNEXES

NOTICE BIOBIBLIOGRAPHIQUE DES VOYAGEURS

ARAGO, François (1786-1853)

François Arago est né à Estagel dans les Pyrénées Orientales, le 26 février 1786, dans une famille bourgeoise. Il entra à l'École Polytechnique en 1804 à peine âgé de 17 ans et dès l'année suivante, il obtint le poste de secrétaire du Bureau des longitudes à l'Observatoire. Une fois ses études terminées, Napoléon le chargea avec Biot, Chaix et Rodriguez de continuer les recherches sur les mesures du méridien terrestre commencées par Delambre et Mechain. Il s'agissait de mesurer le méridien de Paris, de Dunkerque à Barcelone et de Barcelone à l'île de Formentera. Il fut donc envoyé en Espagne en 1806 avec M. Biot. Mais il se rendit seul à Majorque en 1807. Pris pour un espion au début de la guerre de l'Indépendance, il fut détenu au château de Bellver. Il s'échappa jusqu'à Alger mais fut attrapé par un bateau espagnol lors de son retour en France. Envoyé au fort de Rosas, puis transféré a Palamos, il fut libéré en 1809. Il raconta son expérience espagnole dans *Histoire de ma jeunesse* (17 volumes) qui fut publié après sa mort en 1854.

Rentré en France, il devint professeur à l'Ecole Polytechnique et directeur de l'Observatoire. Admis à l'Académie des Sciences de l'Institut de France de Paris à l'âge de vingt-trois ans, il y exerça le poste de secrétaire perpétuel en 1830. Ce grand physicien, reconnu autant pour ses travaux astronomiques et géodésiques que pour ses recherches d'optique et de physique, collabora avec Gay-Lussac. En 1831, il s'affilia au parti républicain. Pendant la Révolution de février 1848, il fut nommé membre du

gouvernement provisoire. Défenseur de l'abolition de l'esclavage, il se retira de la vie politique à l'arrivée de l'Empire. Il est mort à Paris le 2 octobre 1853.

Œuvres

Leçons d'astronomie, 1836
Histoire de ma jeunesse, 1854
Œuvres complètes de François Arago… publiées d'après son ordre sous la direction de M. J. A. Barral, 1854-1862
L'Astronomie populaire, 1864-1867
Essai d'une méthode de calcul commune aux distances lunaires et aux occultations, 1902

Texte utilisé

Histoire de ma jeunesse, dans Œuvres *complètes, publiées sous la direction de J.A. Barral*, Tome premier, Paris, Gide et J. Baudry, Leipzig, T.O. Weigel, 1854 (Baléares p. 38-45)

BRINCKMANN, Joséphine de (1808-)

Joséphine de Brinckmann, née Dupont-Delporte, est née vers 1808. Ce fut l'une des premières femmes françaises à voyager seule en Espagne. Elle commença son voyage le 22 octobre 1849 et le termina le 7 juillet 1850. Pendant son voyage, elle parcourut l'Espagne du Nord au Sud en passant par Majorque. Elle considéra le voyage au sud de l'Espagne très exotique. Elle souligne les différences culturelles et de coutumes qui existent entre les régions et provinces. Elle apparaît comme une femme cultivée qui a lu Francis Bacon et suit ses recommandations pour voyager : connaître des rudiments de la langue du pays que l'on visite, lire et se documenter sur le pays, établir un itinéraire avec durée du séjour, avoir des lettres de présentation et des relations avec les indigènes. Son récit est épistolaire. Les lettres écrites pendant son voyage sont adressées à son frère Hugues Delporte, ingénieur de haut niveau à Saint Petersbourg.
On sait peu de sa biographie. Née dans une famille aisée d'ingénieur de haut niveau, elle reçut une très bonne éducation comme toute jeune fille de bonne famille de l'époque et voyagea en Italie. Elle avait lu et se réfère à *Un hiver à Majorque* de George Sand et *Tras los Montes* de Théophile Gautier.

Œuvres
Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850, par Mme de Brinckmann née Dupont-Delporte, 1852
Voyage en Espagne, 1854
Lettres sur l'Espagne. Climat - Moeurs - Coutumes – Monuments - Palais - Eglises - Jardins publics - Promenades, etc., par / J.-E. Dupont Delporte, 1859

Texte utilisé
Paseos por España (1849 y 1850), Madrid, Ediciones Cátedra, 2001 (Baléares p. 325-337)

CAMBESSÈDES, Jacques (1799-1863)

Il est né à Montpellier en 1799. Botaniste, il fut adjoint au musée de l'Académie des Sciences dont il devint membre en 1829. Il voyagea aux Baléares en 1825 pour travailler sur la géographie botanique des îles. Comme correspondant de la Société d'histoire naturelle de Paris, il publia dans les *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, son récit de voyage dans ses îles en 1826. Il étudia plus de 691 espèces qu'il répertoria dans son *Enumeratio plantorum quas in insulas Balearibus* (1827). Ce catalogue fut repris et élargi par Francesc Barceló i Combis en 1867 (*Apuntes para una flora de las islas Baleares*). Il mourut à Ferussac en 1863.

Œuvres
Excursions dans les Îles Baléares, 1826
Enumeratio plantorum quas in insulas Balearibus collegit J. Cambessèdes, 1827

Texte utilisé
Excursions dans les Îles Baléares, in Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire, volume 30, pp. 5-37, Paris, J. Smith, 1826

DEMBOWSKI, Charles, Baron (1808-1863)

Fils d'un général polonais, Jean Dembowski, au service de la France depuis 1796, il est né en 1808. Sa mère Mathilde Viscontini, amie de Hugo Foscolo et de Stendhal, abandonna son mari et partit pour la Suisse avec ses enfants Charles et Ercole. Elle s'installa ensuite en Italie. Ingénieur des Ponts et Chaussées à Milan, Charles Dembowski dut s'expatrier après avoir tué en duel, Lodi, le comte de Grisoni. Il voyagea pendant deux ans dans la péninsule ibérique et en explora tous les recoins. Le résultat de son voyage fut un récit qu'il publia en 1841, *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile : 1838-1840*. On ne lui connaît aucune autre publication. Il est mort en 1863.

Œuvres
Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile : 1838-1840, 1841

Texte utilisé
Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile : 1838-1840, 2 volumes, Paris, Charles Gosselin, 1841 (Baléares, p. 294-315)

GRASSET DE SAINT-SAUVEUR, André (la *Nouvelle Biographie Générale* n'établit pas de date précise pour la naissance et la mort de cet auteur)

On sait peu de sa biographie. Homme de lettres du XIXème siècle, commissaire des relations commerciales de France, il fut consul de France aux îles Baléares entre 1800 et 1808. À l'issu de son séjour dans les îles, il publia en 1807, *Voyage dans les Îles Baléares et Pithiuses, fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805*, qui fut traduit en anglais en 1808, en allemand en 1808 et en italien en 1823.

Œuvres

Voyage historique, littéraire et pittoresque des îles et possessions ci-devant vénitiennes du Levant, 1800
Voyage dans les Îles Baléares et Pithiuses ; fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805, 1807

Texte utilisé
Voyage dans les Îles Baléares et Pithiuses ; fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805, Paris, L. Haussmann, 1807

LAURENS, Joseph Bonaventure (1801-1890)

Homme de lettres, illustrateur, peintre et compositeur français, il est né à Carpentras (Vaucluse) en 1801. Employé à l'administration des finances, il devint plus tard agent comptable de la Faculté de médicine de Montpellier. Polyvalent, il se livra à l'étude de l'art et développa ses talents dans deux principaux domaines : la gravure et le dessin et la musique. Amant des vestiges et des monuments historiques particulièrement, ceux du gothique, un véritable « antiquaire » au sens romantique du mot, il fit de nombreux voyages en France, en Allemagne et en Italie et écrivit de nombreux ouvrages sur l'architecture et l'art. Il réalisa avec Jules Renouvier une série monographique des anciennes maisons de Montpellier, de l'abbaye de Valmagne et des temples de l'Hérault et d'autres villes du sud de la France de 1835 à 1839. Il se rendit à Majorque en 1839 et publia en 1840, *Balearis Major. Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque exécuté en septembre et octobre de 1839*. Il collabora comme illustrateur au prestigieux ouvrage du baron Taylor, *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*. Il fit un portrait de jeunesse de son ami, l'écrivain Frédéric Mistral qui est exposé aujourd'hui au musée de Carpentras. Comme peintre, il exposa ses aquarelles au salon de Paris de 1869 à 1880. Musicien de prestige, compositeur et organiste de Montpellier, ses amitiés dans le monde de la musique comptaient parmi Mendelssohn et Schumann. Ce véritable homme du siècle, sensible et passionné, est mort en 1890.

Œuvres

Monographies monumentales relatives au département de l'Hérault, en collaboration avec M.J. Renouvier, 1835-1839
Balearis Major. Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque exécuté en septembre et octobre de 1839, ornés de cinquante-cinq planches lithographiés par J.B. Laurens, 1840
Exemples d'architecture pittoresque choisis sur le bas Languedoc, 1841
Promenades à Lavalette, 1841
Essai sur la théorie du beau pittoresque et sur ses applications aux arts du dessin, 1849
De Lyon à la Méditerranée, 1854
Études théoriques et pratiques sur le beau pittoresque dans les arts du dessin, 1856
Album du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée, 1857
Instruction sur le procédé de peinture appelé aquarelle, 1858
Album des dames

Texte utilisé
Balearis Major. Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque exécuté en septembre et octobre de 1839, ornés de cinquante-cinq planches lithographiés par J.B. Laurens, Nouvelle édition avec une préface de Juan Ramis d'Ayreflor, Palma, Editorial Moll, 1945

SAND, George, pseudonyme de Dudevant, nom de jeune fille Dupin, Amantine Aurore Lucile, Baronne (1804-1876)

Portrait de George Sand par Auguste Charpentier (1835)

Née à Paris en 1804, Amandine Aurore Lucie Dupin, fille d'un officier de l'Empire, passa son enfance à Nohant dans le Berry. Son éducation s'acheva dans un couvent parisien (1817-1820), puis elle revint à Nohant et épousa en 1822 le baron Casimir Dudevant. Elle eut deux enfants mais ne tarda pas à se séparer de lui (1830) et à s'installer à Paris. Elle mena alors une existence très libre, allant parfois jusqu'au scandale. Les hommes se succédèrent dans sa vie : après Jules Sandeau (1830), Alfred de Musset (1833) et Frédéric Chopin (1838-1847).
Parmi des crises morales douloureuses, elle chercha sa voie. Jules Sandeau la lui révéla. Ils écrivirent en collaboration un roman *Rose et Blanche*. Elle doit aussi à Jules Sandeau son pseudonyme, George Sand, avec lequel elle écrivit une abondante production romanesque inaugurée par *Indiana* en 1832. Peu à peu, elle dissimula de moins en moins son penchant pour le port de vêtements masculins, bien qu'elle continua à s'habiller en femme pour les occasions. Ce « déguisement » lui permit de circuler plus librement dans Paris (fumant la pipe), et lui facilita l'accès aux lieux refusés normalement aux femmes de son rang. Sa pratique était exceptionnelle au XIX^{e} siècle, où les codes sociaux, notamment parmi les classes aisées, avaient la plus grande importance. En conséquence, elle perdit une bonne partie de ses privilèges de baronne. Elle lutta toute sa vie pour la défense des droits des femmes.
De 1832 à 1840, George Sand traduisit dans des romans romanesques et romantiques comme *Indiana*, *Lélia* (1833) et *Mauprat* (1837), les orages de la passion qui agitait sa

vie. Elle y exprima aussi des revendications féministes et sa révolte contre les impératifs ou les préjugés sociaux.
En novembre 1838, elle se rendit à Majorque accompagnée du musicien polonais Frédéric Chopin, de sa fille, Solange âgée de dix ans et de son fils, Maurice âgé de quinze ans pour améliorer la santé fragile de son fils et de son partenaire. Elle écourta son séjour sur l'île et revint en France le 13 février 1839. Ce voyage rempli de déception fit l'objet d'un mordant récit de voyage, *Un hiver au midi de l'Europe : Majorque* qu'elle tarda deux ans à publier dans la *Revue des deux Mondes*. Ce récit fut édité en trois parties : le 1er janvier 1841, le 15 février 1841 et le 15 mars 1841. Il prit son titre définitif, *Un hiver à Majorque*, en 1842. À son retour, elle publia le roman *Spiridion* qu'elle avait écrit sur l'île.
À partir de 1840, influencée par Lamennais et le philosophe socialiste Pierre Leroux, elle publia des romans d'inspiration socialiste : *Le compagnon du Tour de France* (1841), *Le meunier d'Angibault* (1845) ou d'inspiration mystique : *Consuelo* (1842). Elle fonda aussi avec Pierre Leroux la *Revue Indépendante* (1841). En 1848, elle se signala même par des écrits politiques. Elle se lia à des démocrates comme Arago, Barbès ou encore Bakounine et se réjouit de la chute du roi Louis-Philippe et de la fin de la Monarchie de Juillet affichant son engagement politique social et communiste.
Installée à Nohant en 1839, ses sentiments démocratiques prirent la forme plus concrète d'un vif intérêt pour les paysans du Berry, qu'elle avait connu pendant son enfance. Elle écrivit ainsi, en 1846, un premier roman champêtre, *La Mare au Diable*, que suivirent *La Petite Fadette* (1849), *François le Champi* (1850), et le chef-d'œuvre du genre, *Les Maîtres Sonneurs* (1853). George Sand inaugura ainsi le roman régionaliste et trouva, dans la peinture de paysages et d'êtres qui lui étaient chers, la meilleure expression de son talent.
Enfin après avoir publié des souvenirs (*Histoire de ma vie*, 1854), elle revint, sous le second empire, au roman romanesque avec *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1857), *Le Marquis de Villemer* (1860), etc. Mais les thèses risquées et la passion firent place à des idylles aimables dans des milieux bourgeois ou mondains.
Assagie par l'âge, la romancière, maintenant célèbre, vécut dans son Berry des jours paisibles. Elle mit en pratique, par la charité et la bienfaisance, son idéal humanitaire. Les paysans vénérèrent en elle "la bonne dame de Nohant". Jusqu'à sa mort, son activité intellectuelle resta grande, comme l'attestent sa correspondance et l'intérêt qu'elle témoigna aux écrivains de la nouvelle génération, Fromentin, About et Flaubert. Elle est morte en 1876, à l'âge de 71 ans, à Nohant. Victor Hugo déclara le 8 juin 1876 : « Je pleure une morte, je salue une immortelle ! ».

Œuvres

Le Commissionnaire (avec Jules Sandeau), 1830
Rose et Blanche (avec Jules Sandeau), 1831
La Fille d'Albano, 1831
Valentine, 1832
Indiana, 1832
La Marquise, 1832
Lélia, 1833
Aldo le Rimeur, 1833
Une conspiration en 1537, 1833
Journal intime, 1834
Lettres d'un voyageur, 1834

Jacques, 1834
Le Secrétaire intime, 1834
La Marquise, 1834
Garnier, 1834
Lavinia, 1834
Métella, 1834
André, 1835
Mattéa, 1835
Leone Leoni, 1835
Simon, 1836
Mauprat, 1837
Dodecation, ou le Livre des douze. Le Dieu inconnu, 1837
Les Maîtres mozaïstes, 1838
La Dernière Aldini, 1838
L'Orco, 1838
L'Uscoque, 1839
Spiridion, 1839
Gabriel, 1840
Les Sept Cordes de la lyre, 1840
Cosima, ou la Haine dans l'amour, 1840
Le compagnon du Tour de France, 1840
Pauline, 1841
Mouny Roubin, 1842
Georges de Guérin, 1842
Horace, 1842
Un hiver à Majorque, 1842
Consuelo, 1842
La Comtesse de Rudolstadt, 1843
La Sœur cadette, 1843
Kouroglou, 1843
Carl, 1843
Jean Zizka, 1843
Jeanne, 1844
Le meunier d'Angibault, 1845
La Mare au Diable, 1846
Isidora, 1846
Teverino, 1846
Les Noces de campagne, 1846
Evenor et Leucippe. Les Amours de l'Âge d'or, 1846
Le Péché de M. Antoine, 1847
Lucrézia Floriani, 1847
Le Piccinino, 1847
Lettres au peuple, 1848
La Petite Fadette, 1849
François le Champi, 1850
Le Château des Désertes, 1851
Histoire du véritable Gribouille, 1851
Le Mariage de Victorine, 1851
La Fauvette du docteur, 1853
Mont Revêche, 1853

La Filleule, 1853
Les Maîtres Sonneurs, 1853
Adriani, 1854
Flaminio, 1854
Histoire de ma vie, 1854
Autour de la table, 1856
Evenor et Leucippe, 1856
La Daniella, 1857
Le Diable aux champs, 1857
Promenades autour d'un village, 1857
Les Beaux Messieurs de Bois-Doré, 1858
Légendes rustiques, 1858
Elle et Lui, 1859
L'Homme de neige, 1859
Narcisse, 1859
Les Dames vertes, 1859
Constance Verrier, 1860
Flavie, 1860
Jean de la Roche, 1860
Le Marquis de Villemer, 1860
La Ville noire, 1861
Valvèdre, 1861
La Famille de Germandre, 1861
Tamaris, 1862
Mademoiselle La Quintinie, 1863
Antonia, 1863
La Confession d'une jeune fille, 1865
Laura, 1865
Monsieur Sylvestre, 1866
Le Don Juan de village, 1866
Le Dernier Amour, 1867
Cadio, 1868
Mademoiselle Merquem, 1868
Pierre qui roule, 1870
Le Beau Laurence, 1870
Malgré tout, 1870
Césarine Dietrich, 1871
Journal d'un voyageur pendant la guerre, 1871
Francia. Un bienfait n'est jamais perdu, 1872
Nanon, 1872
Contes d'une grand'mère vol. 1, 1873
Ma sœur Jeanne, 1874
Flamarande, 1875
Les Deux Frères, 1875
La Tour de Percemont, 1876
Contes d'une grand'mère vol. 2, 1876
Marianne, 1876
Légendes rustiques (*La Reine Mab. La Fée qui court. Fanchette*), 1877
L'Orgue du Titan, 1877

Texte utilisé
Un hiver à Majorque, dans *Œuvres autobiographiques II*, Ed. Georges Lubin, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1033-1177, Paris, Ed. Gallimard, 1971

TAYLOR, Isidore Séverin Justin (1789-1879), baron

Le baron est né à Bruxelles, le 5 août 1789. Fils d'un Anglais qui se fit naturaliser Français et d'une descendante de l'ancienne maison irlandaise de Walwein fixée en Flandre depuis des siècles, il reçut une solide instruction à Paris. Adonné à l'art du dessin et élève de Savée, il put bientôt se procurer des moyens d'existence en travaillant pour la librairie. En 1811, il commença ses voyages artistiques et visita successivement la Belgique, la Flandre française, l'Allemagne et l'Italie. Enrégimenté dans les gardes mobiles en 1812, il fut nommé sous-lieutenant, pour être le neveu du général Taylor. Sous la restauration, il fit partie de la garde royale et fut nommé lieutenant d'artillerie. Le métier militaire ne l'empêcha de cultiver sa grande passion, les arts. En 1821, il donna au théâtre, en collaboration avec Nodier, une traduction de la célèbre pièce dramatique de Maturin, *Bertrain*, qui eut 200 représentations. Il écrivit aussi le *Délateur*, *Ismaïl et Marie* et *Amour et étourderie*, sans grand succès. En 1824, il fut nommé commissaire royal près du Théâtre-Français. Il fit représenter *Hernani* de Victor et remit le *Mariage de Figaro* au répertoire. Militaire et archéologue, il voyagea en Espagne en 1823 comme aide de camp du général D'orsay. Il y revint en 1835, commissionné par le roi Louis Philippe pour acheter des œuvres d'art, voyage qui dura du 17 octobre 1835 au 27 avril 1837. Il fut accompagné par le peintre Pharamond Blanchard et son ami Dauzats. L'objectif de ce voyage était l'achat d'œuvres d'art espagnoles et il en acquit plus de quatre cents, qui furent destinées à la Galerie Espagnole du Louvre et contribuèrent à la diffusion de la peinture espagnole en Europe. En 1838, il fut nommé inspecteur général des Beaux Arts. Il visita alors de nombreux pays (la Syrie, la Palestine, la Judée, l'Asie Mineure, les côtes d'Afrique, l'Italie, la Sicile, la Suisse, la Grèce, l'Angleterre, l'Allemagne etc.) pour enrichir les musées

français de précieux objets artistiques et archéologiques. Auparavant, en 1830, il avait acheté en Egypte, pour la couronne française, l'obélisque du temple de Louxor, qui orne encore aujourd'hui la place de la concorde. Une autre facette de ce personnage est sa préoccupation sociale. Il fonda les sociétés de secours mutuels pour les gens de lettre et les artistes : l'Association des artistes dramatiques, celle des musiciens, celle des peintres, sculpteurs, etc., celle des inventeurs industriels et celle des membres de l'enseignement, et une caisse de retraite pour les gens de lettre, entre autres. Nommé commandeur de la légion d'honneur en 1837, membre libre de l'Académie des beaux arts en 1847, il siégea au sénat en 1869. Il est mort en 1879.

Œuvres
Voyages pittoresques et romantiques de l'Ancienne France, 24 volumes, 1820-1863 (non terminé)
Bertrain, 1821
Délateur
Ismaïl et Marie
Amour et étourderie
A Picturesque tour in Spain, Portugal and along the coast of Africa from Tangier to Tetouan, 1826
Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tétouan, 3 volumes, 1826, 1832, 1832
La Syrie, l'Egypte, la Palestine et la Judée, 3 volumes, 1835-1839
Pèlerinage à Jérusalem, 1841
Voyage en Suisse, en Italie, en Grèce, en Angleterre, en Allemagne etc., 1843
Les Pyrénées, 1843

Texte utilisé
Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tétouan, Paris, A.F. Lemaître, 1860[162] (Baléares p. 249-253)

Bibliographie

BENASSAR, Bartolomé et Lucile, *Le voyage en Espagne, Anthologie des voyageurs français et francophones du XVIe au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998

BURGUERA, María Luisa, Introducción de *Paseos por España (1849 y 1850)* de Joséphine de Brinckmann, Madrid, Cátedra, 2001

GARCÍA-ROMERAL PÉREZ, Carlos, *Bio-bibliografía de Viajeros por España y Portugal (Siglo XIX)*, Madrid, Ollero & Ramos, 1999

HOEFER, Ferdinand, directeur, *Nouvelle biographie générale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 46 volumes, Firmin Didot frères, Paris, 1855-1866

FERNÁNDEZ HERR, Elena, *Les origines de l'Espagne romantique*, Paris, Didier, 1973

LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, 17 volumes, Paris, Vve. P. Larousse et Cie, 1866-1876

http://www.georgesand.culture.fr/

[162] Dans *De Balearibus – Bibliografía de viatges per les Balears i Pitiüs es fins al 1900*, de Joan Miquel Fiol Guiscafré (1990 : 74), la date de cette édition donnée est 1866. Hors après vérification, il s'agit bien de 1860.

Article « Baléares » paru dans l'*Encyclopédie Nouvelle* de Pierre Leroux et Jean Reynaud en 1836

« Majorque, ou Mallorca, est l'île Balearis Major des anciens ; elle a 50 lieues de circonférence. Ses montagnes sont les plus hautes de toutes les Baléares ; les plus remarquables sont le Puig de Torella, haut de 1,463 mètres, et le Puig Major, qui en a 1,115. Elle renferme outre une capitale importante, seize villes de 3 à 6,000 âmes, et une population totale de 182,000 individus. Le siège du gouvernement est à Galma [sic], ville de 34,000 habitans [sic]. Elle est entourée de murailles de 7 à 8 pieds d'épaisseur avec treize bastions. Un château, bâti sur le côteau de Belver [sic], la domine. De la promenade on jouit d'une vue délicieuse sur les champs et les jardins d'alentour. Les maisons sont bâties en pierres ; mais l'excessive largeur des balcons rend les rues fort étroites. Le seul édifice qui rappelle son ancienne splendeur est la Lonja, ou la Bourse, qui s´élève près du port. Le palais du gouverneur est vaste, mais irrégulier ; on y remarque une tour dont la construction est attribuée aux Carthaginois. L'hôtel-de-ville [sic] est d'une architecture gothique ; la cathédrale bâtie dans le même style : elle renferme le tombeau de dom Jayme II, roi de Majorque, et fils de celui qui, en 1229, conquit cette île sur les Maures. On compte dans cette ville cinq autres églises paroissiales, dont une, celle de Saint-Michel, est une ancienne mosquée ; quinze couvens [sic] d'hommes et onze de femmes, dont les églises sont assez belles ; et quatre hôpitaux, dont le principal renferme cinq cents lits. Il y a une société économique, deux collèges, un séminaire. Cette ville, qui fut pendant long-temps [sic] le principal entrepôt de commerce entre l'Europe et l'Orient, n'a qu'une industrie bornée aux besoins des habitans [sic] de l'île. L'art de l'orfèvrerie est presque uniquement réservé à la population juive, objet des autres habitans [sic], bien que depuis le XVème siècle elle ait embrassé la religion chrétienne. Les riches habitans [sic] de l'île ont le même costume et les mêmes mœurs que les Espagnols : le peuple y est peut-être encore plus superstitieux qu'en Espagne, mais il y est hospitalier ; et comme il n'y a point d'auberge dans l'intérieur de l'île, une simple recommandation suffit pour vous faire ouvrir la porte d'un paysan, qui s'empresse de vous offrir tout ce qu'il possède avec la plus franche cordialité.

À peu de distance de Majorque, est un rocher Cabrera, habité par quelques pâtres et de nombreux troupeaux de chèvres. Cette île est couverte d'arbres, et renferme trois sources d'une eau saine et limpide. Ce qui la rend affreuse aux yeux des amis de

l’humanité, c’est le souvenir des souffrances qu’y éprouvèrent les prisonniers français qu’on y reléguait vers la fin de la guerre de 1808 à 1814. » (1836 : 575-576)